CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
528e ET 529e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.





L'ESCAMOTEUR

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

MM. AD. D'ENNERY ET JULES BRÉSIL

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 12 OCTOBRE 1860

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

BEAUJOLAIS (premier rôle)..........	MM. PAULIN MÉNIER.	ADHÉMAR, ami de Raoul............	MM. ZIMMER.
LE COMTE DE VARENNES (second premier rôle)......................	LATOUCHE.	FRANÇOIS, domestique............	HYACINTHE.
RAOUL DARMENTIÈRES (jeune premier rôle, 26 ans)......	MONTALAND.	LE PÈRE BLANQUETTE............	THIERRY.
LUCIEN DE MÉRENS (jeune premier).	LACROIX.	GRELU.................................	MALLET.
VOL-AU-VENT (deuxième comique)..	ALEXANDRE.	LA COMTESSE DE VARENNES (premier rôle)........................	Mmes LACROIX.
LE DOCTEUR TEXIER...............	MANUEL.	HÉLÈNE (jeune première)...........	JULIETTE CLARENCE.
RÉMY, fermier........................	DERVILLE.	JEANNE VIDAL (jeune premier rôle)..	ESTHER DAVID.
SÉLIGNY, ami de Raoul.............	GASPARD.	MADAME GRELU...................	SOUTON.

ACTE PREMIER OU PROLOGUE.

Intérieur de la ferme de Rémy, environs de Troyes : à droite, au second plan, un escalier visible; à gauche, premier plan, une porte faisant face au public; en arrière de cette porte, une grande cheminée; porte au fond, meubles rustiques.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE VARENNES, LE DOCTEUR TEXIER.

(Le comte est appuyé sur une table, la tête dans ses mains. Le docteur, assis de l'autre côté de la table, l'observe.)

LE DOCTEUR.

Allons, monsieur le comte, du courage!

LE COMTE, lui tendant la main.

Ah! docteur, mon ami!

LE DOCTEUR.

J'ai eu tort, sans doute, de vous apprendre à la fois les deux grands malheurs qui vous attendaient au retour.

LE COMTE.

Ma pauvre femme!

LE DOCTEUR.

Tout espoir n'est pas perdu... La comtesse est jeune; nulle maladie n'est incurable à son âge; une crise suffira peut-être pour lui rendre la raison.

LE COMTE, sanglotant.

Et qui lui rendra sa fille?... Ah! docteur, si ma pauvre Louise guérit de sa folie, elle ne guérira jamais de sa douleur maternelle... (Mouvement du médecin.) N'en doutez pas! Avez-vous oublié la place qu'avait prise dans sa vie ce cher petit ange? Pendant les deux mois qui s'écoulèrent depuis sa naissance jusqu'au moment où les alliés me firent prisonnier, ce fut un délire de tendresse qui m'effrayait... « Ah! si jamais nous la perdions! » vous disais-je en vous montrant notre enfant... Vous me rassuriez, alors, vous me juriez que ma fille vivrait, et cependant ma fille est morte!

LE DOCTEUR.

Pouvais-je prévoir qu'à peine guéri des blessures qui vous ont forcé de quitter le régiment que vous commandez, vous vous mettriez à la tête de vos paysans pour repousser l'invasion étrangère; que votre femme, vous voyant tomber sous le sabre des hussards prussiens, deviendrait folle de terreur, et que son lait, soudain vicié, donnerait la mort à son enfant?

LE COMTE.

La malheureuse!

LE DOCTEUR.

En vain nous cherchions à lui démontrer que son mari, n'ayant point été retrouvé parmi les morts, les alliés avaient dû le faire prisonnier et l'emmener à Troyes, la comtesse n'entendait plus notre voix. Le lendemain, voyant que sa folie persistait, je songeai à lui reprendre son enfant... il était trop tard déjà. . Votre fille mourut sans que sa mère se rendît compte de la perte qu'elle venait de faire. Cependant, depuis cette époque, depuis dix-sept jours, l'instinct maternel a survécu à sa raison; elle se figure encore voir sa fille, elle parle sans cesse à l'être imaginaire qu'elle croit tenir dans ses bras.

LE COMTE.

Ah! je comprends maintenant pourquoi vous êtes accouru au-devant de moi, en apprenant que l'empereur avait délivré Troyes et forcé l'ennemi à rendre ses prisonniers. Je comprends pourquoi vous m'avez contraint de venir ici, chez mon fermier, et non au château.

LE DOCTEUR.

J'ai voulu préparer votre courage.

LE COMTE.

Docteur, parlez-moi bien franchement. . Je suis un soldat, vous pouvez tout me dire : n'y a-t-il plus d'espoir pour ma femme?

LE DOCTEUR.

J'attends tout de votre première rencontre avec elle.

LE COMTE.

Pourquoi donc la différez-vous?

LE DOCTEUR.

Vous ne devez vous montrer aux yeux de la comtesse que lorsque j'aurai amené son esprit à trouver dans votre présence la source d'une grande émotion. A cette heure, elle vous verrait peut-être sans vous reconnaître, elle se familiariserait avec votre vue, et la crise que je veux déterminer perdrait toutes ses chances de réussite.

LE COMTE.

Je m'abandonne à vous... Mais, sans être aperçu de ma malheureuse femme, ne puis-je du moins la voir à distance?

LE DOCTEUR.

Rémy, votre fermier, que j'ai chargé d'une commission pour votre intendant, est au château... il ne peut tarder à revenir chez lui, où l'attend (Il montre le grenier.) une pauvre femme bien malade qu'il a recueillie. Il nous dira où se trouve la comtesse en ce moment... Eh! tenez, je l'entends.

SCENE II.

LES MÊMES, RÉMY.

RÉMY, venant du fond.

Ah! monsieur Texier... vous savez la nouvelle, pas vrai? L'empereur a encore une fois battu les alliés; ils ont déguerpi de Troyes, et si, comme nous le pensions, M. le comte s'y trouve, il doit.. (Il aperçoit le comte.) Ah! mon Dieu! je n'ai pas la vision... c'est vous, not' maître? c'est bien vous?...

LE COMTE.

Oui, mon brave Rémy!

RÉMY.

Not' bon maître!... Et vos blessures?

LE COMTE.

Les moins dangereuses sont cicatrisées; mais je viens d'en recevoir une ce matin qui saignera longtemps... (Rémy regarde le docteur.) Je sais tout, Rémy...

RÉMY.

Faut de la résignation, monsieur le comte.

LE COMTE.

Parle-moi de ma femme... Tu arrives du château?...

RÉMY, embarrassé.

Oui, oui...

LE COMTE.

Comme tu me dis cela?...

RÉMY.

C'est l'émotion de votre retour.

LE DOCTEUR, bas à Rémy.

Qu'y a-t-il?

RÉMY, bas et vite.

Elle a disparu... on la cherche.

LE COMTE.

Tu as vu la comtesse? (Mouvement du docteur.)

RÉMY.

Oh! pour ça, oui!

LE COMTE.

Que faisait-elle?... que disait-elle?... Raconte-moi tout?..

RÉMY.

Je peux pas vous dire grand'chose. M. Texier m'avait donné une commission pour la femme de charge... j'avais hâte de lui obéir .. et j'ai parti tout de suite en emportant ce paquet qu'elle m'a remis pour... (Il montre le paquet qu'il a déposé sur une chaise en entrant.)

LE COMTE.

Qu'est-ce donc?

LE DOCTEUR.

J'ai pris la liberté d'envoyer Rémy au château demander des langes et des petits vêtements pour l'enfant de cette femme qu'il a recueillie.

RÉMY, qui a mis le paquet sur la table et l'a ouvert.

Elle est si misérable!

LE COMTE.

Eh quoi! cette pauvre malade a un enfant avec elle?

LE DOCTEUR.

Monsieur le comte ne nous blâmera pas d'avoir voulu donner à cette mère une partie du trousseau de la pauvre petite qui n'est plus?

LE COMTE.

Non, certes!

LE DOCTEUR.

L'enfant en a grand besoin, et ce sera une joie bien douce pour la malade de voir sa fille dans ce beau linge blanc.

LE COMTE.

Vous avez bien fait, docteur, et je veux lui remettre moi-même ces objets... (Il les regarde.) Chère fille! ange du ciel aujourd'hui, tout cela a enveloppé ton petit corps. . Ceci a touché tes petits cheveux... C'est fini, je ne te verrai plus, je n'entendrai plus ta douce voix qui me remuait jusqu'au fond des entrailles... Ta mère non plus, ta pauvre mère ne te reverra jamais!

LE DOCTEUR.

Allons, monsieur le comte.

LE COMTE.

Pardonnez-moi... mais il me semblait que ces vêtements de mon petit ange me parlaient et me rendaient ses caresses!...

RÉMY.

Oh! la crème d'homme! Faut-il bien que le malheur s'en vienne aux bons cœurs, quand il y a tant de gredins qui en chôment.

LE DOCTEUR, au comte.

Montons chez ma malade... Rémy, allez la prévenir... (Rémy monte l'escalier à droite, pendant que le docteur essaye de consoler le comte.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, JEANNE VIDAL.

JEANNE, ouvrant la porte et paraissant au haut de l'escalier, tenant son enfant dans ses bras et le regardant.

Il me semble qu'elle a froid!

RÉMY, sur l'escalier.

Ah! c'est vous, madame Vidal?

JEANNE.

Oui... Mon feu s'est éteint; puis-je aller m'asseoir devant votre foyer?

RÉMY.

Pardine! je crois bien! Appuyez-vous sur mon bras. (Ils descendent.)

LE COMTE, au docteur.

Qu'elle est pâle!

LE DOCTEUR.

La malheureuse a atteint le dernier degré de la phthisie; son mal est incurable.

LE COMTE.

Phthisique!..et nouvellement mère! (Jeanne, soutenue par Rémy, est arrivée au pied de l'escalier; le docteur et le comte sont au fond, ils l'observent, pendant qu'elle traverse la scène pour aller s'asseoir dans un fauteuil placé devant la cheminée, à gauche.)

LE COMTE.

Et son enfant?

LE DOCTEUR.

Son enfant va mieux depuis que je lui ai donné une chèvre pour nourrice.

LE COMTE.

Et le père?

LE DOCTEUR.

La malade est veuve, à ce qu'elle assure. Cependant son passe-port, qui porte le nom de madame Jeanne Vidal, ne fait pas mention de son veuvage.

LE COMTE.

Et où se rend-elle?

LE DOCTEUR.

En Allemagne, où réside un parent de son mari. Mais je doute qu'elle puisse se remettre en route.

LE COMTE.

L'infortunée! (Le docteur s'approche de Jeanne; le comte se tient un peu à l'écart; Remy met du bois dans la cheminée et souffle le feu.)

JEANNE.

Monsieur Texier!

LE DOCTEUR.

Eh bien! comment allez-vous ce matin?

JEANNE.

Je suis faible, bien faible! J'ai beaucoup toussé cette nuit... (Apercevant le comte.) Ah! vous n'êtes pas seul!...

LE COMTE.

Que ma présence ne vous embarrasse pas, madame.

REMY, à mi-voix.

C'est M. le comte, dont je vous ai dit la triste histoire.

JEANNE.

Ah! monsieur, vous êtes libre?... J'en suis heureuse pour vous et pour ceux qui vous aiment.

LE COMTE, désignant le paquet qui est resté sur la table, à droite.

Voilà quelques objets qui ont appartenu à la petite fille que j'ai perdue!... Voulez-vous les accepter pour la vôtre?

JEANNE.

Que de reconnaissance je vous dois, monsieur!

LE COMTE.

Puissiez-vous être plus heureuse que ma pauvre femme, que moi-même, et conserver l'enfant que Dieu vous a donné!

JEANNE.

Votre présent et vos bonnes paroles me porteront bonheur, monsieur; je prierai la sainte Vierge pour qu'elle vous vienne en aide!.. Et plus tard, si je vis, j'apprendrai à ma Jeanne à prier pour vous et pour madame la comtesse... Les prières de ces petits anges sont mieux entendues de Dieu!

LE COMTE.

Vous êtes une bonne mère, et une digne femme! (A Rémy, venu à sa gauche.) Tiens, fais-lui accepter ces quelques louis!... Si elle se remet en route, elle en aura besoin. Venez, docteur!... J'ai hâte de revoir ma femme.

LE DOCTEUR.

De la prudence!

LE COMTE.

Soyez tranquille.

LE DOCTEUR.

Je vais revenir, madame Vidal. A bientôt!

JEANNE.

A bientôt, docteur!... Soyez béni, monsieur le comte!

LE COMTE.

Merci, et au revoir! (Ils sortent par la porte du fond.)

SCÈNE IV.

JEANNE, REMY.

RÉMY, à Jeanne, en lui remettant les langes donnés par le comte.

Attendez que je tourne votre fauteuil du côté du feu, pour que vous babilliez la petite. (Il fait tourner le fauteuil; puis, à part.) Je vais lui faire une surprise... Pendant qu'elle va faire la toilette de l'enfant, moi je vais faire celle du berceau. (Il va prendre un berceau d'osier, à gauche, et le place, sur un support de bois grossier, derrière le fauteuil, les pieds vers le public.) Pauvre M. le comte! il ne trouvera pas sa femme... Elle a trompé la surveillance de ses gens... On la cherche partout!

JEANNE.

Oh! mon Dieu! pourvu qu'il ne lui arrive pas malheur!... Sa folie est douce, n'est-ce pas?

REMY, allant chercher sur la table le rideau et la courte-pointe qu'il a retirés du paquet, et le donnant à Jeanne.

Hum! comme ça.. Il y a des jours où il ne faut pas la contrarier... J'espère qu'elle ne doit pas être bien loin, et qu'on ne tardera pas à être sur ses traces... J'ai pas osé dire la vérité à not' maître; mais le docteur la sait, il agira en conséquence... (Il prend une canne, à poignée en croix, qui, assujettie dans les feuilles d'osier du berceau, peut simuler une flèche de lit et maintenir les rideaux; puis, tout en continuant de parler, il met des draps blancs au berceau et le couvre d'une courte-pointe garnie de dentelles.)

JEANNE, le dos tourné à Rémy.

Ah! mon Dieu! suis-je faible!.. A peine ai-je la force de soulever ce petit être de trois mois... mon trésor... ma vie!... (Elle tousse; puis, soupirant.) Ma vie? Hélas!

REMY.

Espérez, madame Vidal, espérez!

JEANNE.

Oui, espérons!...Est-ce joli tout ce qu'on m'a donné là!... Oh! la belle dentelle... et comme c'est brodé!... Oh! c'est trop beau, n'est-ce pas, ma Jeanne?

REMY, arrangeant toujours le berceau.

Et ça n'est pas tout... vous allez voir...

JEANNE, faisant un mouvement.

Quoi donc?

REMY.

Ne vous retournez pas... Oh! les femmes, c'est-y curieux! Après ça, c'est dans votre sang... la curiosité... Là, voilà qui est fait... Donnez-moi la petite, maintenant.

JEANNE.

Ma fille?

RÉMY.

Oh! n'ayez pas peur... Est-elle jolie, comme ça! (Il prend l'enfant, il la couche dans le berceau.) Minute! faut pas encore regarder, m'ame Vidal... (Il met les louis sur la couche.) J' vas tourner votre fauteuil.

JEANNE, souriant tristement.

Vous faites de moi tout ce que vous voulez.

REMY.

Ah! pauvre femme, pendant que j'y suis, je voudrais bien vous faire bien portante... Ça y est. (Il tourne le fauteuil.)

JEANNE, regardant le berceau.

Oh! mon Dieu! est-ce possible?.. Est-ce Jeanne que je vois dans ce beau berceau?

RÉMY.

Oui, elle fait dentelles à son lit, la coquette. Tout ça vient de la pauvre petite fille de M. le comte.

JEANNE.

Que vois-je?... des louis?...

RÉMY.

C'est des joujoux jaunes pour faire ses dents, et que M. le comte a donnés à votre fille?

JEANNE.

M. le comte? Oh! l'excellent homme! (Jeanne fait un mouvement qui trahit une douleur physique.)

REMY.

Qu'avez-vous?

JEANNE.

Oh! rien... (Elle se touche la poitrine.) Monsieur Rémy!...

REMY.

Ma bonne dame!

JEANNE.

Il y a longtemps que je recule devant un devoir que j'ai à accomplir.

RÉMY.

Un devoir?

JEANNE, se levant.

Oui, une lettre... une lettre importante qu'il faut que j'écrive. (Soutenue par Remy, elle vient s'asseoir devant la table, à droite.)

REMY.

Je vas vous mettre tout ce qu'il vous faut... (Ils sont arrivés à la table.) Mais ne craignez-vous pas que cela ne vous fatigue?

JEANNE.

Non, non .. pour cela... je serai forte, donnez...

REMY, ouvrant un tiroir de la table.

Voilà... (Il en tire du papier, une plume et un encrier.)

JEANNE.

Merci! (Elle commence sa lettre.)

REMY.

Ah! il n'y a pas de quoi. Allez, tranquillisez-vous... On ira à Troyes vous chercher tous les médicaments, et vous resterez à la ferme tant que vous voudrez, jusqu'au printemps, jusqu'à l'été, jusqu'à l'hiver, si votre santé l'ordonne. Et puis après, vous vous mettrez en route pour l'Allemagne, gaie et bien portante, avec votre enfant.

JEANNE, écrivant.

Dites-moi, monsieur Rémy, si un malheur m'arrivait ici...

REMY.

Un malheur?...

JEANNE.

Enfin, si je mourais chez vous?...

REMY.

Allons donc!

JEANNE.

Vous porteriez mon enfant à Troyes, à l'hospice des Orphelins; vous montreriez mon passe-port, afin que Jeanne ait

un nom, ot puis, vous remettriez au directeur un petit coffret qui est dans ma chambre et dans lequel jo vais déposer la lettre que j'écris en ce moment pour ma fille, ot qu'elle lira quand elle sera on âge d'être meriée.

RÉMY.

Mon Dieu! c'est donc comme uno manière de testament que vous faites là?

JEANNE.

C'est mon testament... Si je mourais, vous couperiez une boucle de mes cheveux, et vous la placeriez dans le coffret, avec cette petite médaille de la Vierge...

RÉMY.

M'ame Vidal!...

JEANNE, écrivant toujours tout en pleurant.

... Et vous recommanderiez au directeur de le donner à me petite Jeonne, quand ello sortira de la maison de charité.

RÉMY.

C'est-y Dieu possible, que vous ayez de pareilles idées!...

JEANNE.

Il faut me jurer que vous ferez tout cela, monsieur Rémy.

RÉMY, pleurant et cachant ses larmes.

Je vous le jure, m'ame Vidal; mais c'est pour vous tranquilliser, car je sais bien... je suis bien sûr... et certain que... (Il va foudre en sanglots. — A lui-même.) Sortons, j'éclaterais... Je vas aller faire de l'herbe fraîche pour la nourrice de mam'selle Jeanne... A tout à l'heure, m'ame Vidal! (Il sort.)

SCÈNE V.

JEANNE, seule, continuant la lettre.

Oui, c'est un bravo et digne cœur que ce Rémy; il tiendrait sa parole, si je venais à te manquer, ma Jeanne. (Regardant l'enfant.) Pauvre ange! elle dort... et sa mère!... C'est à toi que j'écris, ma fille bien-aimée... (Fermant la lettre et la cachetant.) et lorsquo tu liras cette lettre, il y aura longtemps que ta mère sera morte. (Pendant qu'elle trace la suscription, une porte, à gauche, s'ouvre; la comtesse parait, l'air hagard, et regardant derriere elle, comme si elle etait poursuivie.)

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, JEANNE.

LA COMTESSE.

Les voilà! les voilà!...

JEANNE, se soulevant.

Quelqu'un...

LA COMTESSE.

Ecoutez! Ils mo poursuivent... ils veulent m'orracher ma fille!...

JEANNE.

Que signifie?...

LA COMTESSE, venant à la table.

Ah! secourez-moi, défendez-moi, défendez-moi...

JEANNE.

Qui donc vous poursuit?... qui donc vous menace, madame?

LA COMTESSE, fermant les bras comme si elle tenait un enfant sur son sein.

Ils veulent me le voler, mon enfant...

JEANNE.

Votre...

LA COMTESSE, ouvrant les bras.

Ma fille... Voyez... Rien! rien! Où donc est-elle?... est-ce qu'ils me l'ont prise? (Apercevant le berceau.) Ah! son berceau! (Elle y court.)

JEANNE.

Mais non, ce n'est pas votre enfant, madame.

LA COMTESSE, relevant la tête et la regardant en face.

Ce n'est pas mon enfant!... Est-ce que tu veux aussi me le prendre, toi?... Mois tu ne l'auras pas, tu ne l'auras pas, entends-tu? (Elle se place entre Jeanne et le berceau et étend les bras, comme pour lui en défendre l'approche.)

JEANNE.

Oh! mon Dieu! c'est la folle!

LA COMTESSE.

Viens, viens, mon enfant!.. (Elle saisit la petite Jeanne.)

JEANNE.

Arrêtez!... (A part.) Ma fille... dans les mains d'une folle! mais elle peut la tuer!...

LA COMTESSE.

Qu'ils essayent encore de me la prendro... Je l'emporterai dans les bois.

JEANNE, se tordant les mains.

Oh! mon Dieu! Dieu du ciel!.. Je n'ose tenter de la lui arracher, elle l'étoufferait dans ses bras... Madame!... madame!...

LA COMTESSE, traversant la scène.

Hélène... ils ne t'auront pas...

JEANNE.

Sainte Vierge, inspirez-moi... donnez-moi de douces paroles qui la persuadent! (Avec tendresse.) Ecoutez-moi, par pitié! Je ne suis pas votre ennemie, moi, madame de Varennes... Ah! vous voyez, je sais votre nom... n'ayez pas peur de moi; je suis mère comme vous, toutes les mères ont le même cœur... Voyez, je pleure... on ne pleure pas, quand on veut faire le mal... ne vous éloignez pas... (Lui indiquant une chaise à gauche de la table.) Tenez! venez là... vous asseoir... venez! venez!..

LA COMTESSE, inquiète.

Là?...

JEANNE.

Oui... là... avec elle... avec votre enfant... (La comtesse s'assied.) Ah! comme elle est belle, votre fille, madame.

LA COMTESSE, radoucie.

Bien belle, n'est-ce pas?

JEANNE, s'approchant doucement.

C'est... c'est Hélène qu'on la nomme?

LA COMTESSE.

Hélène, oui...

JEANNE, tendant vers l'enfant ses mains frémissantes.

Voulez-vous me permettre de l'embrasser?

LA COMTESSE.

Venez. (Elle lui prend la main et la repousse soudain.) Non, non, vos mains sont de glace, vos baisers doivent donner la mort.

JEANNE, désespérée.

Hélas! si mes mains sont glacées, c'est que je suis malade, bien malade. Ayez pitié de moi!

LA COMTESSE.

Avez-vous un enfant, vous?

JEANNE, avec un cri.

Si j'ai un enfant?... Oui, oui...

LA COMTESSE.

Quelle chonson lui dites-vous pour le bercer dans le sommeil?...

JEANNE.

Quelle... chenson?... Ah!... donnez... jo vais... vous la dire... en berçant ma... votre fille... donnez!...

LA COMTESSE, lui tendant l'enfant et se levant.

Tenez...

JEANNE, avec joie.

Ah!...

LA COMTESSE, changeant d'avis et gardant l'enfant.

Non... chantez... je la bercerai moi-même... Chantez donc...

JEANNE, pleurant.

Que je chante!...

LA COMTESSE.

Chantez, sinon j'emporte ma fille! (Elle va vers la porte de droite.)

JEANNE, étendant les mains vers elle.

Non... non... je chanterai... je... je vais chanter, madame... je vais chanter... (Elle essaye de chanter en pleurant et tombe lentement à genoux.)

Dors, cher petit enfant,
Dieu bénit le sommeil des anges;
Dors sur mon sein tremblant,
Dieu bénit...
(Sanglotant.)
Dieu bénit...

Ah! je ne peux pas, je ne peux pas...

LA COMTESSE, la regardant pleurer.

Ah! vous pleurez, vous souffrez donc aussi?

JEANNE, se relevant.

Oui, oui... je souffre... Rendez-moi mon enfant, rendez-le-moi... si vous ne voulez que j'expire à vos yeux... (Elle essaye de la reprendre énergiquement.)

LA COMTESSE.

Ton enfant... elle?... Tu mens!... tu mens! (Elle serre l'enfant sur son cœur et passe derrière la table en se sauvant.)

JEANNE, la poursuivant.

Ah! madame, vous allez l'étouffer dans vos bras... Jeanne, ma fille... rendez-moi ma fille!...

LA COMTESSE.

Tu vois bien que tu veux me la voler... Mais je suis forte et je saurai la défendre.

JEANNE.

Madame!

LA COMTESSE, la repoussant.

Arrière!

JEANNE, tombant sur le siége, à droite de la table.

Ah! (La comtesse s'élance vers le fond; le docteur, suivi de Remy, se présente à la porte et lui barre le passage.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE DOCTEUR et RÉMY.

LE DOCTEUR.

Où allez-vous? (La comtesse recule épouvantée.)

LA COMTESSE.

Place! place!..

RÉMY.

Madame la comtesse!...

LE DOCTEUR.

Où allez-vous?

LA COMTESSE.

Qui êtes-vous?

LE DOCTEUR.

Votre ami, votre médecin.

LA COMTESSE.

Oui.

LE DOCTEUR.

Et je vous apporte de terribles nouvelles. (Bas à Remy.) Dis au comte d'entrer dans cette chambre, (Il montre la gauche.) par la porte extérieure. (Remy sort.)

LA COMTESSE.

De terribles nouvelles?

LE DOCTEUR.

De la part du comte, qui m'a ordonné de venir près de vous pendant la bataille...

LA COMTESSE, s'animant.

La bataille? (Elle descend, le docteur la suit.)

JEANNE, au docteur.

Que lui dites-vous? vous allez l'effrayer davantage... Et ma fille...

LE DOCTEUR.

Silence! laissez-moi faire!

LA COMTESSE.

La bataille?

LE DOCTEUR.

Les ennemis approchent.

LA COMTESSE.

Les ennemis? Oui, oui.

LE DOCTEUR, montrant le berceau.

J'ai placé ici le berceau de votre enfant... afin que les balles ne puissent l'atteindre. (Il fait signe à Jeanne de se glisser derrière les rideaux du lit, qui doivent la masquer aux regards de la comtesse.)

LA COMTESSE.

Oui, c'est bien, cela! c'est bien!

LE DOCTEUR.

Elle y sera mieux que dans vos bras, puisque vous voulez voir ce qui se passe au dehors... où l'on va se battre.

LA COMTESSE, mettant l'enfant dans le berceau.

Se battre?... Oui, oui, vous avez raison... (Elle tire le rideau comme pour protéger l'enfant.)

JEANNE, paraissant de l'autre côté du berceau.

Ah! enfin... je me mourais!... (Elle tombe épuisée à genoux près du berceau; Remy, qui vient de rentrer par le fond, se glisse vers elle, la relève et l'assied dans le fauteuil.)

LA COMTESSE, au docteur.

Ils viennent... ils viennent!... Les voyez-vous, au loin?... Georges!... mon mari!... où vas-tu?... S'ils allaient le tuer aussi!... Les paysans l'acclament... entendez-vous? « Vive M. le comte!.. » s'écrient-ils. « Vive la France! » répond Georges .. Il s'élance à leur tête à la rencontre des ennemis...

LE DOCTEUR, avec force.

Vous les voyez, n'est-ce pas, les ennemis? vous les voyez?

LA COMTESSE.

Oui... Ils sont vêtus de noir.. On les appelle les hussards de la mort.. Ils accourent!.. les voilà!.. « Feu! » crie le comte... (Triomphante.) Ils tombent, les ennemis, ils tombent... Mais d'autres arrivent... Ils franchissent les fossés de la route... ils entourent les paysans .. Georges crie : « En avant!... » Il veut se frayer un passage... Mon Dieu!... il est terrassé... les chevaux le foulent aux pieds... il est mort! il est mort! Georges! Georges!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE, paraissant à la porte de gauche.

LE COMTE.

Me voilà!...

LA COMTESSE relève la tête, regarde le comte, pousse un cri terrible et tombe dans les bras du docteur.

Ah!...

LE COMTE.

Docteur, qu'avez-vous fait?

JEANNE, se soulevant.

La malheureuse!

LE COMTE.

Vous l'avez tuée...

LE DOCTEUR, un genou en terre, tenant la tête de la comtesse étendue sur le sol.

Non, non, rassurez-vous... (Il tire un flacon de sa poche.) Tenez, la voilà qui se ranime... Madame la comtesse, revenez à vous.

LE COMTE.

Ses paupières se soulèvent .. Louise, Louise! c'est moi, ton mari... Me reconnais-tu? (La comtesse le regarde fixement sans rien dire.)

LE DOCTEUR.

Regardez... regardez... de douces larmes coulent de ses yeux.

LE COMTE.

Ses lèvres s'agitent...

LA COMTESSE, balbutiant et se soulevant.

Geor..!... Geor...!...

LE COMTE.

Me reconnais-tu?...

LA COMTESSE, se jetant à son cou.

Oui, c'est toi... Georges!... c'est toi!... (Elle lui prend la tête et le couvre de caresses.)

RÉMY.

Le ciel soit béni!

LA COMTESSE.

C'est bien toi!... Dieu a donc fait un miracle?...

LE COMTE.

Oui. Les ennemis sont chassés de Troyes, où j'étais prisonnier depuis dix-huit jours.

LA COMTESSE.

Dix-huit jours! il y a dix-huit jours que je ne t'ai vu!... Que s'est-il donc passé?

LE DOCTEUR.

Vous avez été dangereusement malade.

LA COMTESSE.

Et comment suis-je ici, chez Rémy?... Je ne me souviens pas d'y être venue.

LE COMTE.

La fièvre t'enlevait la conscience de tes actions. Le docteur t'a amenée au-devant de moi, dont il connaissait l'heureuse délivrance.

LA COMTESSE.

Oh! que je t'embrasse encore!... Il ne manque plus rien à mon bonheur... rien que ma fille... mon Hélène... Où est-elle?

JEANNE.

Elle ne se souvient pas.

RÉMY, bas.

Elle était déjà folle quand l'enfant est mort.

LA COMTESSE, au comte.

Comment se fait-il que ma fille ne soit pas dans mes bras? Vous vous taisez?... Où est ma fille? (Avec un peu d'égarement.) Ma fille!... ma fille!... où est-elle?

LE COMTE.

Louise!...

LA COMTESSE, apercevant le berceau.

Ah! ce berceau!... (Elle s'en approche vivement.)

JEANNE, se soulevant.

Madame...

LE DOCTEUR.

Silence!... Voulez-vous la replonger dans l'état où je l'ai trouvée près de vous?

LA COMTESSE.

Oui... c'est bien son berceau... (Elle regarde l'enfant.) Mais ma fille?...

LE DOCTEUR.

Dix-huit jours ont-ils pu la changer à ce point que vous hésitiez à la reconnaître?

LA COMTESSE.

Ah! Georges!... Georges! voilà qu'elle me sourit. (Elle s'agenouille près du berceau et embrasse l'enfant.) Hélène! ma fille!...

JEANNE, bas au docteur.

Hélène?... Mais...

LE DOCTEUR.

Laissez-nous le temps de la détromper peu à peu.

JEANNE, épuisée.

Le temps. . qui me le donnera à moi?

LE DOCTEUR.

Vous souffrez davantage?

JEANNE.

Oui... oui... (Le docteur lui prend les mains et hoche la tête.)

LA COMTESSE, *se relevant après avoir couvert Jeanne de baisers et s'adressant au comte.*

Pourquoi ma fille est-elle ici... chez Rémy?... Qui prenait soin de cette pauvre enfant?

RÉMY.

La personne que vous voyez là, et moi.

LA COMTESSE.

Mon bon Rémy!... Et... cette personne?

LE COMTE, *vivement.*

Une pauvre jeune fille bien malade, que Rémy a recueillie, et qui lui payait son hospitalité en donnant des soins à notre enfant.

LA COMTESSE.

Une jeune fille, dis-tu?

RÉMY.

Elle l'élevait à l'aide d'une bonne petite chèvre, devenue nourrice par ordonnance du médecin...

LA COMTESSE.

Oh! oui, je comprends... (*A Jeanne.*) Oh! merci! comptez sur ma reconnaissance! (*Jeanne fait un effort pour se lever et retombe dans le fauteuil.*) Vous souffrez, vous souffrez beaucoup?

JEANNE.

Et depuis bien longtemps, madame... Mais je crois que je vais cesser de souffrir.

LA COMTESSE.

Que dit-elle?... Pauvre femme!... Non, non, vous vivrez, je m'acquitterai envers vous.

JEANNE, *à part, frappée d'une idée soudaine.*

Sa raison lui est rendue, maintenant!... Oh! c'est Dieu qui m'inspire!... oui... oui!... (*Haut.*) Vous parliez de vous acquitter, madame?.. Eh bien... vous le pouvez.

LA COMTESSE.

Comment?

JEANNE.

Quand je ne serai plus là, parlez-lui de moi quelquefois, à elle, à... votre enfant que je vous rends, madame. (*Au comte, pendant que la comtesse se penche sur le berceau, et d'un air significatif.*) Son enfant!.

LE COMTE.

Ah!...

LA COMTESSE.

Oui, je vous le promets.

JEANNE, *pleurant.*

Je ne vous demande pas de bien l'aimer, puisque... vous êtes... puisqu'elle est votre... fille.

LA COMTESSE.

Pourquoi pleurez-vous en me parlant d'elle?

JEANNE.

C'est que je l'aimais déjà... comme si j'eusse été sa mère. Avant que vous ne l'emportiez... permettez-moi de l'embrasser une dernière fois...

LA COMTESSE.

Pauvre femme!

JEANNE, *se penchant sur le berceau.*

Adieu... ma petite J... ma petite Hélène... La mourante vous bénit... adieu!... Gardez-la, madame la comtesse... et soyez toujours pour elle la mère que je viens de voir... Gardez-la... elle est à vous... elle... (*Elle s'est soulevée et retombe soudain dans son fauteuil en jetant un dernier cri.*)

LE DOCTEUR, *la main sur le cœur de Jeanne.*

Elle n'est plus!

LA COMTESSE.

Mon Dieu! mon Dieu! (*Elle s'agenouille. Le docteur passe derrière le berceau et vient près du comte.*)

LE COMTE, *au docteur.*

Elle lui a donné son enfant!

LE DOCTEUR.

La détromperez-vous?

LE COMTE.

Jamais!

ACTE DEUXIÈME.

L'entrée de la forêt de Montmorency. Saltimbanques, marchands, spectateurs et promeneurs. Tables et tréteaux d'escamoteur au milieu de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOL-AU-VENT, UN MARCHAND DE COCO, UN JOUEUR D'ORGUE, UN PATISSIER, UNE MARCHANDE D'OUBLIES.

LE JOUEUR D'ORGUE.

Demandez! M. Mayeux devant le conseil de discipline! Toutes chansons nouvelles! Ça ne se vend que deux sous!

LE PATISSIER.

Tout chauds, tout brûlants! là, messieurs!

LA MARCHANDE D'OUBLIES.

A tout coup l'on gagne!

LE MARCHAND DE COCO.

A la fraîche! Qui veut boire? (*Vol-au-Vent, occupé à arranger les tables de l'escamoteur, se retourne et se trouve en face du marchand de coco.*) Tiens! c'est toi, Vol-au-Vent?

VOL-AU-VENT, *en costume de jocrisse.*

Pas mal, et vous, père Blanquette?

LE MARCHAND DE COCO.

A la fraîche! Qui veut boire?

VOL-AU-VENT.

Moi, père Blanquette. (*Il se sert.*) J'ai la pépie. (*Bruit de trompettes. La scène se vide peu à peu pendant la scène suivante.*)

LE MARCHAND DE COCO.

Et te v'là venu à la fête de Montmorency, avec ton patron M. Beaujolais, l'escamoteur?

VOL-AU-VENT.

Et je gage que nous allons y faire de fameuses recettes... car, vous savez, j'ai toujours de la chance.

LE MARCHAND DE COCO.

Toi?

VOL-AU-VENT.

Oui, moi. Eudoxie Vol-au-Vent, dit l'Enfant du bonheur.

LE MARCHAND DE COCO.

Et pourquoi qu'on t'a surnommé comme ça?

VOL-AU-VENT.

Parce que ma vie n'a été qu'une suite des faveurs de la destinée. Je suis né sous un bon signe du zodiaque, comme dit mon patron; le signe du capricorne, que je crois.

LE MARCHAND DE COCO.

T'as eu tant de bonheur que ça?

VOL-AU-VENT.

Jugez-en, père Blanquette : d'abord, quand je suis venu au monde, je devais être une fille!

LE MARCHAND DE COCO.

Comment, tu devais être une fille?

VOL-AU-VENT.

Oui, mes parents étaient convenus de ça, même que mes père et mère m'avaient, par avance, appelé Eudoxie; mais comme j'aurais pas aimé à être une fille, moi, je suis né garçon. C'est-y une chance, ça!

LE MARCHAND DE COCO, *riant.*

Ah! c'est vrai, c'est une chance.

VOL-AU-VENT.

C'est pas tout! Il y a deux ans, je venais de finir mon apprentissage...

LE MARCHAND DE COCO.

Quel état que t'avais?

VOL-AU-VENT.

J'étais blanchisseuse de fin.

LE MARCHAND DE COCO.

Blanchisseuse!...

VOL-AU-VENT.

De fin!... J'aimais d'amour une de mes collègues; mais v'là qu'elle refuse ma main.

LE MARCHAND DE COCO.

Eh bien, et ta chance?

VOL-AU-VENT.

Justement... Elle en a épousé un autre, et, six mois après, il était...

LE MARCHAND DE COCO.

Quoi?

VOL-AU-VENT.

Avez-vous été marié, vous?

LE MARCHAND DE COCO.

Oui, et je le suis encore!

VOL-AU-VENT.

Eh bien, c'est ça. Mais, n'importe, à la nouvelle de ce mariage, le chagrin m'empoigne, et j'en tombe malade, (*Riant.*) mais si malade, si malade, que je forme le projet de me détruire.

LE MARCHAND DE COCO.

Te détruire?

VOL-AU-VENT.

Je m'en vas au bois de Vincennes, j'attache ma corde... je grimpe à l'arbre... je passe ma tête dans le coulant, et couic! (*Riant.*) me voilà pendu.

LE MARCHAND DE COCO.

Ça fait frissonner!... Mais ta chance?

VOL-AU-VENT.

Ma chance? C'était le patron, qui déjeunait en compagnie tout près de là, sur l'herbe : en entendant mon couic, au lieu

de couper son jambonneau, il s'élance vers mon arbre, et il coupe ma corde.

LE MARCHAND DE COCO.

Beaujolais?

VOL-AU-VENT.

Il me conduisit à son médecin, un dentiste de ses amis... qui me dit, en me regardant là-dedans... (Il ouvre la bouche.) Jeune homme, vous vous êtes sauvé vos jours à soi-même; car, si vous ne vous étiez pas serré la gorge, vous seriez mort... de maladie. Vous aviez une angine couenneuse. Je m'avais rompu ma couenne, hein? Y était-elle la chance?

LE MARCHAND DE COCO.

Et Beaujolais t'a gardé avec lui?

VOL-AU-VENT.

Pour lui servir de pitre.

LE MARCHAND DE COCO.

Et où est-il donc, ton patron?

VOL-AU-VENT.

Au cabaret de l'*Ermitage*, où il donne une séance pour messieurs les domestiques.

LE MARCHAND DE COCO.

Pour les domestiques?

VOL-AU-VENT.

Oui, il leur tire la bonne aventure, gratis... C'est un moyen de les faire causer; et ils vous en dégoisent sur le compte de leurs maîtres.

LE MARCHAND DE COCO.

A quoi ça peut-il vous servir?... Est-ce que les gens riches se font tirer les cartes par les escamoteurs?

VOL-AU-VENT.

A Paris, non; mais à la campagne, dans les fêtes de village, ça leur arrive quelquefois, et quand on peut saisir leurs noms à la volée... on leur lâche tout ce qu'a dit le domestique.

LE MARCHAND DE COCO.

Compris! Ils avalent ça comme du coco... (Criant.) A la fraîche! Qui veut boire?... (Il sort.)

VOL-AU-VENT.

Préparons tout pour la séance du patron. (Il achève de garnir les tables des objets servant aux exercices de l'escamoteur.)

SCÈNE II.

DARMENTIÈRES, SÉLIGNY, ADHÉMAR, entrant par la gauche; VOL-AU-VENT.

DARMENTIÈRES.

Par ici, messieurs! par ici!

SÉLIGNY.

Oui, nous échapperons à toute cette cohue.

ADHÉMAR.

Ah! l'on étouffait, là-bas.

DARMENTIÈRES.

C'est une bonne idée que vous avez eue de venir à la fête de Montmorency.

SÉLIGNY.

C'est moins pour la fête que pour toi que nous sommes ici; nous voulons t'aider à enterrer ta vie de garçon.

ADHÉMAR.

Est-ce que réellement tu te maries?

DARMENTIÈRES.

Je l'espère; mais je n'ose encore l'affirmer.

ADHÉMAR.

Et tu épouses?..

SÉLIGNY.

Sa cousine... la charmante fille du comte de Varennes, un million de dot, et deux ou trois autres en espérances.

DARMENTIÈRES.

Enfin, je fais ce qu'on appelle un beau mariage. Ah! il était temps que la réconciliation entre mon oncle et moi arrivât.

VOL-AU-VENT.

Allons, bon, j'ai oublié la baguette de Jacob à l'Ermitage. (Il sort.)

SCÈNE III.

DARMENTIÈRES, SÉLIGNY, ADHÉMAR, puis VOL-AU-VENT.

ADHÉMAR.

Une réconciliation? Quel motif vous avait divisés?

DARMENTIÈRES.

L'orgueil... Ma mère était sœur de M. de Varennes; mon père n'était pas noble, et leur mariage, leur mésalliance, souleva contre ma mère la colère, la haine et jusqu'à la persécution de sa famille... Ma mère mourut, et M. de Varennes fut le seul qui consentît à la voir pendant sa maladie; le chef de cette orgueilleuse famille, l'aîné des deux frères, M. le marquis de Mérens, demeura inflexible. Il y a dix-huit mois, je perdis aussi mon père, et M. de Varennes m'écrivit. Depuis ce jour, sa bienveillance ne s'est pas démentie, et, comme il n'a pas de fils pour perpétuer son nom, il peut, en me donnant sa fille, obtenir du roi l'autorisation de me transmettre ce nom. Comte de Varennes, messieurs, voilà qui vous ferait plus d'honneur que Raoul Darmentières; trois millions de fortune, voilà qui sonnerait un peu mieux que cent mille francs de dettes.

ADHÉMAR.

Mais ton oncle a un autre neveu, bon gentilhomme, celui-là?

DARMENTIÈRES.

Oui, Lucien de Mérens: un apprenti diplomate, attaché d'ambassade à Naples... mais il n'a pas de goût pour le mariage, et d'ailleurs personne ici ne songe à lui.

SÉLIGNY.

Si Raoul aime la belle Hélène, c'est qu'il se sait aimé d'elle, n'est-ce pas, Raoul?

DARMENTIÈRES.

Sans fatuité, je crois l'être.

SÉLIGNY.

Et tu penses que le consentement de ta cousine suffira pour contre-balancer, aux yeux de la famille, certains désordres passés?...

DARMENTIÈRES.

Sans doute! Tu ne soupçonnes pas jusqu'où va la tendresse de madame de Varennes pour sa fille... La comtesse ne vit, ne respire que pour son enfant. Il n'est pas de titre, de fortune, de bonheur personnel qu'elle ne soit prête à sacrifier au bonheur d'Hélène. Que me faut-il donc, pour réussir? Le consentement de ma belle cousine, et je l'aurai... car rien ne me coûtera pour l'obtenir, ou bien ne m'arrêtera pour le lui arracher.

SÉLIGNY.

Diable! tu me fais presque trembler, mon cher. Quel homme es-tu donc?

DARMENTIÈRES.

Je suis ce que vous seriez vous-mêmes, ce que serait tout homme énergique placé entre la ruine et la fortune, entre la considération et la honte... J'ai vécu dans le plaisir et dans le luxe, je ne m'accommoderai pas du travail et de la misère... Ils m'ont appelé ici, moi, qui roulais dans un abîme; ils m'ont laissé toucher une branche de salut, je ne l'abandonnerai pas... Je suis comme ceux qui se noient, leur étreinte est de fer, et quand un homme leur tend la main, il faut que cet homme les sauve, ou s'engloutisse avec eux!

VOL-AU-VENT, rentrant.

J'ai retrouvé la baguette... A présent, appelons le public! (Il se met à sonner de la trompette.)

SÉLIGNY ET ADHÉMAR.

Hein! qu'est-ce donc?

DARMENTIÈRES.

Au diable l'animal! Te tairas-tu?

VOL-AU-VENT.

Animal? Oui, monsieur, je me tairai quand j'aurai fini...

DARMENTIÈRES.

Mais, je crois que ce drôle...

SÉLIGNY.

Laisse-le faire son métier... Viens...

ADHÉMAR.

Oui, viens donc, Darmentières. (Ils s'éloignent par la droite.)

VOL-AU-VENT, à mi-voix.

Oui, oui, va donc... Darmentières... Ah! tu n'aimes pas la musique et tu m'appelles drôle... (Il va vers le côté par lequel ils sont partis et se met à donner du cor avec tant de force qu'il finit par une note des plus fausses.) Tiens, en v'là pour ton argent... Mais le monde se rassemble, à mon affaire! (Chantant.)

Ohé! ohé! les autr's, ohé!
Venez danser sous ces grands arbres,
Ohé! ohé! les autr's, ohé!
Venez danser sous ces ormeaux!
(Il fait former le cercle.)

Air : *Femmes, voulez-vous?*

Un éléphant se balançait
Sur une toile d'araignée;
Une mouche, qui s'y trouvait,
Lui dit, d'une voix indignée :
Oses-tu bien te divertir

Lorsque je suis dans la souffrance?..
Ah! viens plutôt me secourir;
Ma main sera ta récompense!..

Une mouche et un éléphant!... Voilà une union bien assortie!... (Chantant.)

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage!...

Mainteoant, messieurs et dames, que la société est nombreuse, je vais vous racooter les hauts faits du canard belliquoux, le même qui gagna la bataille do Cannes... Prenez des siéges et asseyez-vous; mais ne détériorez pas les fauteuils, car mon maître va rentrer et c'est mon dos qui payerait la casse.

SCÈNE IV.

Les mêmes, BEAUJOLAIS, arrivant par la gauche et fendant la foule.

BEAUJOLAIS, donnant un soufflet au pître.

Vous êtes un insolent!

VOL-AU-VENT, pleurant.

Oh! là, là!

BEAUJOLAIS.

Tais-toi et réponds-moi, faquin! Qu'as-tu fait pendant mon absence?

VOL-AU-VENT.

Tout ce que vous m'aviez ordonné, patron. (Beaujolais lui donne un coup de pied dans les jambes; le pître regarde à droite et passe à gauche.)

BEAUJOLAIS.

Je t'ai dit, en partant, de rentrer mon cheval et mon cabriolet.

VOL-AU-VENT.

Oui, patron, j'ai mis le cheval sous la remise, et j'ai enformé le cabriolet dans l'écurie.

BEAUJOLAIS.

Voyez-vous, le bélître! Il n'en fait jamais d'autres! Et ce matin, en l'absence de mon cuisinier, que j'ai prêté à un riche banquier de mes amis, avez-vous fait, du moins, votre ouvrage et le sien.

VOL-AU-VENT.

Complétement, patron. (Même jeu que ci-dessus, il repasse à droite, après avoir fait un geste de menace à un petit enfant assis sur un banc.)

BEAUJOLAIS.

Il vous avait recommandé, pour mon déjeuner, de me faire griller un morceau de culotte...

VOL-AU-VENT, avec grâce.

C'est fait, patron, et je crois que la culotte sera excellente... Il n'y a que les boutons qui n'ont jamais voulu cuire.

BEAUJOLAIS.

Comment, les boutons?

VOL-AU-VENT.

Les boutons de votre culotte de peau, patron.

BEAUJOLAIS.

Aoimal! Voilà donc comme je suis servi! Et ensuite?

VOL-AU-VENT.

Ensuite, j'avais à faire le consommé du dîner et les bottes do monsieur.

BEAUJOLAIS.

Et vous avez?...

VOL-AU-VENT.

J'ai ciré le bœuf avec soin, et j'ai mis les bottes dans le pot-au-feu.

BEAUJOLAIS.

Mes bottes dans le pot-au-feu?

VOL-AU-VENT.

Il y a deux heures et demie qu'elles mitonnent.

BEAUJOLAIS.

Pour lo coup, c'est trop fort... Je ne sais ce qui me retient de te chasser.

VOL-AU-VENT.

Ne vous retenez pas, patron.

BEAUJOLAIS.

N'es-tu pas heureux à mon service? Prétendrais-tu que ma maison n'est pas bonne?

VOL-AU-VENT.

Oh! la maison est fameuse, bâtie en pierres de taille.

BEAUJOLAIS.

Trouves-tu ma table mauvaise?

VOL-AU-VENT.

Votre table est très-solide... c'est du noyer superbe!...

BEAUJOLAIS.

Enfin, serais-tu mécontent de tes gages?

VOL-AU-VENT.

Mes gages, vous me payez à raison de rien par an, j'ai zéro d'appointements.

BEAUJOLAIS.

C'est bon, je te les double...

VOL-AU-VENT.

Merci bien, patron.

BEAUJOLAIS, changeant de ton.

Tenez, messieurs, il serait inutile de nous arrêter plus longtemps aux bêtises de Vol-au-Vent. (Vol-au-Vent s'assied sur le petit tabouret qu'il a apporté.) Si je me présente ici, devant vous, ce n'est pas pour vous extirper des cors, oignons ou durillons, encore moins pour vous arracher des dents malades, telles que molaires, canines ou incisives; ce n'est pas pour vous vendre ce prétendu baume qui efface les rides, conserve la jeunesse, car vous pourriez me dire comme ce sage de l'antiquité : *Medice, sana teipsam.*

VOL-AU-VENT.

Il sait le grec, le patron.

BEAUJOLAIS.

Tenez, messieurs, je ne vous donnerai d'abord qu'un faible aperçu de mes talents, comme prestidigitateur, autrement dit escamoteur... A l'aide de ces gobelets, dont le premier se nomme passe, le second contre-passe, et le troisième invisible, (Il joue avec les gobelets.) j'escamoterai devant vous des muscades, des pelottes et jusqu'au plus bête de la société.

UNE PAYSANNE, à son mari.

Viens-nous-en, Grelu.

GRELU.

Eh! non; je veux voir qui qu'il escamotera.

BEAUJOLAIS.

Regardez ces gobelets... messieurs, ils sont en argent massif et sortent des ateliers d'orfévrerie de la maison Ferblantier et Cie. (Il se met à jongler avec les gobelets.) Actuellement, messieurs, ouvrez les yeux, car, les eussiez-vous grands comme des portes cochères, vous n'en verriez pas davantage... Rien sous lo premier... rien sous lo second... et sous lo troisième, pas grand'chose! Je prends un peu de poudre de perlimpinpin : *Microc salem catalami*. Voici une pelotte, en voici une autre, encore une autre, et, enfin, celle-ci, la petite fille aux autres. (Il tient, sous un des gobelets, une énorme balle.) Et si je voulais vous en montrer davantage, je n'aurais pas même besoin des gobelets... J'en prendrais une par ici, une par là, et je leur dirais : *Paraforogaramas!*... c'est-à-dire : *Croissez* et multipliez... en voici, en voilà... comme s'il en pleuvait. (Seize balles s'échappent de ses mains, qu'il tient au-dessus de sa tête.)

GRELU.

Eh bien, et le plus bête de la société?

BEAUJOLAIS.

Ne vous impatientez pas, je suis à vous, monsieur... Mais, en attendant ce dernier tour, que je garde pour la fin de la séance, je vais vous dire qui je suis : je me nomme Beaujolais; je suis le seul de mon état qui porte ce nom... Désireux d'agrandir le cercle de mes connaissances, j'ai voyagé, messieurs : tel que vous me voyez, j'ai parcouru le globe, j'ai travaillé devant le schah de Perse, qui a daigné sourire à mes travaux.

VOL-AU-VENT.

Oui, messieurs, lo patron a obtenu les souris du schah.

BEAUJOLAIS.

De là, je suis allé à Pékin, en Chine, où les naturels marchent la tête en bas par rapport à notre hémisphère. Mais j'entends des personnes qui disent : «Qu'as-tu donc été faire autour du globe?...» Tenez, messieurs, vous n'êtes pas sans avoir entendu parler du célèbre Etheilla, lo même qui prédisait le destin à l'aide de soixante-dix-huit cartes égyptiennes inventées par Pharamond Ier, roi d'Egypte?.. Eh bien! moi, son adepte, je veux faire à chacun de vous un cadeau. Je vous donnerai ce qui vaut mieux que de l'argent et de l'or, la connaissance de l'avenir; car je possède cette science, autrement dit, je connais... la chiromancie, la nécromancie et la carr... tomancie... à l'aide d'un simple jeu de trente-deux cartes, je dirai à chacun de vous, et en particulier, à seule fin de n'admettre personne dans votre intimité, votre présent, passé et avenir et la chaîne de vos événements. Je vous dirai ceux qui peuvent vous nuire dans vos affaires de cœur et d'intérêt; ceux qui peuvent vous venir en aide dans vos entreprises; les embûches que l'on vous dresse; les héritages que vous devrez faire... Je dirai aux jeunes gens s'ils auront un bon numéro à la conscription; à messieurs les militaires, quand ils obtiendront leur congé; aux jeunes filles, si leur mari sera brun ou blond; aux femmes en puissance de mari, le nombre d'enfants qu'elles auront, et aux hommes mariés, s'ils ont été, sont, ou devront être... Vous m'entendez bien?...

LA PAYSANNE, à son mari.

Allons-nous-en, Grelu.

GRELU.

Mais non, je veux le consulter sur ma vache, c't homme.

BEAUJOLAIS.

Mais j'entends dire autour de moi : « Combien nous prendras-tu pour faire usage de ta science? » Tenez, messieurs, chez moi, dans mes appartements, rue de la Paix, n° 109, mes consultations sont de vingt francs; mais ici, et pour me placer à la portée d'un chacun, je ne vous demande pas vingt francs, ni même dix, ni même cinq; mais, comme toute peine mérite salaire, si vous êtes contents et satisfaits, ce sera la somme et la bagatelle de deux sous!

VOL-AU-VENT.

Deux sous! messieurs, deux sous!

BEAUJOLAIS.

Avec deux sous, vous n'achèterez pas une maison de campagne, encore bien moins une à la ville, et avec deux sous, vous obtiendrez un conseil salutaire; car, comme dit le proverbe : « Un bon averti en vaut deux... » Allons, messieurs, prenez une de mes cartes; c'est au pied du mur que l'on juge le maçon; à l'œuvre on connaît l'ouvrier! Mettez-moi à l'essai, à l'épreuve, et si je ne vous dis pas mot pour mot ce que vous êtes, ce que vous avez fait depuis l'instant de votre naissance comme si je ne vous eusse quitté d'un jour, d'une heure, d'une minute, entrez dans mon cercle, traitez-moi de fourbe et d'imposteur, déchirez mes cartes, jetez-m'en les morceaux au visage... Vous me ravirez l'honneur; il est vrai, c'est mon bien le plus cher; mais vous rendrez service à la société en démasquant un fourbe indigne de contempler la lumière du soleil.

VOL-AU-VENT.

Ceux qui voudront consulter M. Beaujolais choisiront une carte du jeu et répondront à l'appel de cette carte... (Silence.) Allons, les pratiques, ne parlez pas tous à la fois.

SCÈNE V

LES MÊMES, DARMENTIÈRES, SÉLIGNY, ADHÉMAR.

VOL-AU-VENT, à gauche.

A qui la première, là, messieurs?

BEAUJOLAIS, à droite.

La deuxième?

VOL-AU-VENT.

La troisième, là, messieurs?

DARMENTIÈRES.

J'ai... ici... envie de me faire tirer la bonne aventure.

SÉLIGNY.

Comment! toi?...

DARMENTIÈRES.

Oui, oui. Une carte! (Beaujolais lui donne une carte.) Je veux interroger cet illustre oracle du destin (Il rit.)

BEAUJOLAIS.

Les personnes qui ne désirent qu'une séance de deux sous voudront bien se rendre ici près, dans la grande allée des marronniers. Avec un jeu plus compliqué, messieurs, vous aurez encore plus de satisfaction. Vous apprendrez le nom des personnes amies ou ennemies, leur âge, leur qualité et leur caractère.

DARMENTIÈRES.

Le drôle ne manque pas d'aplomb.

BEAUJOLAIS, à part.

Voilà des muscadins qui vont m'embêter. (Haut.) Ceux qui désireront le grand jeu iront m'attendre chez le marchand de vin de l'*Ermitage*, où je donne mes séances.

DARMENTIÈRES, railleur.

Eh bien, moi, c'est ici, et tout haut que je vous défie de me dévoiler mon destin.

BEAUJOLAIS.

Tout haut?... Permettez, monsieur, permettez...

DARMENTIÈRES.

Allons, vous avez peur?

ADHÉMAR ET SÉLIGNY.

Certainement, il a peur.

BEAUJOLAIS.

Moi... peur?.. (Bas à Vol-au-Vent.) J'étais sûr et certain qu'ils m'embêteraient!... Si je savais, du moins, ce qu'ils sont.

VOL-AU-VENT.

Je le sais.

BEAUJOLAIS, bas.

Toi?

DARMENTIÈRES.

Eh bien, monsieur le sorcier?

VOL-AU-VENT, bas.

Celui-là s'appelle Darmentières.

BEAUJOLAIS, bas.

Darmentières? Bon!.. C'en est un de ce pays-ci. Son domestique a parlé : je connais son affaire... (Haut.) Tenez, messieurs, si vous m'avez vu hésiter un instant à la proposition qui m'a été faite, c'est qu'il n'entre pas dans mes habitudes de divulguer le secret des familles en public : *coram populo*, comme dit Cicéron.

DARMENTIÈRES.

Je t'y autorise.

BEAUJOLAIS.

Eh bien, passez-moi votre carte, jeune homme, et choisissez-en deux autres... celle-ci est pour le passé... la seconde sera pour le présent et la troisième pour l'avenir.

DARMENTIÈRES, tirant des cartes dans le jeu que lui présente Beaujolais.

Voilà... Allons! parle, je t'écoute.

BEAUJOLAIS.

Neuf de trèfle... la plus belle carte du jeu... Elle indique que le sujet est jeune... et... joli garçon.

DARMENTIÈRES, avec ironie.

Ceci est fort adroit!

BEAUJOLAIS.

Spirituel...

DARMENTIÈRES.

Merci!

BEAUJOLAIS.

Mais pas autant qu'il le croit...

VOL-AU-VENT.

Attrape!

DARMENTIÈRES.

En vérité!... Ensuite?...

BEAUJOLAIS.

Le jeune homme est issu de parents fortunés.

DARMENTIÈRES.

Tout ceci n'est pas difficile à deviner, mon cher.

BEAUJOLAIS.

Non... Mais cela signifie encore que, le jeune homme se trouvant beau et riche, est devenu un peu fat.

DARMENTIÈRES.

Hein?...

BEAUJOLAIS.

C'est la carte qui parle... Ayant horreur du travail, il a adopté tous les petits enfants de la paresse... la mère Gigogne des défauts et des vices... Il aime le jeu, le *mósieur!*... il ne fait pas fi de la bonne chère, et il n'éternue pas sur la vendange.

DARMENTIÈRES, vexé.

Allons, allons, il devient très-amusant, le drôle.

BEAUJOLAIS.

Vraiment?... (A part.) Eh bien, je vas t'en donner de l'amusement. (Haut.) Je disais donc que le jeune homme a écorné son patrimoine... voilà pour le passé... Pour le présent : sept de pique, mauvaise carte. Faut-il encore continuer, monsieur?...

DARMENTIÈRES, s'animant.

Oui, certes, je le veux.

BEAUJOLAIS.

Prenez garde!... Si les cartes allaient dire... (Bas, et s'approchant de lui.) que, pour refaire sa fortune, le *mósieur* tente de refaire une famille honorable et d'épouser une riche héritière qui est sa cousine?..

DARMENTIÈRES.

Assez... Je veux que tu me dises...

BEAUJOLAIS, haut.

L'avenir, et si le mariage réussira? C'est juste, je ne vous ai encore dit que le passé et le présent. Mais pour l'avenir, c'est le grand jeu de soixante-dix-huit, et ça vous coûtera cinquante francs.

DARMENTIÈRES, bas.

Cinquante francs, soit! Trouve-toi ici dans une heure.

BEAUJOLAIS, haut.

A vos ordres, mon bourgeois.

SÉLIGNY.

Tu lui donnes rendez-vous?

DARMENTIÈRES, furieux.

Je veux savoir d'où cet homme a pu apprendre tout ce qu'il m'a dit.

BEAUJOLAIS, à Vol-au-Vent.

Levé, le bourgeois du domestique; je vas lui étouffer ses cinquantes livres. (Haut.) Les personnes qui ont bien voulu m'honorer de leur confiance... suivez!... suivez le monde!...

VOL-AU-VENT.

Suivez!... suivez le monde!...

BEAUJOLAIS, redescendant, à Darmentières.

Dans une heure, mon jeune bourgeois... Excusez-moi de vous avoir un peu salé votre compte... Il ne fallait pas vous attaquer à moi... A bon chat, bon rat! comme on dit... fin contre fin ne fait pas doublure... à corsaire, corsaire et demi. (Il sort. — Les cris des petits marchands recommencent. — On entend dans la coulisse la grosse caisse et les cymbales; tout le monde se disperse.)

SCENE VI.

DARMENTIÈRES, SÉLIGNY, ADHÉMAR, LE COMTE, LA COMTESSE et HÉLÈNE, venant de la droite.

DARMENTIÈRES, à ses amis.

Oh! je veux savoir d'où cet homme a pu apprendre...

LE COMTE, montrant le banc à sa femme.

Reposez-vous ici, toutes les deux.

HÉLÈNE.

Assieds-toi là, bonne mère.

LA COMTESSE.

Oui, mon enfant, et toi ici, près de moi.

ADHÉMAR.

La charmante personne!

DARMENTIÈRES.

C'est elle... c'est Hélène, avec son père et sa mère.

ADHÉMAR.

Mes compliments, mon cher.

DARMENTIÈRES, s'approchant.

Mon oncle!...

LE COMTE.

Darmentières?

DARMENTIÈRES.

Oui, mon oncle; je disais adieu à mes amis, et je me rendais auprès de vous. (Les deux jeunes gens saluent.) A tantôt, messieurs; nous nous retrouverons.

SÉLIGNY ET ADHÉMAR.

A tantôt! (Ils saluent de nouveau et sortent.)

DARMENTIÈRES.

J'espère que ma chère tante n'est pas indisposée?

LA COMTESSE.

Non.

HÉLÈNE.

Elle se fatigue beaucoup trop; voyez comme elle a chaud! (Elle lui essuie le front.) Si vous recommencez... si vous n'êtes pas sage, je vous gronderai bien fort... et je ne t'aimerai plus.

LA COMTESSE, l'embrassant.

Chère enfant adorée!...

LE COMTE.

Hélène a raison, mon amie.

LA COMTESSE, lui tendant la main.

C'est cela, mettez-vous tous les deux contre moi... Ah! vous aurez beau faire, je ne pourrai jamais vous aimer davantage...

HÉLÈNE.

Oh! nous verrons cela.

LA COMTESSE.

Et quels soins nouveaux, quelle tendresse plus vive pourriez-vous me prodiguer? Oh! je ne crains pas que mes mauvais jours reviennent jamais... vous savez m'épargner avec tant de sollicitude jusqu'au moindre chagrin; vous me rendez la vie si douce, que rien n'en trouble le calme... rien... excepté... un rêve...

TOUS.

Un rêve?...

LA COMTESSE, se levant.

Non, pas un rêve, car ce n'est pas toujours dans le sommeil que cette affreuse hallucination bouleverse mes esprits.

DARMENTIÈRES, à part.

Que veut-elle dire?

LE COMTE, à la comtesse.

Que signifie?..

HÉLÈNE.

Parle, tu me fais trembler...

LA COMTESSE.

Eh bien, il arrive parfois que je vois ma fille inanimée... morte... là, devant moi.

TOUS.

Morte!

LA COMTESSE.

Oui, je la vois morte, à peine âgée de trois ou quatre mois... je la vois ensevelie... et je suis là, debout, l'œil sec, brûlant, et je lui crie : Attends-moi, ma fille, attends-moi, je viens...

DARMENTIÈRES, à part.

C'est étrange!

LE COMTE, à part.

Un rêve? non : un souvenir. (Haut.) Et... qu'arrive-t-il ensuite?

LA COMTESSE.

Mon sang bat violemment dans mon cerveau, mille pensées confuses tourbillonnent dans ma tête... Haletante, brisée, presque folle, je cours à la chambre de mon Hélène, je m'élance vers son lit, et quand je l'y vois paisible et souriante dans le sommeil, quand je me suis agenouillée près d'elle, quand j'ai prié à son chevet, mes terreurs se dissipent, mon sang se calme, ma tête se dégage; je baise doucement les beaux cheveux de mon enfant, et je me dis, pleine de joie et de reconnaissance : Non, non, Dieu ne m'a pas frappée; Dieu est bon pour moi! je suis une heureuse mère!...

HÉLÈNE.

Oh! je ne veux plus que tu aies de ces épouvantables terreurs... A l'avenir, ta chambre sera la mienne, je ne te quitterai jamais, entends-tu, jamais! Tu t'endormiras dans mes bras, comme si j'étais ta mère, et quand un de ces mauvais songes viendra t'agiter, tu n'auras qu'à rouvrir les yeux et je te dirai : Je suis là, dors en paix, mon enfant, je suis là.

LA COMTESSE, souriant.

Oui, oui, et, dans le silence de la nuit, tu me diras tes pensées intimes; tu auras peut-être le courage de me confier le secret de ton cœur.

LE COMTE.

Le secret de son cœur?

HÉLÈNE.

Que veux-tu dire?

LA COMTESSE.

Ou plutôt, non, tu n'as plus rien à m'apprendre, chère fille, car, pendant ton sommeil, c'est à moi que tu ouvrais ton âme; ta bouche murmurait un aveu, et, quand je penchais mon oreille sur tes lèvres, c'est à moi que tu disais : Mère, je l'aime, je l'aime!

HÉLÈNE.

J'ai dit cela? Non, non...

DARMENTIÈRES.

Hélène!

LE COMTE.

Elle aime quelqu'un?...

LA COMTESSE.

Quelqu'un de notre famille.

HÉLÈNE.

Ah! mon Dieu, je l'ai donc nommé!

DARMENTIÈRES, radieux.

Ah! c'est... c'est un parent?

LA COMTESSE.

Oui, tu l'as nommé... Il y a près d'un mois de cela... Et moi, méchante mère que je suis, j'ai abusé de cette confidence; et si j'ai bravé, aujourd'hui, la fatigue de cette longue promenade, c'est que je savais le rencontrer ici, ce cousin bien-aimé.

HÉLÈNE.

Ici! lui!...

DARMENTIÈRES, avec joie.

Un cousin, a-t-elle dit?...

LA COMTESSE.

J'ai pris sur moi de lui écrire là-bas, à Naples.

DARMENTIÈRES, à part.

A Naples!

LE COMTE.

Lucien!...

LA COMTESSE.

Oui, Lucien...

DARMENTIÈRES, à part, avec fureur.

C'est Lucien!

LA COMTESSE.

Lui aussi, aimait en secret!... Et je lui ai dit : Reviens.

HÉLÈNE.

Ah!

LA COMTESSE.

Tu me pardonnes, Georges?... (Signe affirmatif du comte.) Et toi aussi, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Ah! chère mère!... (Elle l'embrasse.)

DARMENTIÈRES, à part.

J'étais fou de croire qu'elle m'aimerait...

LE COMTE, à part.

La marier!... et comment, sans révéler à ma femme?...

HÉLÈNE.

Mais... tu disais, maman, que tu devais le rencontrer ici...

LA COMTESSE.
Il y a dix jours qu'il a quitté Naples... Hier, il était à Paris.
HÉLÈNE.
Hier!...
LA COMTESSE.
Je l'attends aujourd'hui, à présent, et c'est pour aller au-devant de lui que je t'ai conduite ici.
HÉLÈNE.
Non, non, c'est impossible, il ne viendra pas sitôt.
LA COMTESSE.
Tiens!... Écoute...
HÉLÈNE.
Ah! une voiture!
LE COMTE.
Lucien en descend. (Il va au devant de lui, à droite, et disparaît un instant.)
HÉLÈNE.
Lucien! Lucien! (Elle chancelle; la comtesse la soutient dans ses bras.)
LA COMTESSE.
Oui, le voilà... il vient!...

SCÈNE VII.

Les mêmes, LUCIEN.

LUCIEN, embrassant la main d'Hélène d'abord, puis celle de la comtesse.
Chère Hélène!... Mon Dieu! comme elle est pâle!... Elle souffre!... Hélène!...
HÉLÈNE, d'une voix faible.
Non... non... c'est la joie!... le saisissement!.. (Embrassant la comtesse, et lui parlant bas.) Que tu es bonne, que tu es bonne, ma mère!
LUCIEN, serrant la main de Darmentières.
Raoul! — Mon oncle, vous me pardonnerez ce brusque retour... J'étais si malheureux là-bas!
LE COMTE.
Je sais tout, Lucien... Je sais que la comtesse t'avait écrit de revenir... Je sais ton amour et celui d'Hélène...
LUCIEN, tremblant.
Et... que répondez-vous, mon oncle?
LA COMTESSE.
Oh! vous serez heureux!... Il consentira... il consent à votre mariage... N'est-ce pas, Georges?
LE COMTE, hésitant.
Leur mariage?...
DARMENTIÈRES.
Allons, tout est fini pour moi.
LE COMTE, à part.
Les marier..? Et quel nom lui donnerais-je, à elle?
LA COMTESSE.
Qu'as-tu donc?... Est-ce que tu hésites?...
LUCIEN.
Mon Dieu!
HÉLÈNE.
Mon père!
LE COMTE, à sa femme.
Écoute, Louise; écoute, ma fille, je n'ai pas de désir plus ardent que celui de votre bonheur à tous deux... Mais... ce mariage...
HÉLÈNE.
Ce mariage?
LUCIEN.
Eh bien?
LA COMTESSE.
Achève, achève donc, tu me fais mourir!...
LE COMTE.
Un obstacle, que nous ferons disparaître, je l'espère, s'oppose à ce qu'il s'accomplisse maintenant.
TOUS.
Un obstacle?
LA COMTESSE.
Quelle autre volonté que la tienne peut disposer de la main de ta fille?
LE COMTE.
Laissez-moi seul avec Lucien; c'est lui, plus que moi-même, qui décidera de ce mariage.
LUCIEN.
Moi?
DARMENTIÈRES, à part.
Voilà qui est étrange!... Et je veux savoir...
LUCIEN.
Ma tante, et toi aussi, Hélène, rassurez-vous, c'est de moi seul que dépend notre union, a dit mon oncle, et je donnerais la moitié de ma vie pour être ton mari!
LE COMTE.
Darmentières, conduis-les jusqu'à leur voiture.
DARMENTIÈRES.
Oui, mon oncle!... (A part.) Un obstacle!... Ma dernière chance de salut n'est peut-être pas évanouie sans retour! (Il sort avec la comtesse et sa fille par la droite.)

SCÈNE VIII

LE COMTE, LUCIEN.

LUCIEN.
Nous voilà seuls, mon oncle; parlez, parlez, je vous en supplie!
LE COMTE.
Je l'ai dit, Lucien, ce n'est pas moi qui m'oppose à ton mariage avec Hélène, c'est l'honneur de ton nom, ce sont les sévères traditions de famille, c'est la volonté de ton père, qui élèvent entre nous une insurmontable barrière!
LUCIEN.
Je ne vous comprends pas!
LE COMTE.
« Fils du marquis de Mérens, te dirait ton père, tu ne dois épouser qu'une femme dont la noblesse soit égale à la tienne! »
LUCIEN.
Je lui répondrais que notre noblesse est la même; qu'Hélène porte notre nom, et que le même sang coule dans nos veines!
LE COMTE.
Et si Hélène... n'était pas ma fille?...
LUCIEN.
Grand Dieu! que dites-vous?... Hélène?...
LE COMTE.
Se nomme Jeanne Vidal, comme se nommait sa mère.
LUCIEN.
Jeanne Vidal!...
LE COMTE.
Une pauvre femme recueillie, par pitié, chez Rémy, l'un de mes fermiers, et n'ayant d'autre papier qu'un passe-port, au nom de Jeanne Vidal, née à Saint-Brieuc.. Nous crûmes d'abord qu'elle était veuve; mais elle avait avoué à Rémy l'existence de Jacques Vidal, son mari, que son inconduite avait séparé d'elle.
LUCIEN.
Et votre femme a pu vouer à l'enfant d'une autre cette tendresse sans bornes... cet amour qui fait toute sa vie!
LE COMTE.
Ma femme ignore qu'Hélène n'est pas son enfant.
LUCIEN.
Se peut-il?
LE COMTE.
Elle n'avait plus sa raison, et sa fille était morte!... Quinze jours plus tard, elle était à peu près guérie de sa folie, et, pour la sauver tout à fait, nous mettions dans ses bras l'enfant de la pauvre mendiante, qui, se sentant mourir, s'unit à nous pour sauver ma femme. De ses mains défaillantes elle prit sa fille, et, l'appelant du nom d'Hélène, la présenta à la comtesse. C'était donner une mère à une orpheline; car, un instant après, la malheureuse expirait. Le lendemain, je congédiais tous mes domestiques, nous partions pour Paris, et bientôt je fis vendre nos propriétés de la Champagne, où la comtesse ne devait jamais retourner. Je ne laissais à Bussières que deux personnes connaissant mon secret; toutes deux ont cessé de vivre à présent: le docteur Texier, il y a dix ans, et le fermier Rémy, il y a un mois... Enfin, que te dirais-je? Les années s'écoulèrent, et l'affection de la comtesse, pour celle qu'elle nomme sa fille, grandissait à ce point que je me demandais, si Dieu, qui permettait cette erreur du sang, cette illusion du cœur maternel, ne me défendait pas de parler. S'il n'accorde un second enfant, me disais-je, c'est qu'il veut que je détrompe ma femme. . Dieu ne m'a pas envoyé d'autre enfant, Lucien, voilà pourquoi Hélène est restée notre fille!
LUCIEN.
Mais son père, ce Jacques Vidal, peut la réclamer un jour?
LE COMTE.
Non; car, en se séparant de sa femme, il ignorait qu'elle dût bientôt devenir mère... A présent, Lucien, tu connais l'obstacle qui te sépare d'Hélène.
LUCIEN.
Oh! que m'importe qu'elle soit sans famille!... Ce n'est pas pour son nom, pour son rang que je l'aime!
LE COMTE.
Et si je lui rends ce nom de Jeanne Vidal, le seul qui doive être inscrit sur les registres de l'état civil, que dira ton père de cette mésalliance?

LUCIEN, *avec effroi.*

Mon père !

LE COMTE.

Lui, dont l'orgueil inflexible ne s'est pas courbé, même devant une tombe !

LUCIEN.

Que faire?

LE COMTE.

Que dira Louise? Quel coup terrible vais-je lui porter, en lui apprenant que l'enfant qu'elle chérit depuis si longtemps n'est pas le sien?... Oh ! je puis le tuer!

LUCIEN.

Eh bien, écoutez-moi, mon oncle : vous me disiez tout à l'heure que ce secret n'est plus connu que de nous seuls... Accordez-moi la main d'Hélène, d'Hélène, entendez-vous, de votre fille, et l'orgueil de mon père ne se révoltera pas, et la vie de votre femme ne sera pas mise en danger; car, je vous le jure sur la sainte mémoire de ma mère, le secret que vous m'avez confié mourra avec moi.

LE COMTE.

Ah! voilà les paroles que j'attendais!... Lucien, tu nous auras sauvés tous. Tu es le seul que je ne pouvais pas, que je ne devais pas tromper. Mon devoir est rempli, et nos cœurs se comprennent... J'accepte, devant Dieu, la responsabilité de l'acte qui va s'accomplir. Lucien, tu seras le mari d'Hélène de Varennes. La loi réprouve ce pieux mensonge; mais si le droit me condamne, ma conscience m'absout !

LUCIEN.

Mon oncle !... mon bon oncle !...

LE COMTE.

Oui, vous serez heureux !... Viens, Lucien, viens embrasser ta mère, viens embrasser ta femme. (*Il l'entraîne par la droite; au premier plan. Darmentières paraît au même moment, derrière un buisson, au deuxième plan.*)

SCÈNE IX.

DARMENTIÈRES, *seul, les regardant s'éloigner.*

Ah ! j'avais deviné que tout n'était pas perdu pour moi... (*Il vient s'asseoir à gauche, écrivant sur un calepin.*) « Jeanne Vidal, née à Saint-Brieuc en 1814. Hélène de Varennes morte quelques mois après. Le fermier Rémy existait encore il y a un mois. » Une étrangère ! c'est une étrangère qu'ils appellent leur fille, qui hériterait de cette immense fortune, qu'elle partagerait avec Lucien, et dont je serais ainsi dépouillé !.. Oh ! cela ne sera pas. (*Il se lève.*) J'empêcherai leur mariage. J'aurai pour moi les préjugés du marquis, cet inflexible orgueil dont ils parlaient tout à l'heure. Mais, comment révélerai-je ce secret? Par moi-même... ce serait m'attirer la haine du comte. Il faudrait... il faudrait retrouver ce Vidal. Il ignore sa paternité; je l'en instruirai, moi... Il était, a-t-on dit, un pauvre diable sans conduite, sans moralité, sans honneur... Tant mieux, j'achèterai sa soumission, son dévouement. Il réclamera sa fille, et, dès lors, je reprends mes droits à la fortune du comte. Si mon amour persiste... eh bien... j'achèterai son consentement à mon mariage. Ah! fou que je suis ! le premier coquin venu, l'argent le mettrait à mes ordres; on peut acheter un homme, mais, si dégradé qu'il soit, un père ne se vend pas... (*Marchant à grands pas, et se prenant le front dans les mains.*) Voyons, il y a cependant quelque chose à faire. (*Il se rassied.*) Un pareil secret ne peut demeurer stérile entre mes mains... ils sont convaincus, l'un et l'autre, qu'il n'a été révélé à personne; en sorte que, si un homme habile... bien renseigné par moi, se présentait sous le nom de Vidal... nul soupçon ne s'élèverait contre lui... Mais cet homme, il lui faudrait de la ruse, de l'audace, une conscience... sans scrupules... Où le trouver?...

SCÈNE X.

DARMENTIÈRES, BEAUJOLAIS.

BEAUJOLAIS.

Bonjour, monsieur !

DARMENTIÈRES.

Ah ! c'est vous?

BEAUJOLAIS, *prenant le ton du boniment.*

Moi-même ! muni des soixante-dix-huit cartes du grand jeu égyptien, qui représentent les soixante-dix-huit phases de la vie. Tenez, monsieur, je vais avoir l'honneur...

DARMENTIÈRES, *l'interrompant.*

Oh ! assez, assez... je t'ai donné rendez-vous ici pour...

BEAUJOLAIS, *même jeu et présentant les cartes.*

Pour que je vous dévoile votre avenir, de même que je vous ai dévoilé le passé... Tenez, monsieur...

DARMENTIÈRES.

Ce n'est pas cela... Je veux que tu m'apprennes de qui tu tiens certains détails que tu m'as donnés tout à l'heure.

BEAUJOLAIS.

De qui?... Eh bien, et mes cartes, s'il vous plaît.

DARMENTIÈRES.

Les cartes ! Oh ! j'y crois beaucoup, mais je crois moins à ta science... Ne perdons pas de temps : je t'ai promis cinquante francs, je t'en donnerai cent si tu veux parler.

BEAUJOLAIS.

Cent francs !... C'est bien joli; mais je ne peux pas, voyez-vous, parce que si je vous disois qui m'a instruit, ça pourrait mettre votre domestique dans la peine...

DARMENTIÈRES.

Ah ! c'est Joseph !

BEAUJOLAIS.

Il s'est fait tirer la bonne aventure ce matin. Il est causeur, ce bon M. Joseph, et, avec un peu d'imagination, je vous ai arrangé votre affaire aux petits oignons, comme on dit.

DARMENTIÈRES.

Je comprends. (*Le regardant attentivement, et se levant.*) Tu es un homme habile.

BEAUJOLAIS.

Quand on n'a pas d'argent, il faut bien avoir de l'esprit.

DARMENTIÈRES.

Je gagerais cent louis que, au besoin, tu ne manquerais ni de ruse ni d'audace.

BEAUJOLAIS.

Je ne parierais pas contre vous...

DARMENTIÈRES, *à part.*

C'est peut-être l'homme qu'il me faut... Reste la question de conscience... Nous allons voir... (*Haut.*) Tu as apporté le grand jeu?...

BEAUJOLAIS, *à part.*

Tiens, il y revient... (*Écartant le jeu de cartes comme pour en faire tirer.*) Voilà, monsieur, voilà...

DARMENTIÈRES.

Non, ce n'est pas ainsi que je l'entends... (*Il lui prend les cartes des mains, et les lui présente à son tour de la même façon.*) Prends une carte !...

BEAUJOLAIS, *regardant les cartes avec étonnement.*

Plaît-il?...

DARMENTIÈRES.

Prends une carte !...

BEAUJOLAIS, *riant.*

Moi?... Nous voulons faire les cartes à papa?

DARMENTIÈRES.

C'est mon intention.

BEAUJOLAIS.

Excusez; j'en vends, mais je n'en use pas.

DARMENTIÈRES.

Tu ne crois pas aux cartes, parce que tu es à l'*abc* du métier.

BEAUJOLAIS.

Vous pensez?

DARMENTIÈRES.

Mais je veux te prouver, moi, qu'en des mains habiles, elles peuvent réellement dévoiler l'avenir...

BEAUJOLAIS.

Oh ! oh ! l'avenir, c'est trop facile !... On prédit tout ce que qu'on veut. Qui est-ce qui peut soutenir que ça n'arrivera pas?...

DARMENTIÈRES.

Pour que tu croies à l'avenir que je vais t'annoncer, je te dirai d'abord ce que tu es, ce que tu as été...

BEAUJOLAIS.

Eh bien, allons-y, ça m'amusera.

DARMENTIÈRES.

Prends donc une carte.

BEAUJOLAIS, *d'un ton de saltimbanque.*

De la gauche ou de la droite?...

DARMENTIÈRES.

Comme tu voudras.

BEAUJOLAIS.

De la gauche, alors... (*Il va pour prendre une carte et s'arrête.*) Minute ! Eh ! dites donc, est-ce qu'il faudra que je vous paye pour ça?

DARMENTIÈRES.

Au contraire.

BEAUJOLAIS.

C'est vous qui payerez?... Allons-y, confrère, allons-y...

(Il tire une carte et la donne à Darmentières.) Voilà, monsieur, voilà.

DARMENTIÈRES.

Je vois par cette carte que tu as quarante-deux ans...

BEAUJOLAIS.

Juste... J'en ai quarante-sept.

DARMENTIÈRES.

Tu es né en Bretagne?

BEAUJOLAIS.

C'est bien ça!... à Paris... rue aux Ours.

DARMENTIÈRES.

Tu as été marié, et ta femme se nommait Jeanne.

BEAUJOLAIS.

Parfaitement!... Elle s'appelait Marguerite.

DARMENTIÈRES.

Elle mourut à Bussières en 1814, te laissant un enfant.

BEAUJOLAIS.

Très-bien!... Je n'ai jamais fructifié.

DARMENTIÈRES.

Tu dis...

BEAUJOLAIS.

Pas le plus petit enfant... Après?...

DARMENTIÈRES.

Je vois encore par cette carte égyptienne que tu te nommes Jacques Vidal.

BEAUJOLAIS.

C'est tout à fait ça. En égyptien : Jacques Vidal; en français, Beaujolais. Allons, il est gentil votre petit boniment. Tenez, vos Égyptiennes, elles sont bêtes comme des Limousines.

DARMENTIÈRES, lui rendant ses cartes.

Elles annoncent cependant un bien bel avenir à ce Jacques Vidal.

BEAUJOLAIS, riant.

Eh bien, qu'il compte là-dessus!

DARMENTIÈRES.

Si beau et si certain que, fût-il dans la gêne, je n'hésiterais pas, sur sa fortune future, à lui avancer ce billet de mille francs. (Il sort un billet de son portefeuille.)

BEAUJOLAIS.

Un billet de mille!... (Il veut le saisir.)

DARMENTIÈRES, retirant le billet.

Pardon... ce n'est pas pour toi, puisque tu te nommes Beaujolais.

BEAUJOLAIS.

Beaujolais, moi?... Jamais de la vie! Je m'appelle... Vidal, monsieur... J'ai égaré mon épouse à... Bussières... et il me reste un moutard... fille ou garçon, comme il vous plaira.

DARMENTIÈRES.

En ce cas, voici les mille francs. (Il lui donne le billet.)

BEAUJOLAIS.

Je les tiens!... Mille vrais francs!... Hum! quel parfum!... Ça sent la richesse, le plaisir, le bonheur et le vin à trente sous!...

DARMENTIÈRES.

Il y en a vingt autres à gagner encore.

BEAUJOLAIS.

Vingt mille livres!... Qu'est-ce qu'il faut faire pour ça?

DARMENTIÈRES.

D'abord, puisque tu es Vidal...

BEAUJOLAIS.

On ne peut plus Vidal.

DARMENTIÈRES.

Il faudrait trouver le moyen d'établir bien clairement ton identité.

BEAUJOLAIS.

Oh! rien de plus facile... Vidal, dit Beaujolais... J'ai deux bons voisins, boutiquiers patentés, que je régale de temps à autre; ils attesteront me connaître sous ce nom, et j'aurai tous les actes de notoriété que je voudrai.

DARMENTIÈRES.

Tu iras alors à Saint-Brieuc, où tu lèveras ton acte de naissance et ton acte de mariage avec Jeanne, ta femme.

BEAUJOLAIS.

Après?

DARMENTIÈRES.

Une fois en règle de ce côté, tu te rendras à Bussières, où tu te feras délivrer l'acte de décès de la petite Hélène, fille du général comte de Varennes, puis tu te présenteras chez le comte, et tu réclameras ta fille, qu'il a secrètement substituée à la sienne.

BEAUJOLAIS, soucieux.

Oh! oh! c'est une grosse affaire, ça, monsieur...

DARMENTIÈRES.

La somme sera doublée si tu réussis.

BEAUJOLAIS.

Quarante mille?... Et j'aurai des garanties?

DARMENTIÈRES.

De même que j'aurai les miennes... Je souscrirai un engagement de ladite somme payable, dans un mois, au profit de ta fille mineure.

BEAUJOLAIS.

J'entends... Elle est mineure, et c'est moi qui touche.

DARMENTIÈRES.

Tu me donneras, en échange, les armes que j'exigerai pour le cas où tu voudrais me trahir.

BEAUJOLAIS.

Donnant, donnant... c'est dit... Mais quel intérêt avez-vous à tout ça, vous?

DARMENTIÈRES.

Le comte de Varennes est mon oncle. En substituant un enfant au sien qui est mort, il introduit dans la famille une étrangère qui me déshérite.

BEAUJOLAIS.

Compris... Nous rétablissons les droits de la famille, nous agissons dans l'intérêt de la morale : ma conscience est satisfaite.

DARMENTIÈRES.

Quand partiras-tu?

BEAUJOLAIS.

Le temps de mettre ordre à mes affaires. Dans dix minutes si vous le voulez.

DARMENTIÈRES.

C'est bien.

BEAUJOLAIS, criant au fond.

Trrr!

DARMENTIÈRES.

Que fais-tu?

BEAUJOLAIS.

J'appelle ma livrée. (Il recommence.)

VOL-AU-VENT, entrant.

Monsieur a sonné?

BEAUJOLAIS.

Vol-au-Vent, mettez ma garde-robe en ordre; nous partons pour la Bretagne, ma belle patrie!...

VOL-AU-VENT.

La Bretagne!... Je vous croyais de la rue aux Ours, monsieur Beaujolais?...

BEAUJOLAIS.

Vidal, dit Beaujolais... Je rentre dans mes biens, titres et qualités, et je reprends le nom de mes ancêtres que je ne voulais pas profaner sur les places publiques.

VOL-AU-VENT.

Tiens... tiens... tiens!.. Eh bien, et moi, bourgeois?

BEAUJOLAIS.

Toi, tu ne seras plus mon pitre... Je t'élève au grade de domestique.

VOL-AU-VENT, avec joie.

Domestique!... je passe domestique!... Enfin, me v'là donc mon maître!... (Il sort en faisant la roue et rentre bientôt, portant sur sa tête l'établissement de l'escamoteur.)

DARMENTIÈRES, donnant sa carte à Beaujolais.

Voici ma demeure... Je t'attends demain pour te donner mes dernières instructions.

BEAUJOLAIS.

Comptez sur moi, et dès demain je me mets en route... Une, deux, partez, muscade!... A mon retour, je tombe chez M. votre oncle; j'emploie, pour l'éblouir, toutes les ressources du sac à la malice... Je lui jetterai aux yeux de la poudre de perlimpinpin... Je l'étonne, je l'effraye, je le fascine... La fille est à nous, et le tour est fait! (Il se dirige vers le fond, suivi de Vol-au-Vent qui vient de reparaître.)

DARMENTIÈRES.

A demain!

BEAUJOLAIS, se retournant.

A demain!...

ACTE TROISIÈME.

Un salon ouvrant de plain-pied sur des jardins.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, HÉLÈNE, LUCIEN.

(Au lever du rideau, Lucien est debout appuyé sur le canapé où est assise la comtesse, à gauche. Hélène est devant une table sur laquelle est déposé un grand coffret de bois marqueté.)

HÉLÈNE, tenant une robe de dentelle.

Mais vois donc, maman, comme tout cela est beau !

LA COMTESSE, mélancolique.

Oui, Lucien te donne une corbeille de princesse. (Elle soupire.)

LUCIEN.

Vous soupirez !... Qu'y a-t-il donc, ma bonne tante ?

LA COMTESSE.

Rien, rien.

LUCIEN.

Si fait !... Depuis quinze jours que tout s'apprête ici pour mon mariage avec ma cousine, ce n'est pas la première fois que je surprends vos soupirs.

LA COMTESSE.

Lucien...

LUCIEN.

Pouvez-vous craindre que je ne rende pas votre fille heureuse?

LA COMTESSE.

Est-ce que je ne te connais pas, mon ami ?... Toi, le meilleur des hommes... tu seras aussi le meilleur des maris... Mais pourquoi faut-il que ta carrière te condamne à vivre hors de France et loin de moi ?...

LUCIEN, à part.

Je ne m'étois pas trompé.

HÉLÈNE.

Que dis-tu ?

LA COMTESSE.

N'as-tu jamais songé à notre séparation, ma fille?

HÉLÈNE.

Oh ! si, ma mère, bien souvent... mais, Lucien et moi, nous nous sommes dit que tu viendrais avec mon père passer l'hiver à Naples auprès de nous.

LA COMTESSE.

Ton père y consentira-t-il encore l'année suivante? Que deviendrai-je sans te voir?... Hélas! Par une étrange contradiction de mon cœur, je me sens la force de donner ma vie pour te sauver d'un chagrin, ma fille, et je n'ai pas le courage de sacrifier mon bonheur au tien... Oh! tu vas la haïr, Lucien, cette mère qui veut à la fois donner sa fille et la garder !... Ne me hais pas, plains-moi... car je suis bien malheureuse.

LUCIEN, tirant une lettre de sa poche.

Voici ma réponse, chère tante.

LA COMTESSE, tremblante.

Tu m'as écrit?...

LUCIEN.

Non, pas à vous... Lisez.

LA COMTESSE, se levant, lisant la suscription.

Au ministre ! (Elle tire la lettre de son enveloppe.)

HÉLÈNE, à Lucien, à mi-voix.

Ta démission?

LUCIEN.

Nous ne nous quitterons jamais.

HÉLÈNE.

Oh ! merci pour ma mère, merci pour moi !

LA COMTESSE, qui a lu.

Non, non, je n'accepte pas ce sacrifice. Lucien, mon ami, tu es un grand nom et tu es riche ; mais qui me dit que plus tard tu ne regretteras pas les hautes fonctions auxquelles tu aurais eu le droit d'aspirer? (Lucien lui reprend doucement la lettre.) Oublie ce que tes pressantes questions m'ont arraché du cœur... Je puis souffrir... mais toi, mais ta femme !...

HÉLÈNE.

Sa femme? Elle ne tient pas à être ambassadrice... maman. Et si l'emploi de ma riche corbeille te préoccupe... eh bien, je me parerai de mes diamants et de mes dentelles pour passer mes soirées au coin du feu entre Lucien et toi, ma mère.

LA COMTESSE, embrassant Hélène.

Oh ! mes enfants, mes enfants ! vous me rendez bien heureuse, et voilà que je ne sais plus, maintenant, lequel des deux j'aime le mieux.

LUCIEN, souriant.

Aimez-moi autant que vous l'aimez, cela me suffira...

LA COMTESSE, désignant la droite.

Écoute donc !

LUCIEN, prêtant l'oreille.

C'est mon oncle qui revient de Paris.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE COMTE, DARMENTIÈRES, venant de la droite.

HÉLÈNE, allant au-devant du comte.

Mon père !...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

LE COMTE.

Eh bien, c'est fini, nous avons les dispenses.

DARMENTIÈRES.

Il est permis aux deux cousins germains de s'unir

LE COMTE.

Et, de plus, vos bans sont affichés à partir d'aujourd'hui.

DARMENTIÈRES.

Dans dix jours, le mariage !

LUCIEN ET HÉLÈNE.

Dans dix jours?

LE COMTE.

Et c'est à Raoul que vous le devez; car c'est lui qui m'a appris que je pouvais obtenir la suppression de quelques formalités.

LUCIEN, à Darmentières.

Ce cher cousin !...

DARMENTIÈRES, aux deux fiancés.

Je m'estime heureux d'être pour quelque chose dans votre bonheur.

LUCIEN.

Je te remercie de l'avoir avancé.

HÉLÈNE, à Raoul.

Et moi, je vous remercie... d'avoir accompagné mon père.

DARMENTIÈRES.

Oh ! je ne mérite pas de reconnaissance, et je n'ai pas fait encore.. (D'un air profond.) tout ce que je voudrais faire.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, arrivant par la porte de droite.

Monsieur le comte !...

LE COMTE.

Qu'y a-t-il, François?

FRANÇOIS.

C'est un homme qui demande si monsieur est visible.

LE COMTE.

Un paysan ?

FRANÇOIS.

Non, monsieur... un... individu.

DARMENTIÈRES, à part.

C'est Beaujolais.

LE COMTE.

Son nom ?...

FRANÇOIS.

Il ne veut pas le dire...

LE COMTE.

Eh bien, répondez que je suis occupé... Qu'il revienne... ce soir.. (François sort.) Voilà un singulier personnage, qui prétend être reçu chez moi et ne veut pas se nommer.

LA COMTESSE.

Son nom t'est inconnu, sans doute...

LE COMTE.

Qu'importe ! C'est bien le moins que je sache qui je reçois.

FRANÇOIS, rentrant.

L'individu supplie M. le comte de l'admettre, car il y a urgence, dit-il, à ce qu'il soit entendu...

LA COMTESSE.

Allons, mon ami... accorde-lui la faveur qu'il sollicite.

LE COMTE, à François.

Eh bien, qu'il vienne !

LA COMTESSE.

Pendant que tu le recevras, nous ferons un tour de jardin... Ton bras, Raoul.

LUCIEN, offrant le sien à Hélène.

Dans dix jours, mon Hélène, nous serons unis pour la vie.

DARMENTIÈRES, les suivant avec la comtesse.

Ce soir, Hélène aura quitté cette maison. (Ils sortent par la porte du fond. — François rentre introduisant Beaujolais par la droite.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, BEAUJOLAIS.

BEAUJOLAIS, *à part.*

Soyons très comme il faut. C'est convenu dans le boniment.

LE COMTE, *étonné.*

Puis-je savoir, monsieur?...

BEAUJOLAIS.

Ce qui m'amène à Montmorency, chez vous?... Oui, monsieur, c'est une affaire importante et sérieuse que nous avons à triturer ensemble.

LE COMTE.

Ensemble?...

BEAUJOLAIS.

Oui, monsieur. (*Il s'assied à la table, à droite.*)

LE COMTE, *blessé.*

Monsieur...

BEAUJOLAIS.

Asseyez-vous donc, je vous en prie... Faites comme chez vous.

LE COMTE, *haussant légèrement les épaules, prend le parti de sourire de la grossièreté de Beaujolais. Il s'assied, à gauche.*

Enfin, veuillez vous expliquer.

BEAUJOLAIS.

Rien de plus facile. Tenez, monsieur, je n'irai pas par quatre chemins, et je vous dirai en deux mots le but de ma visite.

LE COMTE.

Je vous écoute.

BEAUJOLAIS.

C'est la recherche d'un enfant.

LE COMTE, *troublé.*

D'un... d'un enfant!...

BEAUJOLAIS.

Cette recherche est honorable et légitime. Quoique saltimbanque, je ne suis pas un de ces hommes sans cœur et sans éducation qui s'emparent de ces intéressants petits êtres pour leur assouplir les membres et leur disloquer la colonne.

LE COMTE.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

BEAUJOLAIS, *se levant.*

Permettez-moi de penser le contraire, car l'enfant que je cherche, c'est chez vous qu'il se trouve.

LE COMTE, *se levant, troublé.*

Chez moi?... Mais je n'ai que ma fille...

BEAUJOLAIS, *se levant aussi.*

C'est-à-dire, celle qui porte ce titre.

LE COMTE.

Quoi, vous prétendez que mon Hélène...

BEAUJOLAIS.

Trop d'éducation pour vous démentir, monsieur! Mais vous savez aussi bien que moi que mademoiselle Hélène de Varennes, née le 15 décembre 1813, est défunte le 10 février suivant, ainsi que l'indique et le prouve son acte de décès ci-présent. (*Il lui montre un papier.*)

LE COMTE, *avec effroi.*

Cet acte dans vos mains?

BEAUJOLAIS.

Authentique et légalisé par les autorités du village de Bussières, où est morte...

LE COMTE.

Oh! taisez-vous, monsieur... Ma femme!.. ma fille!.. elles ignorent...

BEAUJOLAIS.

Ah! elles ignorent?... Bien, bien, monsieur, je parlerai plus bas .. (*Très-fort.*) Mais il faudra cependant que le père de la petite...

LE COMTE, *avec effroi.*

Son père!... Il existe donc?...

BEAUJOLAIS.

Entièrement.

LE COMTE.

Il existe!... Cet homme qui avait lâchement abandonné sa femme!... Et... vous le connaissez?

BEAUJOLAIS.

Je le connais... à fond...

LE COMTE.

Il est votre ami, peut-être?

BEAUJOLAIS.

Le plus intime... s'il est vrai que l'on n'ait pas de meilleur ami que soi-même.

LE COMTE.

Quoi, vous seriez?...

BEAUJOLAIS.

Jacques Vidal.

LE COMTE.

Jacques Vidal!

BEAUJOLAIS.

Dit Beaujolais... J'ai été un mauvais sujet, un chenapan... tranchons le mot, un homme sans élévation... Séparé de sa femme et de son enfant par les débordements d'une jeunesse orageuse, jusqu'au jour où le repentir et la honte ont fait rougir son front!... (*A part.*) C'est assez bien écrit, ce que je dis là... (*Il remonte.*)

LE COMTE, *à part, retombant sur son siége.*

Oh! mon Dieu! tout est donc fini!.. Et voilà perdu en un jour le fruit de tant de soins et de peines, de mes efforts incessants, d'une contrainte de seize années!.. Et toi, Louise... ma pauvre femme!... (*Avec force, et se levant.*) Mais si l'on me trompait!

BEAUJOLAIS, *un peu décontenancé.*

Hein! plaît-il? vous dites?...

LE COMTE.

Pardonnez-moi, monsieur, mais, dans une affaire aussi grave, lorsqu'il s'agit du bonheur de toute une famille, de la vie, peut-être, d'une malheureuse mère...

BEAUJOLAIS.

Comment donc, monsieur, comment donc!.. vous ne devez pas remettre l'enfant aux mains du premier venu; il est juste que je fournisse des preuves. Oh! j'ai mes papiers bien en règle.

LE COMTE.

J'attends, monsieur.

BEAUJOLAIS.

Tenez, monsieur, veuillez jeter sur ceci un œil investigateur. Voilà d'abord mon acte de naissance : Jacques-Antoine Vidal, né à Morlaix, le 15 juin 1788... Fils de Sébastien Vidal et d'Angélique Justine Troadec, son épouse... Ma mère était Bretonne et mon père Auvergnat!... Voici l'acte de naissance de ma femme : Marie-Jeanne Kergoët, née à Saint-Brieuc, le 13 germinal, an IV. Notre acte de mariage, 20 janvier 1812.

LE COMTE.

Oui... oui...

BEAUJOLAIS.

De plus, un acte de notoriété passé par-devant Me Grandchamp, notaire à Paris, en présence de Joseph Cambonlives, charbonnier, et Antoine Varpillat, fruitier; vous comprenez qu'un pauvre diable comme moi ne peut pas aller chercher des parfumeurs pour lui servir de témoins... Quant à la dernière pièce... vous l'avez déjà vue... c'est l'acte mortuaire d'Hélène de Varennes... (*Élevant la voix.*) Décédée à Bussières, le...

LE COMTE.

Oh! monsieur... par pitié!..

BEAUJOLAIS.

C'est juste... madame ignore...

LE COMTE.

Hélène aussi, monsieur, je vous l'ai dit.

BEAUJOLAIS.

Hélène? c'est-à-dire Jeanne.

LE COMTE.

Eh bien, oui, Jeanne, Jeanne, votre fille... je l'avoue... Mais qui a pu vous mettre sur la trace?...

BEAUJOLAIS.

Qui?.. Tenez, monsieur, tel que vous me voyez, je suis... cartomancien, et je pourrais vous dire que c'est à l'aide de mes cartes que j'ai découvert l'asile de... l'enfant; mais j'abuserais ainsi de votre crédulité, je serais indigne du nom que je porte, indigne de votre confiance...

LE COMTE.

Enfin, monsieur?

BEAUJOLAIS.

Enfin... celui qui m'a guidé dans mes recherches, est le nommé Rémy, fermier à Bussières.

LE COMTE.

Rémy... Rémy? Il est mort, monsieur.

BEAUJOLAIS.

Il y a sept semaines, c'est vrai, mais il y en huit que, conduit à Bussières par les reproches d'une conscience timorée, j'ai reçu l'aveu du moribond, et, si j'ai tardé jusqu'à ce jour, c'est que je voulais me présenter à vous muni de toutes les preuves de ma paternité.

LE COMTE.

Oui, je comprends tout maintenant, j'essayerais vainement de lutter. Je suis à votre merci, monsieur; vous pouvez, d'un mot, faire le malheur, le désespoir de ma famille!

BEAUJOLAIS, *reprenant ses papiers.*

Désolé, monsieur, désolé...

LE COMTE.

Ah! pour acheter votre silence... je donnerais... la moitié de ma fortune!

BEAUJOLAIS, à part.

Fichtre! il est millionnaire!... Ah bien! oui, mais le neveu?...

LE COMTE.

Vous ne répondez pas!

BEAUJOLAIS.

Tenez, monsieur... (Avec conviction.) je vous jure que je voudrais pouvoir accepter... mais ça m'est impossible!

LE COMTE.

Qu'exigez-vous donc?

BEAUJOLAIS.

Ce que j'exige? Mais la reconnaissance de mes droits, titres et qualités au vis-à-vis de l'enfant.

LE COMTE.

Eh bien, Hélène saura la vérité; mais du moins laissez à la pauvre mère son erreur!

BEAUJOLAIS.

Hélas! c'est impossible, monsieur!

LE COMTE.

Pourquoi?

BEAUJOLAIS.

Pourquoi? Mais... parce que... parce qu'il le faut, monsieur. J'y suis forcé, c'est une promesse, un serment sacré que... je me suis fait. Il faut que l'enfant s'appelle Jeanne Vidal pour tout le monde... Prévenez donc madame votre épouse... Du reste, mettez-y des égards et des ménagements. Je vous donne du temps.

LE COMTE.

Du temps?

BEAUJOLAIS.

Je vous accorde une heure... Après quoi...

LE COMTE.

Silence, monsieur, silence!... Les voilà!..

BEAUJOLAIS.

Madame la comtesse et sa... et l'enfant? (La comtesse et Hélène entrent par le fond.)

LE COMTE.

Pas un mot, monsieur... Vous m'avez promis...

BEAUJOLAIS.

Soyez tranquille... Ah! qu'elle est bien faite et gracieuse! et jolie... et... (Changeant de ton.) Ah! mon Dieu! c'est étrange... elle ressemble...

LE COMTE, bas.

A sa mère?...

BEAUJOLAIS.

A sa... (A part.) J'ai cru revoir Marguerite!... Je suis fou!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA COMTESSE, HÉLÈNE.

LA COMTESSE.

Eh bien, mon ami?

HÉLÈNE.

Nous pensions que tu étais seul, mon père; et, si nous vous gênons...

BEAUJOLAIS.

Du tout, du tout, c'est moi qui me retire, mademoiselle la comtesse. (La regardant toujours.) Il s'agit d'une petite affaire que nous traitions, monsieur le comte et moi, d'un objet... d'un bel objet que je désire qu'il me cède!

LA COMTESSE, à part.

Que signifie?

LE COMTE, vivement.

Monsieur, nous nous reverrons plus tard.

BEAUJOLAIS, à part.

Ce qui veut dire : faites-moi le plaisir de vous absenter... (Bas au comte.) Je reviens dans une heure! (Haut.) A l'avantage, monsieur le comte, madame et mam'selle la comtesse! (Il salue.) Mon hommage respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être... Au plaisir de vous revoir! (Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, HÉLÈNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, regardant le comte, qui paraît accablé, et allant à lui.

Georges, qu'y a-t-il?

LE COMTE.

Rien, rien, je te jure!...

LA COMTESSE.

Il se passe entre toi et cet homme quelque chose d'étrange.

LE COMTE, à part.

Jamais je n'aurai le courage de leur dire l'affreuse vérité!

LA COMTESSE.

Est-ce la présence d'Hélène qui t'empêche de me faire partager tes ennuis?... Éloigne-toi, ma fille!

LE COMTE, vivement.

Non, non... ne la quitte pas... Hélène, elle ne t'aura pas toujours à ses côtés!

LA COMTESSE.

Au contraire... Lucien vivra avec nous, et ma fille me reste.

LE COMTE.

Peut-être!

LA COMTESSE.

Comment?

LE COMTE.

Dès que nous les marions, nos filles cessent de nous appartenir. La sagesse nous ordonne de nous familiariser, dès à présent, avec l'idée de nous séparer d'Hélène... fût-ce même pour toujours!

LA COMTESSE.

Pour toujours?... Oh! il me semble que j'aimerais mieux mourir!

HÉLÈNE.

Ma bonne mère!

LE COMTE.

Et si Dieu nous la reprenait, tu ne songerais donc pas à moi, Louise?

LA COMTESSE.

Mon ami!...

LE COMTE.

Si ce rêve, qui t'obsède si souvent, se changeait tout à coup en réalité, tu n'aurais donc pas le courage de surmonter ta douleur, toi, l'épouse aimante et fidèle; toi, la mère chrétienne?

LA COMTESSE.

Dieu permettrait que je vécusse pour toi!... Mais d'où vient que ta pensée se tourne vers un si terrible avenir?

LE COMTE.

Je voudrais te voir accepter courageusement le sacrifice que t'impose la destinée d'Hélène! Je voudrais que, pour t'épargner plus tard la douleur d'une séparation, tu en vinsses, dès à présent, à te persuader qu'Hélène et toi vous ne devez plus vivre ensemble! Je voudrais que tu pusses te dire : « Hélène n'est plus à moi, je n'ai plus de fille!... Cette vision qui m'obsédait était plus qu'un rêve... c'était un pressentiment, et, qui sait, un souvenir peut-être! »

LA COMTESSE.

Un souvenir!

LE COMTE.

Tu as été bien malade autrefois... tu as eu de longs jours de délire pendant lesquels tu es demeurée étrangère à tout ce qui se passait autour de toi... pendant lesquels ta fille aurait pu être enlevée à ta tendresse sans que tu en eusses conscience... Qui te prouve que cette enfant, que les événements vont séparer de toi, est bien réellement ta fille?

LA COMTESSE.

Georges!

LE COMTE.

Qui te prouve que la personne, chargée de l'élever, n'a pas osé, pour te cacher sa mort, mettre son propre enfant dans le berceau du tien?

LA COMTESSE.

Georges! Georges!... Que dis-tu?

LE COMTE, effrayé.

Voilà ce que j'inventerais, si j'étais à ta place, afin de donner le change à l'horrible douleur que peut amener bientôt le départ d'Hélène!

LA COMTESSE, riant étrangement.

Ah! tu inventerais cela, toi?...

LE COMTE, tremblant.

Oui.

HÉLÈNE.

Mais, mon père...

LA COMTESSE.

Mais c'est impie, c'est insensé! Tu veux que je m'imagine que ma fille est morte, quand ma fille est là, devant moi; quand je l'entends, quand je la vois, quand elle est dans mes bras, sur mon cœur?.. Tiens! Georges, je ne te comprends pas.

LE COMTE.

Eh bien, pour qu'elle me comprenne, reste dans ses bras, mon enfant, et crie-lui, à cette pauvre mère : « Non, non, votre Hélène n'est pas morte, puisque Dieu permet que vous

m'aimiez depuis dix-sept ans de tout l'amour que vous lui réserviez. Non, votre Hélène n'est pas morte, puisqu'elle revit en moi! »

LA COMTESSE.

Mon Dieu!

HÉLÈNE.

Se peut-il?

LE COMTE.

Regarde-la vivre, celle pour qui tu donnerais ta vie... Tu vois... elle existe, n'est-ce pas; eh bien, Louise, ta fille est morte!

LA COMTESSE, tombant sur un siége.

C'est donc vrai! tu n'es pas ma fille?

HÉLÈNE, se jetant aux pieds de la comtesse.

Ah! ma mère! ma mère!...

LE COMTE.

J'espérais garder à jamais ce fatal secret... et te marier, pauvre enfant, sous le nom de celle qui ne vécut que quelques jours... mes espérances sont déçues... la vérité devait être dite.

LA COMTESSE, tenant sur ses genoux la tête d'Hélène.

Ah! cruel! pourquoi ne l'as-tu pas dite à moi seule... Ce que j'aima en elle, ce n'est pas ce que j'aurais pu lui donner en lui donnant la vie... non, c'est ce qu'elle a reçu de Dieu, son angélique douceur, sa bonté, son ineffable tendresse... toutes les joies, tous les bonheurs dont elle a rempli ma vie! cette vie que nous avons traversée ensemble, elle sur mon sein d'abord, puis à mon bras, puis enfin me soutenant, me consolant, me prodiguant ses soins... comme si elle m'eût élevée à son tour! Ah! que je sois ou non sa mère, elle n'a pas à craindre que je reporte mon amour sur ma véritable enfant, car cette enfant est au ciel... Mais moi, ne dois-je pas redouter que sa tendresse se reporte vers une autre... qui seule a le droit de la nommer sa fille? (Mouvement d'Hélène.)

LE COMTE.

Celle-là n'est plus... Elle est morte à Bussières le jour où, redevenu libre, je te trouvai... chez le fermier Rémy!...

LA COMTESSE.

Quoi!... cette pauvre femme?...

LE COMTE.

Était sa mère!...

LA COMTESSE, s'agenouillant ainsi qu'Hélène.

Agenouillons-nous, ma fille, et prions pour ceux des nôtres qui dorment dans la paix du Seigneur. Hélène, ma pauvre petite fille, permets que ta mère donne toujours à une autre le nom qu'elle t'avait donné... car cette autre, mon petit ange, tu le sais, toi qui nous vois, cette autre m'a conservée à l'amour de ton père.

HÉLÈNE, priant.

O ma mère! tu as dû la bénir, celle qui t'a remplacée auprès de ton enfant! et tu me permettras de l'aimer comme je t'aurais aimée toi-même.

LA COMTESSE, la relevant.

Hélène! toujours mon Hélène!...

HÉLÈNE.

Ma mère! ma mère!... (Elles s'embrassent étroitement.)

LE COMTE.

Mon Dieu! toi qui sais mêler un peu d'espérance à leur douleur, donne-moi la force de leur cacher mes larmes et d'achever ma tâche.

LA COMTESSE, au comte.

Mon ami, cette nécessité à laquelle t'ont réduit sans doute les formalités de l'acte civil qui se prépare a pu courber nos têtes, mais elle n'a pas brisé nos cœurs... Hélène est toujours à moi... Que pour le reste, la volonté de Dieu soit faite.

LE COMTE, à part.

Allons, du courage! (Haut.) Jeanne Vidal ne viendra pas te disputer le cœur d'Hélène... Mais que me resterait-il de ce cœur, à moi, si le père de Jeanne se présentait?..

LA COMTESSE, avec un cri.

Son père!... Mais, je m'en souviens... autrefois tu m'as dit que la malheureuse femme qui mourut devant moi... était veuve...

LE COMTE.

Elle se disait veuve pour expliquer son isolement... Mais Jacques Vidal existe, je l'ai vu.

LA COMTESSE.

Jacques Vidal!... Tu as vu Jacques Vidal?...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BEAUJOLAIS, arrivant par la droite.

BEAUJOLAIS.

On m'a appelé?

LA COMTESSE, reculant.

Vous!

BEAUJOLAIS.

Oui, moi, Jacques Vidal.

LA COMTESSE.

Vous? (Elle regarde le comte, qui baisse la tête.)

HÉLÈNE.

Mon père?... (Elle se jette effrayée au cou de la comtesse.)

BEAUJOLAIS, à part.

Oh! oh! l'accueil n'est pas très-caressant!

LA COMTESSE.

Vous êtes... le mari de sa mère, à elle? (Affirmation muette de Beaujolais.) Non, c'est impossible...

BEAUJOLAIS, se redressant.

Madame...

LA COMTESSE.

Je vous dis que c'est impossible! Vous voyez bien qu'au lieu de s'élancer dans vos bras, Hélène semble me demander protection contre vous... Est-ce que Dieu le permettrait, si vous étiez son père?

BEAUJOLAIS, à part.

Diable!... la lionne a des griffes!

LA COMTESSE.

Ah! vous vous taisez?

BEAUJOLAIS.

Qu'est-ce que vous voulez que je réponde, madame?... L'enfant ne se précipite pas à mon cou, c'est vrai... mais ça ne prouve guère qu'elle n'est pas ma fille... car elle se jette dans vos bras, et vous devez bien savoir que vous n'en êtes pas plus sa mère pour ça...

LA COMTESSE.

Monsieur!...

BEAUJOLAIS.

D'ailleurs, j'ai apporté des preuves... Demandez à M. le comte. (Il remonte et redescend ensuite à l'extrême gauche, tandis que les autres sont groupés à l'avant-scène de droite.)

LA COMTESSE, au comte.

Ces preuves!... tu les as vues?...

LE COMTE, bas.

Je les ai vues... et la prudence nous engage à le ménager.

LA COMTESSE, bas.

La prudence!... Oh! mon Dieu! songerait-il à emmener notre Hélène?...

LE COMTE.

Il le peut.

LA COMTESSE.

Oh!...

BEAUJOLAIS, à part.

On se parle bas, on se consulte.

LA COMTESSE, à part.

L'emmener... elle?... (Haut.) La douleur m'a égarée, j'ai eu tort... Veuillez me pardonner, monsieur...

BEAUJOLAIS.

Comment... moi, madame la comtesse, que je vous...

LA COMTESSE.

Oubliez mes paroles, je vous en prie.

BEAUJOLAIS, ému.

Allons, bon, voilà qu'elle pleure, à présent... Ah je ne m'étais pas attendu à ça...

LA COMTESSE.

Vous ne répondez pas?... (A Hélène.) Viens, mon enfant... aide-moi à me faire pardonner ce que j'ai pu dire de blessant à... à ton père... Ah! vous voyez, monsieur, je ne doute plus de votre parole... je reconnais vos droits... M'en voulez-vous encore?

BEAUJOLAIS, ému.

Moi, madame... que je vous en veuille... parce que vous aimez... l'enfant... parce que ça vous chagrine d'apprendre qu'elle est ma... qu'elle n'est pas votre fille? Faudrait être un gredin, madame. Je peux être un peu... mais je ne suis pas un gredin.

HÉLÈNE.

Me pardonnerez-vous aussi, à moi, monsieur? (Elle s'agenouille devant lui.) Me pardonnerez-vous, mon père?...

BEAUJOLAIS, pleurant.

Qu'est-ce qu'elle fait?... Elle se met à genoux devant moi, en joignant ses petites mains? Oh! je n'aime pas ça; ça va trop loin... Je n'aime pas ça, je n'aime pas ça.

HÉLÈNE.

Vous ne me répondez pas?

BEAUJOLAIS, essayant de se calmer.

Allons, c'est des bêtises de s'attendrir... Qu'est-ce que dirait le Darmentières?.. (Haut.) relevez-vous, mademoiselle; votre conduite a été ce qu'elle devait être .. Vous aviez une mère, une bonne et brave femme de mère qui vous a aimée, choyée, dorlotée pendant dix-sept ans, vous ne pouvez pas oublier ça tout d'un coup pour un père qui vous tombe du ciel.

LA COMTESSE, émue.

Oh! vous êtes un brave homme! merci, monsieur, vous vous vengez noblement.

BEAUJOLAIS.

Oh! non, non, faut pas me dire ça, faut pas me dire ça! (A part.) Diables de gens: avec leur brave homme, leur honnête homme et leur bon cœur, ils finiraient par me faire croire que je suis un vrai père, ma parole d'honneur!

LA COMTESSE.

Maintenant, monsieur, oublions le passé.

BEAUJOLAIS.

Je ne demande pas mieux; oublions, oublions, madame.

LA COMTESSE.

Ne nous occupons plus que de l'avenir... A partir de ce jour... vous ne nous quitterez plus, vous demeurerez avec nous, n'est-il pas vrai?

BEAUJOLAIS.

Hein! Plaît-il? avec vous? dans cette maison, moi?

LA COMTESSE.

Oui... monsieur, et je vais dès à présent m'occuper de votre séjour ici.

BEAUJOLAIS.

Mon séjour? Permettez, permettez. (Redescendant, à part.) Après tout, qu'est-ce qu'il veut, Darmentières? Qu'elle ne soit plus leur fille pour conserver ses droits...

LE COMTE.

Eh bien, monsieur, hésitez-vous encore?

BEAUJOLAIS.

Mais oui; car si je restais, voyez-vous, ma première condition serait de passer aux yeux de tout le monde pour ce que je suis... le père de mademoiselle la comtesse.

LA COMTESSE.

Vous serez satisfait, monsieur... consentez-vous?

BEAUJOLAIS.

Certainement que ça serait bien de l'honneur pour moi de vivre dans votre maison .. J'aimerais assez à me promener en pantoufles, robe de chambre et bonnet de coton dans les avenues de votre parc; mais songez que je peux y être rencontré par des personnes de votre société qui m'auront vu faire passer la muscade.

LA COMTESSE, l'amenant à l'extrême gauche, et parlant bas.

Ecoutez-moi, monsieur, et toutes vos objections disparaîtront je l'espère : Hélène est tout notre bonheur, toute notre vie, et, fussiez-vous un mendiant, dussiez-vous, par orgueil, refuser nos secours, et rester parmi nous affublé de baillons.

BEAUJOLAIS.

Oh! incapable, madame, incapable...

LA COMTESSE.

Je n'hésiterais pas à vous y garder plutôt que de vous voir emmener Hélène. (Elle retourne vers sa fille, à droite.)

BEAUJOLAIS, abasourdi.

Ah! c'est bien, c'est joliment bien, ce que vous dites là.

LA COMTESSE.

A toi de te décider tout à fait, ma fille.

HÉLÈNE.

Je tâcherai, ma mère...

LA COMTESSE, à son mari.

Allons, mon ami!... (Elle lui montre Beaujolais.)

LE COMTE, hésitant.

Mais...

LA COMTESSE.

Oh! je t'en supplie!...

LE COMTE, prenant son parti.

Monsieur, tout ce qu'a dit madame la comtesse, je le ratifie... Vous accepterez, n'est-ce pas? et nous serons... amis?

BEAUJOLAIS.

Amis... moi, votre ami?... (A part.) Il est très comme il faut cet homme-là!

LA COMTESSE.

Nous vous laissons avec elle... avec votre fille... Songez à son bonheur, au nôtre, et laissez parler votre cœur... Au revoir, monsieur Vidal!... (Elle fait un effort, puis elle lui donne la main.) Au revoir! .. (Elle remonte avec sa fille et son mari.)

BEAUJOLAIS, ému.

Oh! madame! madame!... (A part, en gagnant la droite.) C'est drôle, ces honnêtes gens, ça vous a une manière de vous pincer le cœur, et puis une générosité, une... Allons, allons, on les calomnie, ils ont du bon, les honnêtes gens, vrai, là, ils ont du bon.

LE COMTE.

Au revoir, monsieur !

LA COMTESSE.

Au revoir! (Ils sortent par la porte de gauche.)

SCÈNE VIII.

BEAUJOLAIS, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Nous voilà seuls, je me soutiens à peine.

BEAUJOLAIS.

Qu'est-ce que je vais lui dire? (Lui tendant un siége.) Asseyez-vous donc... ma... mon enfant.

HÉLÈNE, s'asseyant à droite.

Lucien! tout est fini pour nous!

BEAUJOLAIS.

Elle soupire... Ah! dame! je conçois ça: avoir un monsieur de mon numéro... pour auteur, ça manque de gaieté... Eh bien, ma... petite Jeanne, vous n'osez pas me regarder!.. Voyons... est-ce que je vous fais peur?

HÉLÈNE.

Non, non... mais je...

BEAUJOLAIS.

Mais vous tremblez; ça ne peut pourtant pas durer toujours?

HÉLÈNE.

Je l'espère...

BEAUJOLAIS.

V'là une bonne parole. — Elle est gentille comme tout, cette petite-là... C'est embêtant de lui faire de la peine. — Voyons, mon enfant, dites-moi comment m'y prendre pour diminuer la frayeur que je vous... que je t'inspire?... Ah! vous voyez... je te tutoie, et je prends ma voix la plus douce.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas votre voix qui m'effraye.

BEAUJOLAIS.

C'est donc ma figure?... Ma voix, je peux la changer; mais ma figure, pas moyen.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas votre figure...

BEAUJOLAIS.

C'est donc mon métier de saltimbanque qui ne vous revient pas?... (Hélène baisse les yeux.) Mais je peux le quitter demain aussi, si je veux.

HÉLÈNE.

Il le faudra bien, puisque vous demeurerez ici.

BEAUJOLAIS.

Je demeurerai ici... je demeurerai ici... Qu'est-ce qui a décidé ça?

HÉLÈNE, se levant.

C'est vous... (Mouvement de Beaujolais.) et moi. (Elle s'appuie sur son bras.)

BEAUJOLAIS, la regardant.

Ah! cristi! elle s'appuie sur moi, ça me casse bras et jambes.

HÉLÈNE.

N'est-ce pas ?

BEAUJOLAIS, essayant de lutter.

Cependant, si je voulais vous emmener au logis paternel, mademoiselle?

HÉLÈNE.

Je vous y suivrais, mon père... mais vous nous feriez à tous bien du mal!

BEAUJOLAIS, s'éloignant d'elle.

Elle a une douceur et une résignation... qui désarmeraient un chacal... Diablesse d'enfant, va!

HÉLÈNE, à part.

Il se consulte! Vous resterez, n'est-ce pas?... n'est-ce pas?...

BEAUJOLAIS.

Eh bien... oui, nous restons là.

HÉLÈNE, soupirant.

Allons, c'est toujours cela!

BEAUJOLAIS.

Comment, toujours ça!... Je fais tout ce que vous me demandez.

HÉLÈNE.

Non : il y a une chose... que vous ne pouvez pas faire.

BEAUJOLAIS.

Oh! oh! faut savoir! Pour un bon escamoteur, voyez-vous, il n'y rien d'impossible. De quoi s'agit-il?

HÉLÈNE.
Il s'agit... de Lucien de Mérens.
BEAUJOLAIS.
Connais pas...
HÉLÈNE.
Mon cousin... ou, du moins... celui que j'appelais ainsi, avant... (Elle essuie une larme.)
BEAUJOLAIS.
Avant l'arrivée du trouble-fête!... Il est gentil, pas vrai, le cousin?...
HÉLÈNE.
C'est le cœur le plus noble, le plus... (Elle baisse les yeux.)
BEAUJOLAIS.
Compris!.. Il vous aime?...
HÉLÈNE.
Oui!
BEAUJOLAIS.
Et... vous l'aimez?
HÉLÈNE, baissant les yeux.
Je l'aime!
BEAUJOLAIS.
Beaucoup?
HÉLÈNE, même jeu.
Beaucoup!
BEAUJOLAIS.
Oh! que c'est joli, la jeunesse!... Moi aussi j'ai aimé quand j'étais jeune... J'ai aimé... un peu... beaucoup.. passionnément..
HÉLÈNE.
Ma pauvre mère!
BEAUJOLAIS.
Hein?... Votre... Oui... votre mère!... (A part.) Me v'là condamné aussi à faire passer ma femme pour sa mère. Oh! je n'en parlerai plus, ça me fait mal!
HÉLÈNE.
Quand il m'a aimée... il ne savait pas... lui, marquis, que j'étais la fille...
BEAUJOLAIS.
D'un escamoteur!... Eh bien, qu'est-ce que cela fait? Est-ce que l'amour s'effarouche comme ça? On a bien vu des rois, Louis XV, aimer des ravaudeuses!... Ton marquis ne peut pas être plus difficile qu'un monarque!
HÉLÈNE.
Et lors même qu'il consentirait à m'épouser, son père donnera-t-il jamais son consentement?
BEAUJOLAIS.
Pourquoi pas, si je donne le mien?
HÉLÈNE.
C'est qu'aux yeux du marquis de Mérens, une mésalliance est un crime! Lucien n'osera pas désobéir à son père... Notre mariage est à jamais rompu; Lucien est perdu pour moi!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUCIEN, qui est entré sur les dernières paroles d'Hélène. Il vient par la porte de gauche.

LUCIEN.
Monsieur, je vous demande la main de mademoiselle Jeanne Vidal, votre fille!
HÉLÈNE.
Lui!
BEAUJOLAIS.
Hein!.. Plaît-il?... Vous me...? Bonjour, monsieur!
HÉLÈNE.
Mon père, c'est...
BEAUJOLAIS.
Parbleu!... M. Lucien!... Ça se devine, de reste... C'est bien, jeune homme, ce que vous faites là! C'est grand, c'est noble, c'est... très comme il faut! car, vous savez qui je suis, n'est-ce pas?
LUCIEN.
M. de Varennes m'a tout appris!
HÉLÈNE.
Mais, ton père...?
LUCIEN.
Il se laissera fléchir, quand il saura qu'un refus serait mon arrêt de mort!... Et il fera comme vous, monsieur, il m'accordera son consentement.
BEAUJOLAIS.
Mon consentement?... Permettez, jeune homme... c'est grave... très-grave... et je veux réfléchir.
HÉLÈNE, allant à lui.
Oui, c'est cela, réfléchissez, mon père, réfléchissez bien... Mais d'abord, embrassez-moi.
BEAUJOLAIS, feignant de n'avoir pas entendu.
Oh! s'il faut embrasser... Je n'en suis plus.
HÉLÈNE.
Allons!... allons donc!... (Elle lui tend le front.)
BEAUJOLAIS.
Pas moyen d'y échapper. (Il l'embrasse.)
HÉLÈNE.
Vous avez réfléchi, n'est-ce pas?... Et vous consentez?
BEAUJOLAIS.
Moi... je...
HÉLÈNE, lui souriant.
Oui, oui, vous consentez?...
BEAUJOLAIS.
Mais..
HÉLÈNE, appuyant sa tête sur l'épaule de Beaujolais.
Vous consentez!...
BEAUJOLAIS.
Eh bien, oui, là! je consens. (Joie des deux jeunes gens.) Allons, bon! (Il traverse le théâtre d'un air furieux.) J'en étais sûr, me v'là retourné comme un gant.
LUCIEN, emmenant Hélène.
Viens, Hélène, allons reporter à ceux qui nous attendent les bonnes paroles de ton père (A Beaujolais.) Merci, monsieur, merci! (Il lui serre la main et sort avec Hélène par la gauche.)

SCÈNE X.

BEAUJOLAIS, seul.

Encore une poignée de main! Toutes ces amitiés-là, il me semble que c'est autant de vols que je leur fais. Après tout, quand je consentirais au bonheur de ces enfants, ça ne ferait pas de tort à M. Darmentières. J'imposerai au marquis l'obligation d'épouser ma fille, sans dot. Tiens, v'là que je l'appelle ma fille, même quand je me parle à moi seul. C'est égal, ça doit être bon d'être vraiment père... Si je ne m'étais pas séparé de ma femme, six mois après mon mariage, peut-être bien que j'aurais fini par le devenir aussi, moi; ce n'est pas plus difficile qu'autre chose.

SCÈNE XI.

BEAUJOLAIS, DARMENTIÈRES.

DARMENTIÈRES, venant de la droite.
Eh bien?
BEAUJOLAIS.
Ah! c'est vous?
DARMENTIÈRES.
Comment cela marche-t-il ici?
BEAUJOLAIS.
A merveille. L'enfant est reconnue pour Jeanne, moi pour Jacques, et nous sommes Vidal tous les deux.
DARMENTIÈRES.
Et quand l'emmènes-tu?
BEAUJOLAIS.
Quand? Ah! dame! je ne sais pas; ils sont très-polis, les de Varennes; ils m'ont invité à dîner.
DARMENTIÈRES.
Invité, toi?
BEAUJOLAIS.
Pour toute la semaine et pour les suivantes... et à leur propre table, encore.
DARMENTIÈRES.
Ah çà! que me chantes-tu là?
BEAUJOLAIS.
Je vous chante la vérité.
DARMENTIÈRES.
Ils t'invitent à dîner, et ils savent que tu es?...
BEAUJOLAIS.
Un banquiste.
DARMENTIÈRES.
Un escamoteur... un homme de sac et de corde?
BEAUJOLAIS.
Non, je n'ai pas parlé de corde, il n'a été question que de sac... à la malice. La mère m'adore, elle m'a serré la main; le père m'a appelé son ami, la fille m'a embrassé, et mon gendre m'a dit que je lui faisais beaucoup d'honneur.
DARMENTIÈRES, abasourdi.
Ton gendre? Ah çà! de qui parles-tu?
BEAUJOLAIS.
C'est juste... Vous ne m'en aviez rien dit, c'est que vous ne le saviez pas... Votre cousin Lucien épouse la petite; il n'attend que mon consentement pour voler à l'autel, et je la marie.

DARMENTIÈRES.

Tu... la... maries?

BEAUJOLAIS, riant.

Mais oui; puisque vous m'avez fait père, je suis dans mes fonctions.

DARMENTIÈRES.

Et sous quel nom la maries-tu?

BEAUJOLAIS.

Parbleu! sous le nom de Jeanne Vidal.

DARMENTIÈRES.

Et tu signeras à la mairie sur le registre de l'état civil?...

BEAUJOLAIS.

Faudra bien, comme père de l'épousée.

DARMENTIÈRES.

Tu signeras : Jacques Vidal?

BEAUJOLAIS, dressant l'oreille.

Hein?

DARMENTIÈRES.

Faux en écriture authentique.

BEAUJOLAIS.

Ah diable!

DARMENTIÈRES.

Cas de galères.

BEAUJOLAIS.

Nom de nom!... minute!... je n'en veux plus!..

DARMENTIÈRES.

Pourquoi?... Est-ce que tu les crains, les galères?...

BEAUJOLAIS.

Mais, dame... si vous croyez que je les aime!

DARMENTIÈRES.

Obéis donc, alors, car je puis t'y envoyer d'un seul mot.

BEAUJOLAIS.

Moi?...

DARMENTIÈRES.

Vraiment, monsieur l'honnête homme; tu as pensé que je t'ouvrirais les portes de cette maison, et que je te laisserais le droit de t'y établir, d'y vivre paisiblement abrité sous un titre d'emprunt? que je te permettrais de manquer à toutes nos conventions, de me trahir à ton gré, de te laisser niaisement attendrir par les larmes d'une jeune fille, ou de te faire acheter par l'argent de son père? Est-ce que je suis un enfant, monsieur... Beaujolais? est-ce que je n'ai pas pris toutes mes précautions, toutes mes sûretés? est-ce que je n'ai pas des engagements souscrits et signés par toi? est-ce qu'il ne suffit pas pour te perdre de dénoncer le crime dont tu t'es rendu coupable en te faisant délivrer, sous un nom d'emprunt, un acte notarié, et en te présentant ici muni de faux papiers pour accomplir un rapt?...

BEAUJOLAIS, tremblant.

Un rapt!... un faux!...

DARMENTIÈRES.

Choisis donc entre le bagne, et les quarante mille francs que je te donne.

BEAUJOLAIS.

J'aime mieux les quarante mille...

DARMENTIÈRES.

Tu emmèneras Hélène.

BEAUJOLAIS, d'un air contraint.

On l'emmènera...

DARMENTIÈRES.

Aujourd'hui.

BEAUJOLAIS, avec chagrin.

Sitôt que ça?

DARMENTIÈRES.

A l'instant même.

BEAUJOLAIS.

Eh bien, soit!... c'est dit!.. Je conviens que je me suis bêtement laissé attendrir... Mais ces gens-là ont des manières auxquelles je ne suis pas fait, moi : les parents, avec leurs sentiments généreux; le jeune homme, avec son amour; l'enfant avec ses larmes et sa petite voix de colombe blessée; ils ont chacun leur boniment, quoi!... et ils m'ont mis dedans.

DARMENTIÈRES.

C'est afin que cela n'arrive plus que tu vas emmener la petite.

BEAUJOLAIS.

Oui : mais comment leur apprendre ça?

DARMENTIÈRES.

Rien de plus facile... Ce qu'on ne se sent pas le courage de dire... on l'écrit...

BEAUJOLAIS.

C'est une idée...

DARMENTIÈRES, le faisant passer à la table à droite.

Tiens... mets-toi là... sonne. (Beaujolais obéit.) Le domestique fera avancer la voiture qui t'a amené et remettra ta lettre... Ah! fais dire à ta fille de venir te trouver...

LE DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur a sonné?

BEAUJOLAIS, d'un air solennel.

Priez mam'selle Hélène de se rendre ici... et faites avancer ma voiture... Allez!... allez!... (Le domestique sort par la gauche.)

DARMENTIÈRES.

Maintenant, écris.

BEAUJOLAIS.

J'y suis... (Il prend une plume.) Heu!... qu'est-ce que je vas écrire?

DARMENTIÈRES.

Que tu as réfléchi.

BEAUJOLAIS.

Bon!... (Il écrit.) « J'ai réfléchi... »

DARMENTIÈRES.

Que tu veux conserver ton indépendance.

BEAUJOLAIS, écrivant.

« .... Mon indépendance... »

DARMENTIÈRES.

Et que tu emmènes ta fille... (Il va s'asseoir sur le canapé de gauche et parcourt un journal qui s'y trouve.)

BEAUJOLAIS.

Ça y est!...

LE DOMESTIQUE, entrant par la gauche.

La voiture est aux ordres de monsieur...

BEAUJOLAIS.

A mes ordres?... Merci, monsieur! Ils sont aussi très comme il faut, les domestiques...

LE DOMESTIQUE.

Et voici mademoiselle...

BEAUJOLAIS.

Elle!... Remettez ceci à madame la comtesse... (Il lui donne la lettre. Le domestique rentre à gauche après l'arrivée d'Hélène.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Vous m'avez demandé, mon père?.. (Apercevant Darmentières.) Raoul! mon cousin!..

DARMENTIÈRES.

Oui, c'est moi, Hélène, moi à qui votre père... (Il montre Beaujolais.) vient d'apprendre à la fois le mystère de votre naissance et la cruelle détermination qu'il a prise.

HÉLÈNE, inquiète.

Une détermination?...

BEAUJOLAIS, à part.

Le voilà qui m'enferre.

HÉLÈNE.

De quoi... s'agit-il donc, mon père?

BEAUJOLAIS.

Eh bien... il s'agit...

DARMENTIÈRES.

Parlez, monsieur...

BEAUJOLAIS.

Il s'agit... Mais puisque je vous l'ai dit...Vous le savez bien, monsieur, de quoi qu'il s'agit... et comme il y a plus longtemps que moi que vous êtes de sa famille... vous saurez mieux que moi lui faire comprendre la chose... (A part.) Attrape!... Tire-toi de là si tu peux.

HÉLÈNE.

Au nom du ciel! expliquez-vous... Qu'y a-t-il donc?

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LA COMTESSE, entrant par la gauche, en même temps que LE COMTE et LUCIEN entrent par le fond.

LA COMTESSE, hors d'elle-même et tenant une lettre ouverte.

Il y a... il y a qu'il veut t'emmener, cet homme!...

HÉLÈNE.

Moi?... Oh! non, non, c'est impossible!...

LE COMTE.

L'emmener?... Est-il vrai, monsieur, que, après les espérances que vous nous avez données?...

LA COMTESSE.

Il veut t'emmener, te dis-je; tiens, lis... (Elle lui donne la lettre.)

LE COMTE.

Eh quoi!... aujourd'hui!... à l'instant?...

BEAUJOLAIS.

C'est dur, monsieur, c'est vrai; mais... j'y suis forcé... Il faut...

LA COMTESSE.

Me séparer d'Hélène?.. Ah! ne l'espérez pas!

HÉLÈNE.

Ma mère?..

LA COMTESSE.

Je suis ici chez moi... entendez-vous, monsieur, chez moi... et je vous chasse...

LE COMTE, bas.

Prends garde !...

HÉLÈNE, bas.

Ah! ne lui parle pas ainsi, il est mon père...

LA COMTESSE.

Et moi, ne suis-je donc rien?... Qui t'a sauvée d'une mort presque certaine, est-ce lui?... Est-ce lui qui a passé des nuits au chevet de ton lit, épiant ton souffle, et te ranimant sous ses baisers?... Est-ce lui... qui t'a faite ce que tu es... qui t'a aimée pendant dix-sept ans, qui t'aime encore, et qui veut ton bonheur? Non, il ne veut que tes larmes et ton désespoir... lui! Il est ton père, dit-il. Eh bien, qu'il le prouve, non pas à mon mari, mais à des juges... je ne céderai qu'à la force... La loi seule pourra t'arracher de mes bras.

BEAUJOLAIS, bas à Darmentières, qui a gagné, par le fond, l'extrême droite.

Eh bien, vous voyez, y a pas moyen de lutter contre ça... Allons-nous-en, voulez-vous?...

LE COMTE, bas, à la comtesse.

Louise n'invoque pas la loi... Elle se prononcerait contre nous, elle me condamnerait, moi, qui ai fiancé publiquement Hélène sous le nom d'une morte.

LA COMTESSE.

Que dis-tu?

LE COMTE, bas.

Cet homme a dans les mains l'acte de décès de notre fille...

LA COMTESSE, pleurant.

Ah! malheureuse, malheureuse que je suis!... Mais on ne peut pas, cependant, me l'arracher ainsi! Voyons, monsieur, est-ce ma tendresse pour elle qui vous porte ombrage?.. est-ce la jalousie paternelle qui vous entraine à vouloir me séparer d'Hélène?... Eh bien, je ne l'appelerai plus ma fille, je vous le jure; j'ai prononcé cette douce parole pour la dernière fois. Je ne l'appelerai plus Hélène; je l'appelerai Jeanne. Je ne l'embrasserai plus; je ne lui parlerai plus avec tendresse, et mes yeux même ne lui diront plus que je l'aime... je vous le jure aussi, je vous le jure... Mais, du moins, laissez-la vivre dans la maison où elle a toujours vécu, laissez-moi le bonheur de respirer l'air qu'elle aura respiré.. (Elle tombe épuisée dans les bras du comte.)

BEAUJOLAIS, bas, à Darmentières, avec émotion.

Voyons... faut-il céder un peu, dites?

DARMENTIÈRES, bas.

Silence !...

HÉLÈNE.

C'est sa vie qu'elle vous demande, c'est la nôtre, mon père!

BEAUJOLAIS, regardant Darmentières.

Ah! s'il n'était pas là!

LE COMTE, venant à Beaujolais.

Pitié pour elle, je vous en conjure!

LUCIEN.

Monsieur !...

BEAUJOLAIS.

Ah! sacrebleu! ça me remue trop, tout ça!

LE COMTE.

Monsieur, prenez tout ce que je possède, prenez ma fortune, prenez ma vie; mais, au nom du ciel, ayez pitié d'elle !

LA COMTESSE.

Eh bien, monsieur, que décidez-vous?

BEAUJOLAIS, passant entre le comte et la comtesse.

Je décide que... (Il s'arrête devant le regard de Darmentières.)

TOUS.

Achevez!

DARMENTIÈRES.

Achevez donc!

BEAUJOLAIS.

Monsieur le comte, voici mon adresse; ma maison vous sera ouverte à toute heure du jour, à vous et à madame la comtesse... et à vous, monsieur Lucien, et à tout le monde, enfin. Vous y verrez l'enfant autant que vous le voudrez... Mais il faut que je l'emmène : je ne peux pas vous la laisser, voyez-vous, je ne le peux pas... et... (Regardant Darmentières.) je ne le veux pas, quoi!... (Il arrache Hélène des mains de la comtesse.)

LA COMTESSE.

Ah! mon Dieu!... (Elle tombe évanouie dans un fauteuil à gauche

LE COMTE, aux pieds de sa femme.

Louise!... Ah! le misérable, il me l'a tuée!

HÉLÈNE, entraînée par Beaujolais.

Ma mère!..

BEAUJOLAIS, bas, à Darmentières, avec une grande énergie..

Eh bien, m'avez-vous rendu assez gredin comme ça?... Venez, mon enfant, venez! (Il disparait avec Hélène, par la droite.)

LUCIEN, s'élançant pour les arrêter.

Hélène! Hélène!

DARMENTIÈRES, le retenant.

Il est son père!

ACTE QUATRIÈME.

Une chambre de pauvre apparence, mais proprement meublée; deux portes à gauche; une au fond; fenêtre, cheminée à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOL-AU-VENT, HÉLÈNE.

VOL-AU-VENT.

Plus j'*épousse*, plus il y a de poussière; ça doit venir du plumeau.

HÉLÈNE, faisant de la tapisserie, à droite de la table.

Cinq jours sans les voir!

VOL-AU-VENT.

Est-elle gentille! est-elle douce et bonne, la fille du bourgeois!.. C'est drôle, comme je m'y suis tout de suite attaché! Je l'aime déjà... comme si j'étais sa mère!

HÉLÈNE.

Cinq jours!... Ah! mon Dieu!

VOL-AU-VENT.

Allons, bon! v'là qu'elle soupire en brodant... J'y aurai peut-être acheté de la mauvaise laine? (Haut.) C'est pas la laine qu'il vous fallait, pas vrai, mam'selle? Je l'ai prise trop grosse?

HÉLÈNE.

Non, mon ami.

VOL-AU-VENT.

Alors, c'est que je l'ai prise trop fine; mais on peut vous la changer, mam'selle... Je vas retourner chez le marchand, ça me dégourdira les mollets...

HÉLÈNE.

Comment! d'ici, de Vaugirard, vous voulez aller rue Saint-Denis, pour si peu de chose?

VOL-AU-VENT.

Mais c'est pas loin du tout... Vaugirard et la rue Saint-Denis, ça se tient... Il n'y a qu'à descendre, toujours droit, et c'est au bout.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas ici que demeurait mon père, avant qu'il ne me prît avec lui?

VOL-AU-VENT.

Non, mam'selle, nous habitions un bien joli quartier... la rue du Chat-qui-Pêche... (Au public.) C'est là que j'*aimai* pour la première fois... (Soupirant.) Ah!

HÉLÈNE.

Je leur ai dit, dans chacune de mes lettres, que nous demeurions ici maintenant... Ils le savent... et personne... personne n'est venu!

VOL-AU-VENT

Il n'y a que M. Darmentières. A la bonne heure, il se souvient que vous avez été sa cousine, celui-là... tandis que les autres, ils ont oublié qu'ils avaient été vos parents... Ah! tenez, mam'selle, ne me parlez pas de l'ingratitude des *pères et mères!*

HÉLÈNE, avec douleur.

Oh! taisez-vous, mon garçon!

VOL-AU-VENT.

C'est vrai, ce que je dis... puisque M. Darmentières leur porte vos lettres, et qu'ils n'ont pas encore eu celui de vous répondre.

HÉLÈNE.

Non, pas même Lucien!

VOL-AU-VENT, à part.

Lucien!... Ah! imbécile que je suis! Elle soupire d'amour pour la rue de Miromesnil... (Haut.) C'est rue de Miromesnil, pas vrai, mam'selle, où vous demeuriez à Paris?

HÉLÈNE.

Oui, pendant l'hiver... Ah! j'étais bien heureuse alors!

VOL-AU-VENT.

Elle recommence à souffler, pauvre petite!... Faut la distraire de son chagrin. (Haut.) Allons, mam'selle, vous soupirez trop; ça vous sèche l'estomac!

HÉLÈNE.

Ah! si vous saviez!

VOL-AU-VENT.

Votre laine est mauvaise, je sais ça!

HÉLÈNE.

Mais non!

VOL-AU-VENT.

Mais si!

HÉLÈNE.

Songez que pendant dix-sept ans...

VOL-AU-VENT, avec sentiment.

Pendant dix-sept ans vous avez brodé avec de la bonne laine; tandis qu'ici ..

HÉLÈNE.

Mais je vous parle...

VOL-AU-VENT, à part.

Oh! j'ai mon idée! (Haut.) Écoutez, mam'selle, je vois bien ce qui vous manque, allez; je vais courir jusqu'à la rue... jusqu'à la rue Saint-Denis... et si je ne vous rapporte pas la laine après quoi vous soupirez, je vous jure, foi d'Eudoxie, qu'il n'y aura pas de ma faute.

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire?

VOL-AU-VENT.

Le patron est là qui se fait la barbe, vous lui expliquerez... Ah! le voilà!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BEAUJOLAIS, venant de gauche, deuxième porte.

HÉLÈNE, s'essuyant les yeux.

Cachons-lui mes larmes!

BEAUJOLAIS.

Où vas-tu, Vol-au-Vent?

VOL-AU-VENT.

Votre demoiselle m'envoie à la laine.

BEAUJOLAIS.

Tu dis?

VOL-AU-VENT.

Elle vous expliquera cela. (Il sort.)

BEAUJOLAIS.

Dis donc!... dis donc!... (A part.) Il s'en va juste au moment où je veux sortir, cet animal-là. La poule commence à midi, et j'ai promis aux amis de les rejoindre... Ce n'est pas amusant de garder cette petite... Ah! ma foi, tant pis! je file. (Il s'achemine vers la porte.)

HÉLÈNE.

Vous sortez, mon père?

BEAUJOLAIS.

Pincé!... (Haut.) Oui, j'allais courir après Vol-au-Vent...

HÉLÈNE.

Ce serait peine perdue... vous ne le rejoindriez pas... Et puis... vous savez... (Avec émotion.) elle m'a tant gâtée... elle... qui fut ma mère... elle était toujours là, près de moi... et quand je suis seule, j'ai peur.

BEAUJOLAIS.

Ah! oui, vous... avez peur...

HÉLÈNE.

Vous resterez, n'est-ce pas?

BEAUJOLAIS.

Je resterai.

HÉLÈNE.

Jusqu'à ce que Vol-au-Vent revienne.

BEAUJOLAIS.

Et quand il sera revenu, il n'y aura plus de poule.

HÉLÈNE.

De poule?...

BEAUJOLAIS, à part.

Bon!... Qu'est-ce que je dis... (Haut.) Oui, de poules au marché, j'en voulais une... au riz... pour votre dîner... Je vas courir après lui, et je reviens tout de suite.

HÉLÈNE, le retenant de la voix.

Non, non... j'aime bien mieux que vous restiez auprès de moi, mon père.

BEAUJOLAIS, s'asseyant à droite de la table.

Eh bien, c'est dit! (Se frappant les genoux avec ses deux mains.) Nous allons rester là, ensemble; nous allons... nous allons... bouder... ensemble. . (A part.) Mais c'est pas même un état de père que je remplis, c'est une profession de femme de compagnie.

HÉLÈNE.

Vous avez l'air triste, préoccupé... A quoi pensez-vous donc?

BEAUJOLAIS.

Je pense... que cette vie-là ne peut pas durer toujours. J'ai une affaire à régler avec... quelqu'un; quand ce sera fait, nous te chercherons un mari, pas en France, à l'étranger; et sur la petite fortune qui me revient, eh bien, je te donnerai une dot.

HÉLÈNE.

Je vous remercie de vos bonnes intentions, mon père; mais je ne me marierai jamais.

BEAUJOLAIS, à part.

Eh bien, me voilà joli garçon, moi!.. Faudra donc que je la garde toujours?... Ah! nom de nom! (Il prend sa pipe dans sa poche.) en v'là une vie qui se prépare pour moi! (Il bat le briquet.)

HÉLÈNE.

Est-ce que vous allez fumer?

BEAUJOLAIS.

Oui.

HÉLÈNE.

Ah!

BEAUJOLAIS.

Oh! sois tranquille, ça ne me fait pas de mal... j'ai l'habitude du tabac. (Il allume sa pipe.)

HÉLÈNE, à part.

Je m'y habituerai aussi, alors... (Elle tousse.)

BEAUJOLAIS.

Tiens... est-ce que tu t'enrhumes?

HÉLÈNE.

Ne faites pas attention... Continuez, mon père, continuez.

BEAUJOLAIS.

Que je continue, quoi?

HÉLÈNE.

De... de fumer. (Elle tousse.)

BEAUJOLAIS.

Comment! (Montrant sa pipe.) c'est donc ça qui?...

HÉLÈNE.

Je m'y ferai. (Elle tousse de nouveau.)

BEAUJOLAIS.

Oui, il y paraît. (A lui-même.) Ah! quelle éducation ils lui ont donnée! (Il éteint sa pipe.)

HÉLÈNE, écoutant.

On monte l'escalier.

BEAUJOLAIS, se levant.

C'est sans doute M. Darmentières.

HÉLÈNE, à elle-même.

M'apporte-t-il une lettre de ma mère?

BEAUJOLAIS, à part.

Allons, allons, il faut que nous réglions nos comptes, et puis qu'il établisse la petite. J'en ai assez de sa paternité d'emprunt.

SCÈNE III.

LES MÊMES, DARMENTIÈRES.

HÉLÈNE, allant à lui.

Eh bien, Raoul?

DARMENTIÈRES.

Rien encore, ma cousine.

HÉLÈNE.

Eh quoi! ma mère... (Se reprenant vivement.) madame de Varennes ne m'a pas répondu, et c'est la quatrième lettre que je lui envoie par votre entremise?

DARMENTIÈRES.

Hélas!

BEAUJOLAIS, à lui-même.

C'est bien extraordinaire!

HÉLÈNE.

Elle n'a pas promis de venir me voir?

DARMENTIÈRES.

Non.

HÉLÈNE.

Ils m'abandonnent tous!

DARMENTIÈRES.

Ils sentent que vous êtes perdue pour eux, et ils cherchent l'oubli.

HÉLÈNE.

La comtesse m'oublier!... Oh! non! Et Lucien?...

DARMENTIÈRES.

Il a compris, je crois, que tout mariage entre vous est impossible... Il est parti pour Naples, il y a deux jours.

HÉLÈNE.

Lucien est retourné à Naples!... Il est parti sans me voir!

BEAUJOLAIS, à part.

Allons, tous ces gens-là, ce n'est pas le cœur qui les étouffe.

HÉLÈNE, *tombant accablée sur un siège.*

Parti! parti!

BEAUJOLAIS.

Encore des larmes... (*Bas.*) Monsieur Darmentières, il faut que je vous parle, que je vous parle tout de suite. (*Il lui montre la chambre, à gauche.*) Et si vous voulez bien passer dans mon salon...

DARMENTIÈRES.

Je vous suis; laissez-moi tenter de la consoler un peu.

BEAUJOLAIS.

Soit; mais il faut prendre un parti. Parlez-lui d'un mariage en Angleterre... On dit qu'il y a par là un forgeron qui marie très-bien, et qui n'est pas exigeant sur les signatures!

DARMENTIÈRES.

Bien, bien, je vous suis. Allez... (*Beaujolais sort par la gauche, deuxième porte.*)

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, DARMENTIÈRES.

HÉLÈNE, *assise à droite de la table.*

Tout est donc fini, Raoul; il n'y a plus d'espoir pour moi?

DARMENTIÈRES.

Croyez-moi, chère cousine, il faut oublier qui vous oublia.

HÉLÈNE.

Lucien ne m'a point oubliée; s'il est parti, il a cédé peut-être à l'ordre de son père.

DARMENTIÈRES.

Il vous eût écrit, dans ce cas... Il pouvait me remettre sa lettre.

HÉLÈNE.

C'est vrai... Oh! mon Dieu! je suis abandonnée par tous ceux que j'aimais!...

DARMENTIÈRES.

Je n'étais donc pas de ceux que vous aimiez, Hélène?...

HÉLÈNE.

Vous!

DARMENTIÈRES.

Je ne vous ai pas abandonnée, moi! je ne vous abandonnerai jamais!

HÉLÈNE.

Merci, Raoul!

DARMENTIÈRES.

Un jour, cette poignante douleur s'apaisera, le calme rentrera peu à peu dans votre âme, et vos yeux, qui ne seront plus obscurcis par les larmes, verront, à vos côtés, un ami toujours fidèle, un parent toujours dévoué... un cœur... (*s'animant.*) un cœur qui vous aima .. (*Il s'arrête devant le regard étonné que lui jette Hélène.*) comme nous savons aimer, nous autres qui avons beaucoup souffert.

HÉLÈNE.

Je vais, une fois encore, écrire à celle que j'appelais ma mère : « Je meurs loin de toi. » Si elle ne me répond pas, si personne ne vient, Dieu fera de moi ce qu'il voudra : je n'implorerai plus, je ne lutterai plus: j'attendrai l'oubli... ou la mort.

DARMENTIÈRES.

Écrivez... peut-être répondront-ils, cette fois, Jeanne.

HÉLÈNE.

Ah! vous ne m'appelez plus Hélène! vous m'appelez Jeanne!... C'est que vous savez bien qu'ils ne viendront pas!

DARMENTIÈRES, *s'oubliant.*

Moi, du moins, je jure à vos genoux...

HÉLÈNE, *avec surprise et vivement.*

Mon père vous attend!

DARMENTIÈRES, *hypocritement.*

Pardon! pardon, Hélène! Je ne suis, je ne veux être que votre frère. Rassurez-vous donc, écrivez à ceux qui vous sont chers, et comptez sur moi. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE V.

HÉLÈNE, *seule, puis* VOL-AU-VENT, *ensuite* LUCIEN.

HÉLÈNE, *le suivant des yeux et se rassurant.*

Ah! je me trompais. — Écrivons à ma mère. Ai-je perdu celle-là comme j'ai perdu l'autre? Et toi, Lucien, ne te reverrai-je jamais?

VOL-AU-VENT, *entrant sur la pointe du pied, par le fond.*

Mam'selle Jeanne!.. (*Elle se retourne.*)

HÉLÈNE.

Qu'y a-t-il?

VOL-AU-VENT, *avec émotion.*

Y a que c'est moi, mam'selle... C'est... c'est pour votre laine, vous savez? ..

HÉLÈNE.

Eh bien?

VOL-AU-VENT.

Eh bien, y en avait pas dans la rue Saint-Denis, ce qui fait que je suis été dans une autre... quartier... du faubourg Saint-Honoré.

HÉLÈNE, *se levant.*

Faubourg Saint Honoré?...

VOL-AU-VENT.

Oui, y a par là un bon marchand, dans la rue de Miromesnil.

HÉLÈNE, *tremblante.*

Achevez, achevez!

VOL-AU-VENT.

« Je vas peut-être encore me tromper, » que je me dis, et comme je n'étais pas loin de l'hôtel de Varennes... « Tiens, que je me dis encore, je pourrais savoir là de quelle laine se sert mam'selle Jeanne; je vas le demander à madame la comtesse. »

HÉLÈNE.

A ma mère?.. Ah! je vous comprends, mon ami; vous avez vu ma tristesse, vous avez deviné la cause de mes larmes... Mais, parlez, parlez! Ma mère n'est pas à Paris, sans doute?

VOL-AU-VENT.

Vous allez voir, mam'selle... J'étais entré chez le suisse, il n'y était pas, y avait que la suissesse, son épouse. « M'ame la comtesse! » que je lui demande... A ce moment, v'là qu'on frappe à la porte... (*Faisant le geste de tirer le cordon.*) ding!... la suissesse tire le cordon... un monsieur très-pressé paraît... « Avez-vous des lettres? qu'il dit. — Non, qu'elle dit; mais voilà un garçon qui veut parler à madame la comtesse. » Le monsieur se tourne vers moi, me regarde du haut en bas, et pousse un cri de joie: « Je ne me trompe pas, qu'il dit, je vous ai vu à Montmorency... Vous appartenez à M. Vidal?... »

HÉLÈNE.

C'était le comte... c'était mon père!

VOL-AU-VENT.

Je ne sais pas au juste si c'est le comte votre père, mais il a vingt-cinq ans, et il s'appelle Lucien.

HÉLÈNE.

Lucien! Impossible!... il est parti pour Naples, il y a deux jours.

VOL-AU-VENT.

Il est peut-être bien allé à Naples y a deux jours .. mais il en sera revenu d'à ce matin.

HÉLÈNE.

Après?...

VOL-AU-VENT.

Il n'a pas voulu me quitter, et, sans perdre une minute, il est monté chez la comtesse et il en est redescendu avec ce petit coffret que voilà .. « Ça vient de sa première maman, qu'il m'a dit; mon oncle l'avait tenu soigneusement caché pendant seize ans. »

HÉLÈNE, *posant le coffret sur la table.*

De ma mère!.. Mais il est fermé... et la clef?..

VOL-AU-VENT.

La clef?... je l'ai laissée en bas dans la voiture. J'ai monté en avant, en éclaireur... et j'ai dit à la petite clef: « Attendez un peu, la petite clef, pendant que je vas préparer la demoiselle; ensuite vous monterez tout doucement l'escalier, vous resterez un moment sur le carré, et quand vous entendrez que la demoiselle est un peu plus calme, eh bien, vous ferez toc toc à la porte. » (*On entend frapper.*) Toc toc, ça y est!.. Entrez la petite clef, entrez la surprise à Vol-au-Vent. (*Lucien entre et se jette dans les bras d'Hélène. Vol-au-Vent danse de joie.*)

HÉLÈNE.

Lucien!...

LUCIEN.

Hélène! chère Hélène!... (*Il lui baise les mains.*)

HÉLÈNE.

Ah!... toi! toi!

VOL-AU-VENT.

Je crois que vous n'avez plus besoin de mes services, mam'selle... mais quand il vous refaudra de la laine, vous penserez à moi, pas vrai?

HÉLÈNE.

Oh! mon ami!

VOL-AU-VENT.

Les v'là contents! Ai-je encore eu de la chance! Décidément, je suis l'enfant du bonheur! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

LUCIEN, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Lucien! Oh! mes longues heures d'attente, mon désespoir, mes larmes, tout est oublié, je te revois!

LUCIEN.

Et moi, me voilà bien payé de mes cinq jours d'angoisses.

HÉLÈNE.

Parle-moi d'eux... parle-moi de mon père, de ma mère!

LUCIEN.

Ta mère! Hélas! cette séparation a failli lui être fatale.

HÉLÈNE.

Mais pourquoi ne l'ai-je pas revue?...

LUCIEN.

Pourquoi?... Penses-tu donc que, le lendemain de ton départ, nous ne soyons pas allés à cette demeure que nous avait indiquée ton père? Vous l'aviez quittée, et personne ne pouvait nous dire où vous habitiez.

HÉLÈNE.

Personne ne vous l'a dit; mais vous l'avez su par mes lettres.

LUCIEN.

Tes lettres!... Tu nous as donc écrit?..

HÉLÈNE.

Tu le demandes?.. lorsque depuis cinq jours...

LUCIEN.

Pas une seule lettre de toi ne nous est parvenue.

HÉLÈNE, jetant un regard vers la chambre où est Raoul, et comme éclairée soudainement.

Ah!... (Avec des larmes.) Ah! mon Dieu, j'ai été trompée, indignement trompée. Mais leur silence n'était pas de l'oubli, leur absence n'était pas un abandon... J'ai bien souffert; mais ils m'aimaient, eux, ils m'aimaient toujours.

LUCIEN.

On t'a trompée, dis-tu?

HÉLÈNE.

Oui.

LUCIEN.

Ah! je comprends, on a intercepté tes lettres.

HÉLÈNE.

Oui.

LUCIEN.

Et cette action odieuse?...

HÉLÈNE, montrant la porte de la chambre où se trouvent Darmentières et Beaujolais.

C'est lui qui l'a accomplie. C'est... (Elle s'arrête tout à coup, et regarde Lucien avec effroi.)

LUCIEN.

Ton père?...

HÉLÈNE.

Mon père...

LUCIEN.

Lui qui déjà, en changeant de demeure, avait voulu que nous ne pussions pas te revoir? (A part.) Et je n'ai pas le droit de me venger de tout ce qu'il nous a fait souffrir, il est son père...

HÉLÈNE, à part.

Oh! mon Dieu, s'il apprend que c'est Raoul, il le provoquera! (Haut.) Oui, oui, c'est mon père qui défend que nous nous voyions.

LUCIEN.

C'est sa jalousie paternelle qui interceptait tes lettres.

HÉLÈNE.

La jalousie? oui, la jalousie!... (A part.) J'en suis sûre, ils se battraient!... (Haut.) Lucien, mon père est là, il peut venir; il faut nous séparer, il faut que tu partes.

LUCIEN.

Nous séparer quand je suis près de toi depuis un instant à peine!

HÉLÈNE, l'entraînant vers le fond.

Il peut venir, te dis-je!

LUCIEN.

Mais crois-tu donc que je puisse ainsi renoncer à te voir?

HÉLÈNE.

Oh! nous nous verrons souvent, je l'obtiendrai de mon père; mais ta présence ici, sans sa permission, l'irriterait sans doute. Va rejoindre ma mère et la consoler.

LUCIEN.

Tiens, prends cette lettre qu'elle t'envoie, en même temps que ce coffret dont voici la clef, et qui renferme...

HÉLÈNE, prenant la lettre, vivement.

Oui, oui, je sais.

LUCIEN.

Elle viendra, te dit-elle, si M. Vidal le permet.

HÉLÈNE.

Il le permettra, je le prierai tant!... Mais, pars, pars!... Et à demain, mon bien-aimé, à demain avec ma mère.

LUCIEN, lui baisant la main.

A demain, donc, Hélène, à demain! (Il sort.)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, puis DARMENTIÈRES et BEAUJOLAIS.

HÉLÈNE, ouvrant la lettre que lui a donnée Lucien.

De ma mère!.. (Lisant.) Elle se plaint de mon silence, et cependant que de douceur, que d'amour au fond de sa plainte!... Oh! comme il m'a trompée, ce Darmentières. (Darmentières et Beaujolais entrent; celui-ci apporte une lampe qu'il pose sur la table.)

DARMENTIÈRES.

Nous voilà bien d'accord, n'est-ce pas, monsieur Vidal?

BEAUJOLAIS, ironiquement.

Oui, oui, très-d'accord...

DARMENTIÈRES.

Au revoir donc, et si ma charmante cousine a écrit sa lettre...

HÉLÈNE.

Ma lettre?... Oui, elle est écrite... mon cousin; vous consentez à vous en charger, n'est-ce pas?

DARMENTIÈRES.

Sans doute.

HÉLÈNE.

Vous la remettrez... (Le regardant en face.) comme vous avez remis... toutes les autres?

DARMENTIÈRES, se troublant un peu.

Certainement, Hélène.

HÉLÈNE.

Eh bien... prenez-la donc, cette lettre; et, cette fois, veuillez la lire (Elle lui présente la lettre de la comtesse.)

DARMENTIÈRES, la prenant.

Vous voulez que je...

BEAUJOLAIS, à lui-même.

Tiens, on dirait qu'il y a quelque chose.

HÉLÈNE.

Lisez, lisez donc, mon cousin.

DARMENTIÈRES, ouvrant la lettre.

Soit... (Il lit.) L'écriture de madame de Varennes! Qui donc leur a découvert cette retraite?

HÉLÈNE, avec force.

Qui? Ah! ce n'est pas vous, monsieur, car vous avez soustrait toutes mes lettres...

DARMENTIÈRES.

Hélène!...

HÉLÈNE.

Il n'y a plus d'Hélène ici! Il n'y a que Jeanne Vidal, que vous avez indignement trompée.

BEAUJOLAIS, à part.

Comment! il aurait osé?...

HÉLÈNE.

Oui, indignement trompée! car vous m'avez dit que la famille qui m'a élevée m'avait oubliée; vous m'avez dit que Lucien ne songeait plus à moi; vous m'avez dit que ma mère refusait de m'écrire, et voici que ce billet, écrit de sa main, vous répond, ainsi que moi : « Vous avez menti, monsieur! »

DARMENTIÈRES.

Hélène!

HÉLÈNE.

Oui, vous avez menti!

BEAUJOLAIS.

Allons, c'est vert, mais il ne l'a pas volé.

DARMENTIÈRES, éclatant.

Eh bien, j'avoue tout : oui, je vous ai trompée; oui, j'ai voulu devenir votre unique refuge, votre unique espoir, et j'ai voulu cela, Hélène, parce que je vous aime!

HÉLÈNE, avec mépris.

Vous!

BEAUJOLAIS.

Vous l'aimez... elle?...

DARMENTIÈRES, à Hélène.

Cet aveu, je le sais, n'éveille dans votre âme que des sentiments de dédain ou de colère; mais l'avenir m'appartient, à moi qu'un obstacle ne sépare pas de vous, comme il vous sé-

pare de Lucien. «Son père ne sera pas inflexible, » a-t-il dit, mais le vôtre ne faiblira ni devant des prières, ni devant des larmes.

BEAUJOLAIS.

Moi?... Permettez, permettez !... Que diable! je ne suis pas un ogre, je ne suis pas un tyran.

HÉLÈNE.

Vous l'entendez, monsieur?

DARMENTIÈRES.

Eh bien, soit, parlez; prononcez-vous tout à fait, monsieur Vidal. Si vous êtes homme à vous laisser attendrir, dites que vous êtes prêt à signer au contrat, à apposer votre nom sur leur acte de mariage.

HÉLÈNE.

Mon père !

BEAUJOLAIS.

Mon nom sur... un contrat de mariage?... C'est... c'est impossible.

HÉLÈNE.

Ah!

DARMENTIÈRES.

Impossible!... Et, comme il n'y a pas de regrets éternels, vous vous rappellerez un jour que je vous reste seul, et que je vous aime.

HÉLÈNE.

Mais j'aurais mille fois repoussé votre amour, lorsque je vous estimais encore.

DARMENTIÈRES.

Eh bien, fille orgueilleuse, si tu ne m'appartiens pas parce que je t'aime, tu seras à moi parce que je le veux.

HÉLÈNE.

Ah! défendez-moi donc, mon père; vous voyez bien que cet homme insulte votre fille!

BEAUJOLAIS, avec force.

Monsieur, je donnerais beaucoup pour être libre envers vous.

HÉLÈNE, avec effroi.

Libre!

DARMENTIÈRES, avec ironie.

Est-ce que vous ne l'êtes pas, monsieur Jacques Vidal?

BEAUJOLAIS.

Eh! vous savez bien que vous pouvez me perdre, puisque vous insultez cette enfant devant moi.

HÉLÈNE.

Il peut vous perdre... lui?... Ah! dans quel abîme suis-je tombée! Qui donc me protégera? Qui donc me sauvera? (Tombant assise près de la table où est le coffret qui lui vient de sa mère.) Priez pour moi, ma mère, priez pour moi! (Elle reste accablée, la tête appuyée dans ses mains.)

DARMENTIÈRES, s'approche de Beaujolais, et lui parle bas, très-vivement.

Écoute. Bientôt tu seras dégagé... Cette liberté que tu regrettes te sera rendue.

BEAUJOLAIS, avec joie.

Vraiment?

DARMENTIÈRES.

Viens ce soir chez moi, à dix heures!

BEAUJOLAIS.

Ce soir?

DARMENTIÈRES.

Je te remettrai les engagements souscrits par toi, l'argent que je t'ai promis, et les preuves qui t'enchaînent.

BEAUJOLAIS.

Et... ensuite?...

DARMENTIÈRES.

Ensuite, tu disparaîtras.

BEAUJOLAIS, montrant Hélène.

Mais...

DARMENTIÈRES.

Hélène?.. Elle retournera dans la famille de Varennes.

BEAUJOLAIS, étonné.

Elle y retournera?

DARMENTIÈRES.

Dès demain... je le jure!... (A part, et regardant Hélène.) Oui, demain; et nous verrons alors s'il s'élève une seule voix pour protester contre ce mariage! (A Beaujolais.) A dix heures, chez moi!

BEAUJOLAIS.

J'irai. (Darmentières sort, après avoir jeté un dernier regard à Hélène.)

SCÈNE VIII.

BEAUJOLAIS, HÉLÈNE.

BEAUJOLAIS.

Pauvre petite! dans quel état ça l'a mise!... Voyons, Jeanne, ne vous chagrinez pas comme ça. Le bonheur vous reviendra.

HÉLÈNE.

Le bonheur, je ne l'attends plus!... (Prenant le coffret.) J'irai le chercher auprès de toi, ma mère!

BEAUJOLAIS, derrière la table.

Qu'est-ce que cela?

HÉLÈNE.

Une relique sainte que m'a envoyée, avec sa lettre, madame de Varennes.

BEAUJOLAIS, descendant à gauche de la table.

Une relique! ce coffret?

HÉLÈNE.

C'est tout ce qui me reste de ma mère... celle qui est morte!... Voulez-vous que nous l'ouvrions ensemble?...

BEAUJOLAIS, troublé.

Ensemble!

HÉLÈNE.

Tenez, voilà la clef.

BEAUJOLAIS.

La... la clef!... (Il essaye de l'entrer dans la serrure, sa main tremble.)

HÉLÈNE.

Vous tremblez, mon père?

BEAUJOLAIS.

Oui... je... (A part.) C'est comme une profanation, ce que je fais là! (Il pousse le coffret ouvert devant Hélène.)

HÉLÈNE, y plongeant la main.

Une petite médaille de la Vierge... suspendue à un cordon de soie noire!... Elle a touché sa poitrine, elle ne quittera plus la mienne!.. (Elle la passe à son cou, après l'avoir portée à ses lèvres.)

BEAUJOLAIS.

Pauvre petite! quel cœur ça vous a!

HÉLÈNE.

Un papier imprimé.

BEAUJOLAIS, lisant.

« Madame Jeanne Vidal... » C'est un passe-port.

HÉLÈNE.

Le sien!... Elle voyageait avec vous, quand...

BEAUJOLAIS.

Quand la mort la surprit?.. Non, non, elle était seule.

HÉLÈNE.

Et pourquoi voyageait-elle sans vous, mon père?

BEAUJOLAIS, balbutiant.

Parce que j'avais... Ah! tenez, ne me parlez pas de cela, je ne saurais que répondre, je serais obligé de mentir.

HÉLÈNE.

Non, mon père, vos secrets, sont à vous... Mais, je vous en prie! ne me dites plus *vous*... cela m'est pénible, devant... devant ma mère!

BEAUJOLAIS, à part.

Elle a des mots qui vous chavirent le cœur.

HÉLÈNE.

Voici une lettre, cachetée de noir.

BEAUJOLAIS, avec effroi.

Une lettre!

HÉLÈNE, lisant.

« Pour ma fille, quand elle sera en âge d'être mariée... » (Elle regarde son père.) Il y a cinq jours, les bans de mon mariage étaient affichés. Je puis ouvrir cette lettre, n'est-ce pas?

BEAUJOLAIS, à part.

Et si on lui parle de son père là-dedans! si on lui dit ce qu'il était, ce qu'il faisait! si on décrit sa personne, je suis peut-être démasqué!.. (Haut.) Je pense qu'il vaudrait mieux... Ah! c'est décacheté?...

HÉLÈNE.

Oui... Lisons ensemble, voulez-vous?

BEAUJOLAIS, tombant sur un siége, à gauche de la table.

Je vous écoute.

HÉLÈNE, lisant.

« De la ferme de Bussières, le 18 février 1814. — Chère petite Jeanne, la vie m'abandonne. Demain, peut-être, on me portera au cimetière, et toi, pauvre enfant de deux mois, on te portera à l'hospice des orphelins. Quand tu liras cette lettre, tu te demanderas pourquoi je n'ai pris aucune disposition afin que ton père connût ta retraite. Hélas! ton père est peut-être sans pain, sans asile à l'heure qu'il est; il n'a pas de profession. » (Elle regarde Beaujolais avec douleur.)

BEAUJOLAIS, à part.

Ce n'était pas non plus grand'chose de bon que ce père-là qui abandonnait, à la fois, une femme et un petit enfant.

HÉLÈNE, lisant.

« Que fera-t-il de toi, dont il ignore même l'existence? Car il ne savait pas que je dusse être bientôt mère, quand nous nous sommes séparés. »

BEAUJOLAIS, étonné, à lui-même.

Ah! il ne le savait pas.

HÉLÈNE, lisant.

« Je ne puis cependant t'exposer à le rencontrer sans le reconnaître. Il ne faut pas qu'un père puisse tendre la main à sa fille et que celle-ci détourne la tête; c'est pourquoi je vais te dire qui je suis et qui tu es. Jusqu'à vingt-et-un ans, j'ai vécu près d'une tante, dont le modique héritage me permit de fonder un petit établissement de lingerie. »

BEAUJOLAIS, relevant la tête.

Tiens!...

HÉLÈNE, lisant.

« Une de mes ouvrières avait un frère, il devint mon mari... » (Elle tourne la page pendant l'aparte suivant.)

BEAUJOLAIS, à part.

Une ouvrière... un frère qu'elle a épousé, c'est singulier!

HÉLÈNE, lisant.

« Par malheur, je ne pus prendre sur lui l'ascendant dont j'aurais eu si grand besoin pour le sauver de sa perte. Au bout de six mois, l'héritage était dissipé, l'établissement vendu; nous étions presque sans pain. » (Hélène à Beaujolais.) Oh! mon père!

BEAUJOLAIS, tremblant.

Après, après?

HÉLÈNE.

« Je m'indignai contre l'auteur de mes désastres. Le malheureux, l'ivresse ne le quittait plus!.. Sa colère ne connut plus de bornes. Que te dirais-je? Je fus forcée de l'abandonner; je m'enfuis la nuit à pied, à travers champs, j'avais peur de mourir; car il m'avait frappée, moi qui, depuis la veille, sentais que j'étais mère, et que ce n'était plus ma vie seule que j'avais à défendre. »

BEAUJOLAIS, avec force.

C'est vrai, c'est vrai, je l'ai frappée! Mais je ne savais pas qu'elle était mère, je .. (A part.) Allons, je suis fou; puisqu'elle se nommait Vidal, ce n'était pas ma femme!

HÉLÈNE, lui donnant la lettre.

Continuez vous-même, mon père... J'aurais voulu ne pas connaître ces fautes, que ma mère ne peut plus pardonner.

BEAUJOLAIS.

Vous voulez... que je continue?

HÉLÈNE.

Oui, lisez. Pendant ce temps. . (Se mettant à genoux.) je prierai pour elle, et pour vous.

BEAUJOLAIS, lisant, à part.

« Je gagnai la ville de Saint-Brieuc... Une charitable femme, chez laquelle je travaillai avant mes couches, me procura un passe-port à son nom, afin que mon mari perdît tout à fait mes traces. Ce passe-port est le seul papier que je laisse; tu seras donc élevée comme Jeanne Vidal, mais tu devras te marier sous ton vrai nom de Marie-Jeanne, fille légitime de François Beaujolais!... » (Avec force.) Bonté divine! mais c'est... c'est ma fille! c'est ma fille! (Il laisse tomber la lettre.)

HÉLÈNE, se relevant.

Qu'avez-vous donc, mon père?...

BEAUJOLAIS.

Oui, ton père... ton père, entends-tu? Ah! laisse-moi t'embrasser, pauvre petite!... encore... encore... encore! (Il la couvre de baisers. Marchant à grands pas.) Ah! mon Dieu! c'était ma fille! Et c'est contre elle que j'ai ourdi cet horrible complot! Est-ce le hasard? est-ce la fatalité?... Non, il n'y a pas de fatalité, il n'y a pas de hasard... Quand un homme a commis un crime aussi lâche, c'est Dieu lui-même qui pousse le coupable, Dieu qui le met en face de sa victime, et qui lui dit ensuite : « Repens-toi, courbe-toi, misérable, c'est le cœur de ton enfant que tu as déchiré! »

HÉLÈNE.

Vous pleurez?

BEAUJOLAIS.

Oui, je pleure sur ma vie passée, sur mon crime envers ta mère, envers toi!.. Ah! si je t'avais connue plus tôt! Mais je ne savais pas qu'elle était mère, je ne le savais pas, Jeanne; un mot de sa bouche m'aurait fait tomber à ses pieds!.. Hélas! elle a eu peur de moi, elle s'est enfuie... et je suis devenu un homme criminel; mais je me repens aujourd'hui, je me repens, et je ne croirai la vie possible que si le pardon de ma sainte femme tombe sur moi des lèvres de notre enfant. (Il tombe aux genoux de sa fille.)

HÉLÈNE.

Mon père, au nom du Seigneur qui me conseille, au nom de ma mère qui me voit, je vous pardonne vos fautes envers elle.

BEAUJOLAIS.

Et mon crime envers toi?

HÉLÈNE.

Je vous pardonne; et, pour votre repentir et pour vos larmes, je vous jure que je vous aime!...

BEAUJOLAIS, embrassant les mains de sa fille, puis se relevant.

Oh! merci, ma fille, merci! je ferai en sorte que, plus tard, Dieu me pardonne comme tu m'as pardonné! (Bruit de voiture.)

HÉLÈNE.

Une voiture s'arrête à la porte de cette maison où nous habitons seuls. (Avec joie.) Si c'était. (Réfléchissant.) Oh! non, non, ce ne peut être ma mère!...

BEAUJOLAIS, s'essuyant les yeux, et l'admirant.

Ma fille! c'est ma fille!

HÉLÈNE.

Mais qui donc peut venir, mon père?

BEAUJOLAIS, ramassant la lettre.

Qui?... Je ne sais pas, moi.

HÉLÈNE, à la fenêtre.

Un homme descend de la voiture. Il s'approche de notre porte.

BEAUJOLAIS, à part.

Qu'elle est jolie ma fille!

HÉLÈNE.

La porte s'ouvre... Cet homme a donc une clef de notre maison?

BEAUJOLAIS.

Une clef?

HÉLÈNE, quittant la fenêtre.

Mon père, j'ai vu ses traits, c'est lui, c'est Darmentières!

BEAUJOLAIS.

Darmentières!... (Jetant les yeux sur la pendule.) Et il est dix heures! (A part.) C'est à dix heures qu'il voulait m'éloigner d'elle! (Haut.) Rentre dans ta chambre, je vais le recevoir.

HÉLÈNE.

Mais...

BEAUJOLAIS.

Va, ma fille... Tiens, emporte ce coffret. (Il le lui donne.) Embrasse-moi encore, veux-tu?

HÉLÈNE.

Mon bon père!

BEAUJOLAIS.

Va, va, mon enfant. (Il l'accompagne jusqu'à sa porte, à gauche, premier plan; va écouter au fond, puis il prend la lampe, et entre dans la chambre de sa fille.)

SCÈNE IX.

DARMENTIÈRES, BEAUJOLAIS.

DARMENTIÈRES, à part.

Quelle obscurité! (Il se dirige vers la chambre d'Hélène. Au moment où il va y entrer, Beaujolais sort, la lampe à la main, éclairant son visage; Darmentières recule.) Beaujolais!...

BEAUJOLAIS, après avoir posé la lampe.

Où allez-vous donc, monsieur? dans la chambre de Jeanne? Ah! vous ne comptiez pas me trouver ici?

DARMENTIÈRES.

Silence!

BEAUJOLAIS.

Silence, misérable! Tu veux imposer silence à un père qui te surprend la nuit à la porte de sa fille?

DARMENTIÈRES.

Ah çà! mais pour qui joues-tu cette scène, maître Beaujolais?

BEAUJOLAIS.

C'est vrai, je l'oubliais, c'est une comédie que nous jouons là; vous m'y avez donné un rôle, un rôle de père. Ah! je le sais par cœur à présent, et je vous jure que je le jouerai avec une fière conviction, allez!

DARMENTIÈRES.

Que signifie?

BEAUJOLAIS.

Dites-moi donc, monsieur : quand un père rencontre chez lui un homme qui veut déshonorer sa fille, est-ce qu'il ne doit pas tuer le misérable, ou tout au moins le chasser comme un voleur?

DARMENTIÈRES.

Mais je crois que tu me menaces?

BEAUJOLAIS.

Je le crois aussi. Si vous ne partez à l'instant, malheur à vous!

DARMENTIÈRES.

Tu oserais?...

BEAUJOLAIS.

Vous briser la tête, mais, oui... Je suis dans mon rôle, monsieur.

DARMENTIÈRES.

Oublies-tu nos conventions, oublies-tu?...

BEAUJOLAIS.

Oh! je n'oublie rien, allez; mais je croyais m'être associé aux projets d'un homme qui défendait sa fortune, et je vois que je me suis fait le complice d'un lâche qui ne voulait autre chose que déshonorer une jeune fille.

DARMENTIÈRES.

Pour qu'elle devînt ma femme : ta fortune dépend de mon mariage.

BEAUJOLAIS.

Mais cet argent promis, vous me l'offririez à cette heure, que je vous le jetterais au visage!

DARMENTIÈRES.

Toi?

BEAUJOLAIS, avec énergie et ironie.

Mais, oui; je suis dans mon rôle. Ça vous étonne que je le prenne si fort au sérieux? C'est votre faute, à vous, qui m'avez fait le père de cet enfant-là... Ah! vous ne vous doutiez guère de ce que vous faisiez, allez...

DARMENTIÈRES.

Je comprends... tu veux me trahir. Eh bien, patience! et demain, au lever du soleil, j'aurai, pour me défaire de toi...

BEAUJOLAIS.

Les huissiers et les recors... grâce aux engagements que vous m'avez fait signer! Merci de m'avoir prévenu... Je ne les attendrai pas, nous allons partir.

DARMENTIÈRES.

Partir!... Tu crois que je le permettrai?

BEAUJOLAIS.

Et comment l'empêcherez-vous?

DARMENTIÈRES.

Mais, regarde-moi donc!

BEAUJOLAIS.

Oui, vous êtes jeune et fort; mais, nous autres saltimbanques, nous avons des coups secrets : nous ne craignons personne, fût-ce un Alcide.

DARMENTIÈRES.

Que m'importe? Hélène est ici, chez moi, elle n'en sortira pas. (Il va vers la porte du fond pour en retirer la clef. Beaujolais s'élance derrière lui, lui saisit le poignet et lui retourne violemment le bras derrière le dos.)

BEAUJOLAIS.

Ne vous dérangez donc pas.

DARMENTIÈRES, poussant un cri terrible et se penchant en arrière.

Ah! misérable!...

BEAUJOLAIS, le tenant d'une seule main.

Je vous l'avais dit! V'là le coup secret; nous appelons ça le casse-bras!...

DARMENTIÈRES.

Ah!... c'est un horrible supplice!

BEAUJOLAIS, appelant.

Jeanne!... Vol-au-Vent!

SCÈNE X.

LES MÊMES, HÉLÈNE, VOL-AU-VENT.

HÉLÈNE.

Qu'y a-t-il, mon père?

VOL-AU-VENT, entrant.

Bourgeois?..

BEAUJOLAIS.

Partez et fermez la porte à double tour... Vous trouverez sous la fenêtre une voiture, allez!

HÉLÈNE.

Et vous, mon père?

BEAUJOLAIS.

Allez, je vous suis; mais allez donc!..

VOL-AU-VENT.

Venez, mam'selle, venez. (Ils sortent, on entend fermer la porte à double tour.)

BEAUJOLAIS.

La porte est close. (Il lui lâche le poignet.) Vous êtes libre, monsieur.

DARMENTIÈRES, tombant sur un siége, à gauche.

Soit; mais tu es enfermé aussi, toi, et, demain, tu seras arrêté.

VOL-AU-VENT, en bas.

On y est, bourgeois.

BEAUJOLAIS.

Demain, mon bon monsieur, nous serons bien loin, ma fille et moi, car je la garde; elle ne sera ni à vous, ni aux autres. Votre voiture est juste sous la fenêtre, et je suis un ancien acrobate! Je vous ai fait voir le casse-bras; si vous voulez me suivre, vous verrez le casse-cou. (Au moment où Darmentières s'élance vers lui, il saute par la fenêtre; puis on entend le roulement d'une voiture.)

ACTE CINQUIÈME

Un hangar attenant à une ferme, et servant d'abri à des instruments aratoires, pelles, brouettes, herses, charrues, etc., et ouvrant sur un petit clos, fermé au fond par une grande haie d'aubépines, par-dessus laquelle on aperçoit la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

VOL-AU-VENT, puis BEAUJOLAIS.

VOL-AU-VENT, épluchant des légumes.

Voilà encore une chose que le patron ne m'a jamais prédite, malgré toute sa cartomancie, que je deviendrais cuisinière; oui, je suis leur cuisinière, à lui et à sa fille. Ce n'est pas qu'ils soient difficiles à nourrir... Ah Dieu! depuis quinze jours que nous sommes dans ce pays d'Arcueil, le patron travaille dur et il ne mange guère. Quant à not' demoiselle, c'est différent, elle ne mange pas du tout. Ah! je crois qu'elle est bien mal, la pauvre chère enfant. Elle cache sa souffrance à son père, et elle dit toujours qu'elle a dîné avant l'heure. Lui, pour cacher son chagrin à sa fille, il répond qu'il dînera plus tard, (Avec émotion.) et je suis forcé de manger la part de tous les deux pour que chacun ne s'aperçoive pas que l'autre est à jeun! Oh! bientôt une heure!... je vas écumer mon pot. (Beaujolais entre, toujours vêtu en escamoteur; ses traits sont amaigris, ses yeux cerclés de noir; il arrive haletant, couvert de poussière et brisé par la fatigue.)

BEAUJOLAIS.

Vol-au-Vent!

VOL-AU-VENT.

Ah! vous v'là revenu, bourgeois?

BEAUJOLAIS.

Comment va ma fille?

VOL-AU-VENT.

Je ne sais pas, bourgeois; elle est là (Montrant la gauche.) dans la petite chambre que vous lui avez louée dans c'te ferme; peut-être bien qu'elle dort.

BEAUJOLAIS.

Tu crois? Tant mieux! Le médecin a dit que si elle pouvait dormir, et surtout pleurer un peu, on la sauverait peut-être. (Avec douleur.) Peut être!... Il parlait de sauver ma fille et il a pu me dire : « Peut-être!! »

VOL-AU-VENT.

Ah! si vous pouviez lui en prêter quelques-unes de vos larmes, vous, bourgeois! (Avec émotion.) car vous ne les *économez* pas, vous, vos larmes.

BEAUJOLAIS.

Je voudrais tant la voir heureuse! Mais non, c'est toujours la même tristesse, le même désespoir. Tu ne soupçonnes pas, toi, d'où peut venir ce chagrin qui menace sa vie?

VOL-AU-VENT, hésitant.

Dame! bourgeois, c'est que...

BEAUJOLAIS.

Dis ce que tu penses.

VOL-AU-VENT.

Eh ben, voilà!... Depuis quinze jours que nous avons quitté Paris, vous avez caché not' demoiselle ici, et, pour tâcher d'être aimé tout seul, vous ne lui laissez voir personne de son ancienne famille, et ça lui mine le cœur, à c't enfant... V'là ce que je pense, sauf vot' respect, bourgeois.

BEAUJOLAIS.

Oui, c'est bien cela... Je ne m'étais pas trompé, puisque, toi aussi, tu l'as compris!... Elle les regrette toujours, elle se meurt loin d'eux.

VOL-AU-VENT.

Allons, bourgeois, du courage!

BEAUJOLAIS.

Oui, il m'en faut pour travailler.

VOL-AU-VENT.

Un fort travail, bourgeois; vous voulez que je reste ici auprès de mademoiselle Jeanne; en sorte que vous êtes obligé de faire, à vous tout seul, la parade et le boniment! Comment ça peut-il marcher sans moi?

BEAUJOLAIS.

Bah! je fais de mon mieux.

VOL-AU-VENT.

Et vous courez d'une banlieue à l'autre?

BEAUJOLAIS.

Oui, je ne travaille que hors barrière, de peur d'être rencontré par ce Darmentières.

VOL-AU-VENT.

Et vous faites tous les jours deux ou trois lieues pour re-

venir ici? Ah! vous changez à vue d'œil; tout ça vous *externue!*

BEAUJOLAIS.

Où est le mal? C'est pour elle : je tâche d'en faire le plus possible. Ah! c'est maintenant que je comprends le travail!

VOL-AU-VENT.

Et moi aussi, bourgeois. Tenez, ce que vous me dites là, ça me donne des fourmillements dans les bras, dans les jambes; ah! je vas t-y en ratisser des légumes!

BEAUJOLAIS.

Va, mon garçon, va; si ma fille ne dort plus, je serai là pour lui tenir compagnie.

VOL-AU-VENT.

Tâchez de lui remuer un peu le cœur, bourgeois; vous êtes si *éloquentieux* quand vous voulez.

BEAUJOLAIS.

Aujourd'hui, je tenterai ma dernière chance de salut. J'aurais bien voulu me faire aimer d'elle et garder sa tendresse pour moi seul; mais, pour la sauver, rien ne m'arrêtera...

VOL-AU-VENT.

Bonne chance, bourgeois, bonne chance!

BEAUJOLAIS.

Avant tout, monte sur le coteau qui domine la route de Paris, et si tu vois venir une voiture bourgeoise, tu me feras notre signal, tu sais?

VOL-AU-VENT.

Oui, oui, je ferai, trrr, trrr!

BEAUJOLAIS.

Tais-toi donc, tu vas la réveiller!

VOL-AU-VENT.

C'est juste! (A voix basse, en sortant.) Trrr, trrr, patron, trrr! (Il s'éloigne.)

SCÈNE II.

BEAUJOLAIS, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, se soutenant à peine, venant par la porte de gauche.

Qu'y a-t-il donc?

BEAUJOLAIS, allant à elle.

Jeanne! Le maladroit t'a éveillée par ses cris?...

HÉLÈNE.

Je ne dormais pas... Dormir? Ah! je le voudrais bien, ma tête est si lourde!

BEAUJOLAIS, l'amenant à droite.

Assieds-toi là, sur ce banc, à côté de moi... Le médecin t'a trouvée un peu mieux ce matin.

HÉLÈNE.

Ah!

BEAUJOLAIS.

Il a dû te le dire?

HÉLÈNE.

Je ne sais pas... Je ne l'ai pas écouté.

BEAUJOLAIS.

Tu ne veux donc pas guérir?

HÉLÈNE.

Si... bientôt... On ne souffre plus... (Montrant la terre.) là!

BEAUJOLAIS.

Jeanne, ce n'est pas bien de parler ainsi!... Voyons, mon enfant, dis-moi ce que tu veux, ce que tu désires, et je te le donnerai.

HÉLÈNE, le regardant.

Je vous demande de vous fatiguer un peu moins; vous vous tuez!

BEAUJOLAIS.

Ah! j'ai de la force et de la bonne volonté... Est-ce que l'on ne se fait pas à tout?

HÉLÈNE.

Pas toujours, mon père! Oh! non, pas toujours! (Elle laisse retomber sa tête.)

BEAUJOLAIS, à part, se levant.

C'est à cause de ceux qu'elle ne voit plus qu'elle dit cela. Moi, je ne suis rien pour elle, rien! (Il lui prend la main.) Je l'aime pourtant bien! (Il la porte à ses lèvres.)

HÉLÈNE, relevant la tête.

Ah! une larme sur ma main!... Je voudrais pleurer aussi, moi; mais je ne peux pas, je ne peux pas!

BEAUJOLAIS, à part, se levant.

Allons, je vois bien qu'il faut que je lui parle des autres. (Haut.) Quoi que tu en dises, Jeanne, si triste et si malade que tu sois, il y a une chose que tu désires au fond de ton cœur.

HÉLÈNE.

Non, je ne demande rien!

BEAUJOLAIS.

Parce que tu crois que je refuserai toujours, que je n'aurais pas le courage de te les voir aimer plus que moi... eux?

HÉLÈNE.

Que dites-vous?

BEAUJOLAIS.

Si je te permettais... de les voir... de temps en temps?

HÉLÈNE, avec vivacité.

Les revoir?... Revoir ma mère?...

BEAUJOLAIS.

Cela te ferait donc bien plaisir?

HÉLÈNE.

Vous me le demandez? Oh! mais, non, non, ce serait trop de bonheur, elle ne viendra pas! (On entend le signal de Vol-au-Vent.)

BEAUJOLAIS, à part.

La voilà!... Ah! ce signal m'est entré dans le cœur comme un coup de couteau!

HÉLÈNE.

Qu'avez-vous donc?

BEAUJOLAIS, passant derrière le banc.

Rien... une imagination... Je me figure que quelqu'un... quelqu'un... que tu aimes... a découvert cette retraite!

HÉLÈNE.

Quelqu'un que j'aime?

BEAUJOLAIS.

Il me semble qu'en ce moment sa voiture descend le coteau, que ses chevaux vont ventre à terre, et que son postillon fait claquer son fouet pour avertir de son arrivée! (On entend un bruit de fouet.)

HÉLÈNE, se levant.

Ecoutez! Non. Je suis folle!... Quelque chaise de poste qui passe, et dont vous aviez entendu le bruit avant moi!

BEAUJOLAIS.

Mais dans cette chaise de poste peut se trouver... la comtesse de Varennes.

HÉLÈNE.

Elle?... Oh! non, non... elle ignore où je suis!

BEAUJOLAIS.

Elle te cherche, peut-être.

HÉLÈNE.

Le hasard qui l'amènerait ici serait trop grand!

BEAUJOLAIS.

Alors, c'est la Providence.

HÉLÈNE, tremblante.

Pourquoi me dites-vous cela, mon père? pourquoi me dites-vous cela?

BEAUJOLAIS.

Parce que je sais qu'elle va venir... (La comtesse paraît.)

HÉLÈNE.

Elle viendrait... elle, ma mère?

BEAUJOLAIS, regardant au fond.

Oui, elle vient; tiens, la voilà!

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA COMTESSE.

HÉLÈNE.

Ah! (Elles se jettent dans les bras l'une de l'autre.)

LA COMTESSE.

Hélène, ma fille chérie!

HÉLÈNE.

Ma mère!... toi!... toi!...

BEAUJOLAIS.

Allons, Jeanne, pleure, pleure de joie avec elle, puisque tu ne peux pas même pleurer de douleur avec moi.

HÉLÈNE.

Je te revois!... Oh! quelle joie du ciel! (Elles sont dans les bras l'une de l'autre. Beaujolais les regarde et s'assied d'un air accablé, sur un escabeau, à gauche.)

LA COMTESSE.

Que je t'embrasse encore, que je te regarde. (A part.) Oh! comme elle est changée!

HÉLÈNE.

Il y a bien longtemps que mon cœur t'appelle... J'avais peur de mourir sans t'avoir revue.

LA COMTESSE.

Mourir!... Ne dis pas cela!...

HÉLÈNE.

Oh! mais te voilà, je vais déjà mieux : ta présence me ranime, ton regard me rend la vie! Et toi!... toi!... tu es bien heureuse aussi de me revoir, n'est-ce pas?.. Tu m'as bien regrettée? tu m'as bien pleurée? Oh! que tu as dû souffrir!

LA COMTESSE.

Plus que je ne puis le dire. Songes-y donc : Lucien était venu tout rayonnant de joie nous apprendre qu'il avait retrouvé ta trace, et quand j'ai couru vers toi, tu étais partie; je te perdais de nouveau! Mon cœur se déchirait une seconde fois! Oh! si tu savais quelle douleur et quel désespoir se sont emparés de moi... J'ai bien cru que je n'y survivrais pas.

HÉLÈNE.

Cela me fait du mal et du bien à la fois, ce que tu me dis là... Je vois que tu m'aimes autant que tu m'aimais quand tu te croyais ma mère. (Beaujolais laisse tomber sa tête dans ses mains.)

LA COMTESSE.

Je t'aime davantage; car tu étais heureuse, et maintenant tu souffres... (A Beaujolais.) Mais quel médecin l'a... (Voyant Beaujolais qui pleure sans l'entendre.) Oh!... (Elle le montre à Jeanne, elles vont toutes les deux auprès de lui.)

HÉLÈNE, lui prenant la main.

Mon père!

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi, monsieur, si, dans l'expansion de ma joie, j'ai prononcé des paroles qui vous ont affligé.

BEAUJOLAIS.

Ne vous occupez pas de moi, madame, ne pensez qu'à elle, consolez-la!... Vous connaissez le chemin de son cœur, vous! (Il la rend à Hélène.)

LA COMTESSE.

Je n'ai plus le droit de l'appeler ma fille; mais j'ai toujours pour elle la tendresse d'une mère.

HÉLÈNE.

Que tu me fais de bien en me parlant ainsi! C'est comme une bénédiction du Dieu qui descend sur ma tête. Tiens, le bonheur me suffoque; il semble qu'il fasse éclater mon cœur, et... et... et... je ne peux pas m'empêcher de pleurer.

BEAUJOLAIS, avec joie.

Ah!

LA COMTESSE.

Mon enfant.

BEAUJOLAIS.

Laissez-la pleurer, madame. Ce sont de bonnes et douces larmes! Elle a raison, c'est la bénédiction de Dieu qui descend sur elle. Ah! vous êtes bien heureuse, madame, c'est vous qui la sauvez!

HÉLÈNE.

C'est vrai, je me sens soulagée... Bonne chère mère, je suis contente que cela me vienne de toi!... Mais comment as-tu découvert notre demeure?

LA COMTESSE.

Comment? par la lettre que j'ai reçue...

HÉLÈNE.

Une lettre?...

LA COMTESSE.

Qui me disait où je te trouverais, qui me disait de venir.

HÉLÈNE.

De qui, cette lettre?

BEAUJOLAIS, à part.

Elle le demande!

LA COMTESSE.

Mais... de ton père.

HÉLÈNE.

De lui! si jaloux de la tendresse de sa fille?.. Oh! merci de ce que vous avez fait là, mon père, merci! (Elle l'embrasse avec effusion.)

BEAUJOLAIS.

Tu m'embrasses!... et de toi-même, encore!... Ah! que c'est bon ces baisers-là!... Va, va, je suis bien payé.

HÉLÈNE.

Je vous aimerai bien aussi, mon père.

BEAUJOLAIS.

Fais ce que tu pourras pour ça. Mais c'est fini, la voilà vaincue cette jalousie paternelle. J'aime mieux que tu vives, que tu sois heureuse. Entourez-la de votre amour, vous et les vôtres, madame la comtesse; qu'elle vous donne à tous son affection, ses caresses, et s'il s'en égare quelques-unes, je serai là pour les recevoir! comme le chien de la maison, que l'on caresse aussi quelquefois... quand tout le monde a son compte...

LA COMTESSE.

Tranquillisez-vous... Et toi, sois heureuse... tu reverras bientôt ceux qui te sont chers.

HÉLÈNE.

Bientôt?

LA COMTESSE.

Oui, oui. Ils viendront, ils viendront tous dès aujourd'hui, dès ce soir; car j'ai laissé pour mon mari absent une lettre qui disait que tu es retrouvée, et, ce soir, ils seront ici, Georges, Lucien, et, plus tard, Raoul lui-même saura...

BEAUJOLAIS ET HÉLÈNE, avec effroi.

Raoul!

LA COMTESSE, étonnée.

Qu'avez-vous donc?

BEAUJOLAIS.

Raoul Darmentières!... Madame, faites que cet homme ignore toujours la demeure de notre enfant...

LA COMTESSE.

Pourquoi?

BEAUJOLAIS.

Pourquoi?... (La prenant à part.) Parce que c'est l'ennemi de son repos, de son honneur, entendez-vous?

LA COMTESSE.

Lui!

BEAUJOLAIS, bas.

C'est pour la soustraire à ses poursuites, à ses piéges, à ses violences que j'ai caché ma fille ici.

LA COMTESSE.

Grand Dieu!... Que m'apprenez-vous là?... lui, Raoul? (Allant à Hélène.) Il faut que je te quitte, alors.

HÉLÈNE.

Déjà!

LA COMTESSE.

Oui; mais, sois sans crainte, je reviendrai ce soir avec mon mari et Lucien, et tu n'auras rien à redouter de personne, mon enfant bien-aimée.

HÉLÈNE.

Je t'ai vue si peu de temps! je t'ai si peu embrassée!

LA COMTESSE.

Il faut que je parte, il le faut, te dis-je; nous serons ici ce soir même.

HÉLÈNE.

A ce soir, donc, ma bonne mère!

LA COMTESSE, embrassant Hélène.

A ce soir! (A Beaujolais.) Et vous, monsieur, que Dieu vous rende la joie dont vous avez rempli mon cœur. (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

HÉLÈNE, BEAUJOLAIS, puis DARMENTIÈRES.

HÉLÈNE, à sa mère, qui disparaît.

Au revoir! au revoir!... O mon père! il me semble que je ne suis plus la même.

BEAUJOLAIS.

C'est vrai.

HÉLÈNE.

Tenez, vous me demandiez ce matin de sortir avec vous, et je vous ai répondu que je ne m'en sentais pas la force; mais maintenant, je ferais une lieue à pied, et, si vous voulez, nous allons nous promener.

BEAUJOLAIS, montrant la droite.

Du côté du pré?... Il y a de si jolies fleurs!

HÉLÈNE, montrant la gauche.

Non, sur le coteau.

BEAUJOLAIS, tristement.

C'est juste; on voit de plus loin.

HÉLÈNE.

Et l'on est vue... J'agiterai mon mouchoir, et la comtesse... Oh! partons, partons!

BEAUJOLAIS.

Allons, j'aime mieux la voir comme ça; du moins, il n'y a que moi qui souffre...

HÉLÈNE.

Êtes-vous prêt?

BEAUJOLAIS.

Viens, ma petite Jeanne, viens! (Ils se retournent et aperçoivent Darmentières qui arrive par la gauche, au fond.)

BEAUJOLAIS.

Darmentières!

DARMENTIÈRES.

Moi-même, cher monsieur Vidal. Je savais bien qu'en surveillant toutes les démarches, tous les pas de ma respectable tante, je finirais par vous découvrir. Je savais bien que, tôt ou tard, vous vous rapprocheriez des millions de la famille de Varennes.

BEAUJOLAIS.

Oh! tu ne le crois pas, Jeanne, tu ne le crois pas?

HÉLÈNE.

Non, mon père, non!

BEAUJOLAIS.

Je ne veux qu'une chose : le bonheur de cette enfant; et, sachez-le bien, pour l'assurer, je donnerais ma vie.

DARMENTIÈRES.

Alors, c'est une véritable conversion. Eh bien, mon cher, c'est contagieux, ces bonnes idées-là : moi aussi, j'ai voulu me convertir, moi aussi, j'ai voulu tenter de rendre ma cousine heureuse.

HÉLÈNE.

Vous, monsieur?

DARMENTIÈRES.

J'ai écrit en Italie, à ce marquis de Mérens, dont l'orgueil a pesé si cruellement sur ma famille; je lui ai demandé d'être moins rigoureux pour son fils qu'il ne l'a été pour ma mère, et de consentir au mariage de Lucien, dût-il épouser la fille d'un bateleur.

BEAUJOLAIS.

Vous avez écrit cela?

DARMENTIÈRES.

Oui..... Mais j'ai le regret de n'avoir pu le convaincre. M. de Mérens a écrit à son fils qu'il se tuerait le jour même où devrait s'accomplir ce honteux mariage.

HÉLÈNE, pleurant.

Oh! Lucien! Lucien!

BEAUJOLAIS.

C'est une nouvelle infamie que vous avez commise. (D'un air menaçant.) Mais je crois que vous avez eu tort de venir.

DARMENTIÈRES.

Des menaces!... J'ai pris mes précautions. Voyez plutôt. (Quatre recors paraissent.)

HÉLÈNE.

Un guet-apens!

DARMENTIÈRES.

Allons donc!... une simple arrestation pour dette : monsieur m'a souscrit une lettre de change, le jugement a été rendu; il faut que monsieur paye, ou de son argent, ou de sa personne.

BEAUJOLAIS.

Mais vous savez bien que si vous réclamez cette créance, je pourrai, à mon tour...

DARMENTIÈRES.

En réclamer une autre? Eh bien, poursuivez-moi! Je suis prêt à payer à la requête de M. Jacques Vidal.

HÉLÈNE.

Que veut-il dire?

BEAUJOLAIS.

Oh! lâche!

DARMENTIÈRES, aux recors.

Allons, finissons-en!

BEAUJOLAIS, que les recors saisissent.

Ma fille, mon enfant!... Et je la laisse ici!... Oh! qui la défendra, qui la sauvera?...

DARMENTIÈRES.

Messieurs, faites votre devoir, emmenez-le!

HÉLÈNE, s'élançant vers le fond.

Mon père! au secours! au secours!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE COMTE, LUCIEN, LA COMTESSE, amenés par VOL-AU-VENT.

LE COMTE.

Me voilà, ma fille, me voilà!

DARMENTIÈRES, à part.

Lui!

HÉLÈNE, se jetant dans ses bras.

Ah! c'est Dieu qui vous envoie!

VOL-AU-VENT, à Lucien et à la comtesse.

Par ici! par ici!

LUCIEN, entrant.

Que se passe-t-il?

HÉLÈNE.

Ils veulent arrêter mon père! .. Une lettre de change!

LE COMTE.

Je suis le général comte de Varennes, messieurs, et je m'engage à payer. (Les gardes lâchent Beaujolais.)

LUCIEN.

L'arrêter! Mais qui donc?... Raoul?...

HÉLÈNE.

Vous voilà tous!... Comment se fait-il?

LA COMTESSE, à Hélène.

Ma lettre les a fait accourir... Je viens de les rencontrer, et nous arrivons à temps pour te sauver.

LE COMTE, à Raoul.

Ces messieurs se retirent; vous pouvez les suivre.

LUCIEN.

Non, non, pas avant qu'il ne m'ait rendu raison.

HÉLÈNE.

Lucien!

BEAUJOLAIS, passant entre le comte et Lucien.

Ne crains rien, Jeanne. (A Lucien.) Vous ne vous battrez pas, monsieur : quand on rencontre une vipère sur sa route, on la laisse passer, ou bien on lui écrase la tête sous le talon de sa botte...

VOL-AU-VENT.

J'ai de fameux talons, bourgeois, faut-il y aller?

DARMENTIÈRES, à Beaujolais.

Prends garde!

BEAUJOLAIS.

A quoi? Vous ne pouvez rien contre moi. (Montrant Hélène et Lucien.) Vous ne pouvez rien contre eux.

DARMENTIÈRES.

J'ai pu, du moins, empêcher leur mariage, et, si Hélène n'est pas à moi, elle n'appartiendra pas à un autre.

BEAUJOLAIS.

Vous croyez?

DARMENTIÈRES.

M. de Mérens se tuera plutôt que de permettre le mariage de son fils avec la fille d'un bateleur.

BEAUJOLAIS, avec force.

Eh bien, où est-il donc ce bateleur qui a le droit de la nommer sa fille? (Mouvement général.)

TOUS.

Que signifie?

DARMENTIÈRES.

Tu oses dire?...

BEAUJOLAIS.

Toute la vérité... Vous qui m'avez ramassé sur la place publique, vous qui m'avez affublé d'un faux nom, vous savez bien que je ne suis pas Jacques Vidal, et que je m'appelle François Beaujolais. Vous savez bien qu'elle n'est pas ma fille, vous qui m'avez souscrit un effet de quarante mille francs pour me payer ce mensonge!

HÉLÈNE.

Quoi ! vous n'êtes pas?..

BEAUJOLAIS.

Je ne suis pas votre père!

DARMENTIÈRES.

Mais c'est te perdre, misérable!

BEAUJOLAIS.

Ça m'est bien égal .. je la sauve, elle!...

LE COMTE.

Vous avez cette preuve? Cet effet souscrit.. (Montrant Darmentières.) par lui?

BEAUJOLAIS, lui donnant un papier.

Le voilà, monsieur le comte.

LE COMTE, lisant.

Oui, cela est vrai, bien vrai.

BEAUJOLAIS.

Jacques Vidal a cessé de vivre il y a dix ans... Personne ne vous réclamera jamais sa fille... personne, je vous le jure; car son père est mort, oui... oui..., son père est mort!

LA COMTESSE, à Hélène.

Ah! tu m'es donc rendue!...

LE COMTE.

Oui, elle sera comme autrefois, fille du comte de Varennes. (Regardant Darmentières.) Et nul ne dévoilera le secret de sa naissance. (Darmentières relève la tête.) Vous partirez, monsieur!

DARMENTIÈRES.

Moi!

LE COMTE.

Demain vous quitterez la France.

DARMENTIÈRES.

Je ne partirai pas.

BEAUJOLAIS.

Je vous demande bien pardon, monsieur, vous partirez. Si vous n'avez pas de remords, j'en ai, moi; et, si vous m'y forcez,

j'avouerai tout à la justice : notre infâme complot, l'enlèvement, les faux, et nous serons jugés, condamnés ensemble; nous serons ensemble au bagne et rivés à la même chaîne. (Changeant de ton.) Ce sera bien de l'honneur pour moi, mon beau monsieur!

DARMENTIÈRES, accablé.

Je partirai!

BEAUJOLAIS.

Et maintenant, monsieur le comte, puis-je espérer mon pardon?

LE COMTE.

La réparation a égalé la faute, monsieur, et votre repentir vous absout.

BEAUJOLAIS, à Hélène.

Et vous, mon enfant, ne maudissez pas trop mon souvenir.

HÉLÈNE.

Vous maudire! Oh! non.

BEAUJOLAIS.

Alors, donnez-moi votre main en signe de pardon... Le voulez-vous?

HÉLÈNE.

La voilà!

BEAUJOLAIS, lui baisant la main, et à part.

C'est le dernier baiser que te donnera ton père. (Il essuie une larme.)

HÉLÈNE, en regardant Beaujolais

Lucien! s'il n'est pas mon père, pourquoi donc pleure-t-il?

LUCIEN.

C'est vrai!

HÉLÈNE.

Pourquoi donc cette séparation déchire-t-elle mon cœur?

LUCIEN, frappé de la même idée.

Tais-toi!

BEAUJOLAIS.

Adieu pour toujours!

HÉLÈNE.

Pour toujours?

LUCIEN.

Non, non! Quand je serai ton mari, je te rendrai ton père. (Il désigne Beaujolais.)

HÉLÈNE.

Ah!... (Elle serre les mains de Lucien.)

BEAUJOLAIS, à Darmentières.

Partons, monsieur... (A Hélène.) Adieu!... adieu!...

77027

FIN.



C'EST MA FEMME

VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR DÉSAUGIERS

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-MONTANSIER, EN 1804.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

MADAME LAVIGNE, couturière, sous le nom de MADEMOISELLE VOISINET...............	Mmes Dubocer.	SAINT-MARC, jeune peintre........................	MM. Auberteu.
THÉRÈSE, ouvrière en dentelle, sa nièce.........	Drouville.	FOLLEVILLE, ami de Saint-Marc et musicien....	Bosquier-Gavaudan.
		LAVIGNE, marchand de vin en gros...............	Tiercelin.

La scène se passe, à Paris, chez madame Lavigne.

Un salon : une table couverte d'une nappe est sur la gauche; une robe est étendue sur le dos d'une chaise.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE VOISINET, THÉRÈSE, travaillant.

MADEMOISELLE VOISINET. Eh bien, Thérèse, cette robe?

THÉRÈSE. Elle avance, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Où en êtes-vous?

THÉRÈSE. A la dernière manche.

MADEMOISELLE VOISINET. Encore? Combien en faites-vous donc?

THÉRÈSE. Deux, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Songez qu'il est neuf heures, et que madame Saint-Clair attend cette robe à dix, pour se rendre au bal.

THÉRÈSE. Elle l'aura; et, d'ailleurs, il n'est pas nécessaire qu'elle y soit arrivée des premières : c'est de mauvais ton.

MADEMOISELLE VOISINET. Mais, en vérité, pour une petite couturière, vous êtes bien instruite... Qui vous a en donc tant appris?

THÉRÈSE. M. Folleville, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Qui? Ce jeune musicien, le digne ami de cet impertinent Saint-Marc, qui occupait cet appartement avant nous?

THÉRÈSE. Lui-même. Oh! c'est un homme du monde, il a...

MADEMOISELLE VOISINET. Le fil.

THÉRÈSE. Le voilà, ma tante. Il a de l'esprit, de la tournure, et avec cela on va partout.

MADEMOISELLE VOISINET. Qu'il ne s'avise toujours pas de se montrer chez moi.

THÉRÈSE. Vous lui en voulez donc bien à ce pauvre Folleville?

MADEMOISELLE VOISINET. Je ne pardonnerai jamais à ces drôles-là la réputation de bavarde, de mauvaise langue, de commère, enfin, qu'ils m'ont donnée.

THÉRÈSE. Ne les traitiez-vous pas toujours de vauriens, d'ivrognes, de...

MADEMOISELLE VOISINET. Parce qu'ils le sont, mademoiselle, et surtout ce Saint-Marc... (Elle soupire.) Que je me sais bon gré d'avoir dégoûté de lui cette jeune veuve, qui allait lui donner sottement sa main et sa fortune!

THÉRÈSE, à part. Le pauvre garçon!

MADEMOISELLE VOISINET. Et d'avoir forcé ce mauvais sujet à déménager.

THÉRÈSE, à part. Au moment où il allait faire mon portrait, encore.

MADEMOISELLE VOISINET. Monsieur donnait continuellement des dîners, des bals, des... que sais-je, moi?

Air : *Courant de la brune à la blonde.*

Le jour, c'était un tapage,
Un véritable chaos ;
La nuit, pour le voisinage,
Pas un moment de repos.
Chez un vaurien que j'abhorre
Pendant tout le carnaval
Jusqu'au lever de l'aurore,
Quel sabbat infernal!
Dimanche gras
Lundi gras,
Mardi gras,
Fins repas,
Grands galas,
Des éclats,
Un tracas,
Un fracas...

THÉRÈSE.

Que vous ne blâmiez pas,
Quand vous dansiez encore.

MADEMOISELLE VOISINET. Qu'est-ce à dire, impertinente? Suis-je donc d'un âge à ne plus danser, si j'en avais l'envie? Mais, Dieu m'en garde!... La danse est une invention du diable! Gestes, entrechats, attitudes, tic-tacs, œillades, queues du chat y sont autant de piéges pour la jeunesse.

Air : *Il est des amusements.*

Il est des amusements
Qu'autorise la décence,
Mais rien n'est à dix-huit ans
Plus funeste que la danse.
C'est en dansant que l'innocence
Perd ses attraits les plus touchants,
Ne voit-on pas,
Des faux pas,
Dont toujours la danse est cause!
A des plaisirs délicats,
Il s'en faut que je m'oppose,
Qu'on fasse toute autre chose,
Mais que l'on ne danse pas.

THÉRÈSE. J'espère pourtant bien danser, quand je me marierai.

MADEMOISELLE VOISINET. Quand vous vous marierez?

THÉRÈSE. Oui, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Mais, en vérité, vous avez des idées...

THÉRÈSE, Ce ne sont pas des idées, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Est-ce encore M. Folleville qui vous met cela en tête? Imitez-moi, mademoiselle, me suis-je mariée, moi?

THÉRÈSE. Je n'en sais rien, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Petite péronelle! J'ai refusé trente partis des plus considérables, et, mademoiselle, parce qu'un mauvais musicien se présente, écouterait ses fleurettes? Oh! j'y mettrai bon ordre.

THÉRÈSE, se levant. C'est fini, ma tante!

MADEMOISELLE VOISINET. Allons, ployez tout cela, que nous le portions vite chez madame Saint-Clair. Mais avant, dites-moi ce que vous avez acheté pour souper; surtout, ne me parlez jamais de votre Folleville.

THÉRÈSE. Nous avons un pâté.

MADEMOISELLE VOISINET. Bon! C'est un piége qu'il vous tend.

THÉRÈSE. Un poulet rôti.

MADEMOISELLE VOISINET. Après... Ah! les hommes!... les hommes!...

THÉRÈSE. Des biscuits.

MADEMOISELLE VOISINET. Vous les croyez tendres?... Eh bien, non.

THÉRÈSE. Si fait, ma tante, ils sortent du four.

MADEMOISELLE VOISINET. Qui?

THÉRÈSE, Les biscuits.

MADEMOISELLE VOISINET. Eh! qui vous parle de biscuits? Voilà encore un de vos défauts, la friandise! Avez-vous songé aux confitures, que je vous avais tant recommandé d'acheter?

THÉRÈSE. Oui, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Allons, faites ce paquet, tandis que je vais préparer le souper.

THÉRÈSE, à part. Si Folleville pouvait venir pendant ce temps-là!

MADEMOISELLE VOISINET. Et ne chiffonnez rien. (Elle sort.)

SCÈNE II.

THÉRÈSE, seule. Enfin, me voilà seule! Voyons vite la lettre que Folleville m'a glissée, ce matin, dans la main, en me recommandant le plus grand mystère. Comme si j'étais une étourdie!

Air de *la cinquième édition.*

Au travail, dès le point du jour,
Que de points il m'a fallu faire!
Points de surjet, points au tambour,
Points de dentelle, points arrière;
Tous ces points ne m'amusaient point.
Fort à point ma tante me laisse,
Et voilà que de point en point,
J'arrive au point qui m'intéresse.

Lisons... Mais, c'est l'écriture de ma tante... Que vois-je?... Elle est adressée à M. de Saint-Marc. « Qu'allez-vous faire, imprudent jeune homme!... Unir votre sort à celui d'une jeune femme sans expérience, incapable d'apprécier les qualités et les talents qui vous distinguent; tandis qu'une autre, moins jeune peut être, mais plus sensible, soupire et vous tend les bras! » Est-ce d'elle qu'elle voudrait parler? « Jugez de la force de l'intérêt que vous m'inspirez, par la hardiesse d'une déclaration qui blesse si vivement l'amour-propre et la timidité de mon sexe. » Elle l'aime! « Mais il a bien fallu que ma main vous confirmât ce que mes regards ont mille fois tenté vainement de vous faire entendre. Je vous crois trop délicat pour abuser de l'aveu d'une femme, hélas! trop aimante, et pour déchirer, par un dédain outrageant, un cœur qui vole d'avance au-devant du vôtre! » (Folleville paraît, et écoute.) Et elle me blâme d'aimer M. Folleville... C'est bon, c'est bon, ma tante... Oh! la bonne nouvelle!... Cachons vite cette lettre. (Folleville approche, et la lui retire de la main furtivement; Thérèse, effrayée, jette un cri.)

SCÈNE III.

THÉRÈSE, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE. Chut!

MADEMOISELLE VOISINET, en dedans. Qu'avez-vous donc, Thérèse?

THÉRÈSE. Ma tante vient, sauvez-vous.

FOLLEVILLE. Sous cette table.

THÉRÈSE. Elle va servir le souper.

FOLLEVILLE. Tant mieux, j'en aurai l'odeur. Que dis-tu de sa lettre?

THÉRÈSE. Paix, la voilà.

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE VOISINET, THÉRÈSE, FOLLEVILLE, caché sous la table.

MADEMOISELLE VOISINET, apportant le pâté. Pourquoi donc le cri que vous avez jeté?

THÉRÈSE. C'est une aiguille qui m'a piquée au vif, et la douleur...

MADEMOISELLE VOISINET. Vous êtes donc bien sensible. Voici le pâté... Allez chercher le poulet, les biscuits et le rota, pour que le souper soit prêt à notre retour.

THÉRÈSE. Oui, ma tante. (Elle sort en regardant toujours sous la table d'un air inquiet.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE VOISINET, FOLLEVILLE, caché.

MADEMOISELLE VOISINET. Non, certes, elle n'épousera pas son impertinent Folleville.

FOLLEVILLE, à part. Me voilà sur le tapis.

MADEMOISELLE VOISINET. Et j'empêcherai bien qu'il mette les pieds ici. Thérèse est bonne travailleuse, et, en la perdant, je perdrais toutes mes pratiques. Il faudrait d'abord lui rendre ce mobilier qui lui appartient et qui me convient beaucoup.

FOLLEVILLE, à part. Sans doute, il ne te coûte rien.

MADEMOISELLE VOISINET. Je tremble à chaque instant qu'elle ne vienne à apprendre que j'ai été mariée.

FOLLEVILLE, prête l'oreille. Hem?

MADEMOISELLE VOISINET. Mais comment le saurait-elle? Séparée depuis six ans de Lavigne, que son commerce de vins obligeait de voyager, je n'en ai reçu aucune nouvelle... il est sans doute mort.

FOLLEVILLE. Oh! la bonne découverte!

MADEMOISELLE VOISINET. Et il aurait été si facile à ce jeune Saint-Marc de me consoler de sa perte! l'ingrat!... Il saura ce qu'il en coûte d'humilier l'amour-propre d'une femme; et celle qu'il a eu l'insolence de me préférer, grâce aux mesures que j'ai prises, ne sera pas plus heureuse que moi. Mais Thérèse ne vient pas, et madame Saint-Clair qui attend sa robe. Thérèse! (Elle sort en l'appelant.)

SCÈNE VI.

FOLLEVILLE, seul, sortant de dessous la table. Elle a été mariée et elle se faisait passer pour demoiselle!... Ah! madame Lavigne, nous vous tenons maintenant. Courons apprendre à mon amie...

SCÈNE VII.

FOLLEVILLE, SAINT-MARC.

FOLLEVILLE. Comment! toi ici?

SAINT-MARC. Grande nouvelle, mon cher.

FOLLEVILLE, Grande nouvelle aussi.

SAINT-MARC. Je viens de rencontrer un homme qui se dit le mari de mademoiselle Voisinet.

FOLLEVILLE. Parle bas... Effectivement, elle est mariée.

SAINT-MARC. A qui?

FOLLEVILLE. A un nommé Lavigne.

SAINT-MARC. Lavigne, précisément. Marchand de vin en gros, séparé depuis six ans de sa femme, une couturière?

FOLLEVILLE. C'est elle.

SAINT-MARC. Méchante.

FOLLEVILLE. C'est elle.

SAINT-MARC. Bavarde.

FOLLEVILLE. C'est elle.

SAINT-MARC. Prude.

FOLLEVILLE. C'est elle.

SAINT-MARC. Et friande.

FOLLEVILLE. Voilà bien son signalement. Et que vient-il faire à Paris?

SAINT-MARC. Vendre quelques feuillettes de vin dont il a bu la moitié en route.

FOLLEVILLE. Il est donc ivre?

SAINT-MARC. Au point qu'il m'a pris pour une demoiselle. Il m'a demandé le meilleur cabaret des environs, je lui ai indiqué cette maison-ci, comme une excellente auberge il va sans doute y venir, et il se trouvera nez à nez avec sa femme.

FOLLEVILLE. Délicieux ! Vois-tu d'ici le coup de théâtre ?

SAINT-MARC. Ah ! mademoiselle Voisinet, vous voulez m'empêcher d'épouser Sophie.

FOLLEVILLE. Ah ! mademoiselle Voisinet, vous voulez m'empêcher d'épouser Thérèse. Dis donc, mon ami... si nous commencions par emporter ce pâte, nous pourrions assouvir sur lui notre vengeance !

SAINT-MARC. Ah ! fi ! fi !... enlever un drapeau qui n'est pas défendu !

FOLLEVILLE. Tu as raison. Cette victoire est indigne de nous. Eh bien, faisons mieux. Mademoiselle Voisinet va sortir ; restons maîtres du champ de bataille... Oui, ma tête se monte, mon imagination s'enflamme, le souper est à nous.

SAINT-MARC. Pour un peintre et un musicien quelle aubaine !

FOLLEVILLE.

Air *du vaudeville de l'Opéra-Comique.*

J'ai vu pour affamer un camp
Intercepter toutes les routes,
Mais ce sont des ruses d'enfant,
La mienne seule les vaut toutes.
Par un trait d'audace inouï,
Folleville, ici tu te livres
A la bouche de l'ennemi,
Pour lui couper les vivres

SAINT-MARC, regardant la robe qui est sur le dos d'une chaise. Que vois-je ?... cette robe...

FOLLEVILLE. Eh bien ?...

SAINT-MARC. Mais oui, tiens, c'est une robe de ma Sophie, c'est celle qu'elle avait le premier jour que je la vis.

FOLLEVILLE. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Mademoiselle Voisinet est sa couturière.

SAINT-MARC. Négligé charmant, qui la pares si bien, combien de fois n'ai-je pas envié ton sort !...

FOLLEVILLE. Allons, une invocation à la robe à présent.

SAINT-MARC.

Air : *Avec vous, sous le même toit.* (FANCHON.)

Partout tu peux suivre ses pas,
Elle t'embellit de sa grâce,
Le jour tu presses ses appas,
Et le soir, sa main te délace.
La nuit auprès d'elle étendu,
Tu peux l'apercevoir encore.
Et ton bonheur n'est suspendu
Que pour renaître avec l'aurore.

FOLLEVILLE. Si du moins j'avais une robe de ma Thérèse à qui parler, ne fût-elle que d'indienne, je ne tiens pas à l'étoffe.

SAINT-MARC. On vient ; sauvons-nous.

FOLLEVILLE. Oh ! quelle idée ! prenons cette robe et vite dans ce cabinet.

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE VOISINET, THÉRÈSE, portant, l'une, un poulet rôti, l'autre, une assiette de biscuits et deux bouteilles de vin.

MADEMOISELLE VOISINET.

Air : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Que ce poulet a bonne mine !
Le joli pâté que voilà !...
Cette liqueur paraît divine !...
Quel souper je vais faire là !...
Quand avec symétrie,
Une table est servie,
Le plus simple repas
A mille appas.
Pour rendre le nôtre agréable,
Avec art disposons ces plats,
De ce côté-ci
Mettons le roti,
De ce côté-là
Mettons le pâté.
C'est le seul plaisir
Qu'on peut sans rougir
Aimer, saisir,
Goûter, sentir...

Est-il rien de plus joli qu'un dîner d'amis, un souper de famille ? Comment trouvez-vous ce vin ? — Excellent. — Ce café ? — délicieux. — Cette liqueur ? — divine. — A votre santé ? — à la vôtre... Le cœur s'échauffe, la tête se monte, on rit, on chante, on s'embrasse, et on finit par s'écrier en jetant sa serviette...

La table (*bis*)
Est l'âme du plaisir

THÉRÈSE, à part. Comme il doit être mal à son aise, là-dessous !...

MADEMOISELLE VOISINET. Que regardez-vous donc là ?

THÉRÈSE. Rien, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Venez m'aider à avancer cette table.

THÉRÈSE, à part. Ah ! mon Dieu !...

MADEMOISELLE VOISINET. Venez donc.

THÉRÈSE. Est-ce qu'elle n'est pas bien là.

MADEMOISELLE VOISINET. Mais vos yeux se portent toujours là-dessous. (Elle lève la nappe.)

THÉRÈSE, à part. Tout est perdu !

MADEMOISELLE VOISINET. Il n'y a pourtant rien.

THÉRÈSE. Il est parti... Quelle peur j'ai eue !

MADEMOISELLE VOISINET. Viendrez-vous, à la fin !

THÉRÈSE. Oui, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Là... doucement... bien... maintenant, partons.

THÉRÈSE. Éteindrai-je les lumières ?

MADEMOISELLE VOISINET. Et où en trouverons-nous, à notre retour ?

THÉRÈSE. C'est juste. . Je n'y pensais pas.

MADEMOISELLE VOISINET. Vous ne pensez à rien. Allons, fermez cette porte à double tour, et posez la clef sur la cheminée ; nous sortirons par le petit escalier.

THÉRÈSE. C'est fermé.

MADEMOISELLE VOISINET. Partons. (Thérèse prend la robe empaquetée, et elles sortent.)

SCÈNE IX.

SAINT-MARC, FOLLEVILLE, tous deux en femmes.

FOLLEVILLE. Elles sont sorties.

SAINT-MARC, regardant Folleville. Ha ! ha ! ha ! quelle tournure !

FOLLEVILLE. Ma tournure vaut bien la tienne.

SAINT-MARC. Mais sauras-tu jouer ton rôle.

FOLLEVILLE. Moi, je ne redoute qu'un écueil.

Air : *Vive le vin, vive l'amour.*

Achille, en fille, un certain jour,
Trompait les regards de la cour
Par une figure vermeille :
L'aspect d'une arme le réveille ;
Il se trahit pour la saisir :
Moi, si je crains de me trahir,
C'est à l'aspect d'une bouteille.

On entend Lavigne, sous la fenêtre, fredonner l'air :
Tous les matins, je chante.

SAINT-MARC, à la fenêtre. C'est notre homme ! bon Dieu ! dans quel état il est !

FOLLEVILLE. Il cherche l'auberge que tu lui as indiquée.

SAINT-MARC. Cours vite au-devant de lui, de peur qu'il ne nous échappe.

FOLLEVILLE. Eh ! comment faire ? nous sommes enfermés.

SAINT-MARC. Oh ! mon Dieu !.. Tiens, tiens, voici une clef.

FOLLEVILLE. Tu vas voir que cette clef ouvre toutes les portes.

SAINT-MARC. Essayons toujours.

FOLLEVILLE. Tu as raison, elle ouvre... Il est à nous. (Il sort.)

SCENE X.

SAINT-MARC, seul. Quand je pense au tour que nous jouons à cette pauvre femme ! mais elle le mérite bien et d'ailleurs, n'a-t-on pas vu de tout temps la moitié du monde rire aux dépens de l'autre moitié.

RONDEAU DE *Aimé Patrat.*

Tout sur la terre,
Semble se plaire,
A se duper,
A se tromper,
L'époux sans cesse
Est attrapé.
L'amant attrape sa maîtresse,
Et nous attrapons un souper !...
Je ris d'avance,
De ma vengeance,
Et de la mine qu'on fera ;
La pauvre femme,
Au fond de l'âme,
De frayeur d'abord tremblera,
Puis me soupçonnera,
Murmurera,
Menacera,
Éclatera,
Tempêtera ;
Mais à l'oreille on lui dira :
Tout sur la terre, etc.

Ah ! mon Dieu ! le voici.

SCÈNE XI.

SAINT-MARC, FOLLEVILLE, LAVIGNE, ivre.

LAVIGNE. Mais c'est-il bien possible, mon enfant, ce que tu me dis la ?

FOLLEVILLE. Très-possible.

LAVIGNE.

Air : *Descends-moi, de grâce*

Tu serais ma cousine.

FOLLEVILLE.

Oui, vraiment, cher cousin.

LAVIGNE.

Je suis de Gracelins.

FOLLEVILLE

Vous êtes mon cousin.

LAVIGNE.

Ma femme est Poitevine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes mon cousin,

LAVIGNE.
Et c'est une coquine...
FOLLEVILLE.
Embrassons-nous, cousin.

SAINT-MARC, bas à Folleville. Nous sommes ses cousines!

FOLLEVILLE, de même. Germaines.

LAVIGNE. Mais c'est-il pas comme un coup du sort? Tu es donc une cousine? Manon, fille de Claude Mathieu Crochet mon oncle.

FOLLEVILLE. Manon, justement.

LAVIGNE. Cette pauvre petite que j'ai vue pas plus haute qu'une bouteille. Eh! qu'as-tu fait de ta sœur aînée?

FOLLEVILLE. Ah! chose!

LAVIGNE. Javotte.

SAINT-MARC, fait la révérence. C'est moi, mon cousin.

LAVIGNE. Tiens! cette petite mère, je ne la voyais pas; embrassons nous donc aussi.

SAINT-MARC. De tout mon cœur.

LAVIGNE. Bon sang ne peut mentir. Vous n'avez pas oublié le père Lavigne.

FOLLEVILLE. Lavigne! Ah! ce nom m'est trop cher pour s'effacer jamais... Mais vous devez être fatigué... à table, cousin.

LAVIGNE. C'est ça, morbleu, à table, comme c'est heureux pour moi que j'aie passé sous vos fenêtres...

SAINT-MARC. Et pour nous donc?

LAVIGNE. J'arrive de Brie où j'avais été faire une provision de vin; de Champagne pour le revendre j'en bois une partie en route afin de passer le temps; je vas de droite à gauche dans chaque village, demandant : qui veut du vin, j'en donne. Je finis par tomber à Paris et voilà deux cousines bien gentilles, ma foi, qui me sortent de dessous le pavé.. comme deux catastrophes.

FOLLEVILLE. Qu'on dise après cela qu'il n'y a pas une providence pour les ivrognes!

LAVIGNE. Il y en a une, mon enfant, il y en a une.

Air : *C'est bien naturel.*
A peine dans cette ville,
Vous me donnez un asile ;
J'en dois rendre grâce au ciel
C'est bien naturel.
Chez vous je casse la croûte,
Je bois la petite goutte,
J'en rends encor grâce au ciel,
C'est bien naturel, sans doute,
C'est bien naturel.

FOLLEVILLE, s'emparant d'une bouteille. Peste! comme il y va! à moi celle-ci.

LAVIGNE. Ah çà, mais, comment diable avez-vous fait pour être si bien logées, et à Paris, encore?

FOLLEVILLE. C'est le mariage de ma sœur qui nous a procuré cette avance.

LAVIGNE. Comment, ma petite Javotte, te voilà donc femme?

SAINT-MARC. Il n'y a pas longtemps, cousin.

LAVIGNE. Et toi, Manon, quand te maries tu?

FOLLEVILLE. Je n'y pense pas encore, je suis si jeune!

LAVIGNE. Tu as raison; va, ne te marie que lorsque tu n'auras pas autre chose à faire.

FOLLEVILLE. Vous avez donc bien eu à vous plaindre du mariage.

LAVIGNE. Moi? Non.

Air : *Mon père était pot.*
C'était d'abord un vrai dragon,
Que ma maudite femme;
Mais je l'ai mise à la raison,
C'est tout une autre femme.
J'aurais tort, vraiment,
D'oser maintenant
Me plaindre de ma femme,
Car, vraiment, j'en suis
Très-content depuis
Qu'elle n'est plus ma femme.

SAINT-MARC. Ah!... vous avez rompu avec elle?

LAVIGNE. Comme avec l'eau, mon enfant.

SAINT-MARC. Il y avait donc incompatibilité d'humeur?

LAVIGNE. Pis que ça, cousine.

FOLLEVILLE. Défaut d'ordre?...

LAVIGNE. Pis que ça.

SAINT-MARC. Inconduite?

LAVIGNE. Pis que ça, elle me cachait la clef de la cave.

SAINT-MARC. Ah! fi!...

LAVIGNE. Et moi, quand j'ai vu ça, je lui ai donné la clef des champs. A votre santé, cousines, et vive le vin!

Air : *Un chanoine de l'Auxerrois.*
Si l'eau de la Seine, un matin,
Venait à se changer en vin,
Ce que je n'ose croire,
Puissé-je à l'instant voir aussi
Chacun de mes bras raccourci
Se changer en nageoire ;
Et troquant ma forme et mon nom
Pour ceux de carpe ou de goujon,
Eh! bon, bon, bon,
Devenir poisson
Pour ne faire que boire.

CHŒUR.
Eh! bon, etc.

FOLLEVILLE. Et un coup par là-dessus.

LAVIGNE. Oui, un, deux, trois, quatre. (Il tombe dans un fauteuil qui se trouve sur un côté du théâtre.)

SAINT-MARC, bas à Folleville. Il s'endort.

FOLLEVILLE. Il était temps, car il n'y a plus de vin.

LAVIGNE. Ne tournez donc pas comme ça, vous autres, parce qu'en voyant tourner, la tête tourne, et puis le sommeil, le vin, c'est tout simple.

SAINT-MARC. Vois-tu d'ici la figure de sa femme, quand elle le verra?

FOLLEVILLE, verse l'eau des carafes dans les bouteilles. Oui, et voilà un vin qui lui rendra les forces, si elles viennent à lui manquer.

LAVIGNE, endormi. Du vin, garçon!...

SAINT-MARC. Allons, le voilà bien endormi, partons.

FOLLEVILLE. Maintenant, mademoiselle Voisinet, vous pouvez rentrer, quand il vous plaira.

SAINT-MARC.
Air de *la Signora malade.*
Elle ne prévoit guères
Le malheur qui l'attend.
FOLLEVILLE.
Éteignons les lumières
Et sortons doucement.
SAINT-MARC.
Elle sera bientôt de retour.
FOLLEVILLE.
Adieu, Lavigne! Oh! l'excellent tour.
SAINT-MARC.
Sortons en diligence,
Surtout faisons silence
En traversant la cour.
ENSEMBLE.
Fermons la porte à double tour.

SCÈNE XII.

LAVIGNE, seul, endormi et rêvant. Javotte? dis donc, Javotte?... n'est-ce pas que tu n'es pas ma cousine?... Et toi, Manon?... qu'est-ce qu tu dis? Vous riez... ah! petites dégourdies!.. Eh bien! je l'aurais parié... mais ça m'est égal... Hem!... Non, non, je n'en dirai rien... votre vin m'a gagné l'âme... à votre santé... bonsoir....

SCÈNE XIII.

LAVIGNE, endormi, MADEMOISELLE VOISINET, THÉRÈSE.

MADEMOISELLE VOISINET.
Air : *Une fille est un oiseau.*
Ah! mon Dieu! comme il fait noir!
THÉRÈSE.
Comment donc! pas de lumière!
La bougie était entière
Quand je l'allumai ce soir.
MADEMOISELLE VOISINET.
Le jour de la mi-carême,
Qu'il faisait un froid extrême,
Le feu s'éteignit de même ;
Cela semble fait pour nous.
THÉRÈSE.
L'aventure est surprenante ;
Mais dites-moi donc, ma tante,
Pourquoi tout s'éteint chez vous?

MADEMOISELLE VOISINET. Vous avez laissé la fenêtre ouverte, et le vent...

THÉRÈSE. Ah! c'est vrai.

MADEMOISELLE VOISINET. Toujours des sottises.

THÉRÈSE. Toujours des reproches.

MADEMOISELLE VOISINET. Toute la maison dort, et pas de briquet! Me voilà réduite à me coucher sans y voir... Moi qui me disposais à faire un si joli repas.

THÉRÈSE. Vous le ferez, ma tante; le vent n'aura peut-être pas emporté le souper.

MADEMOISELLE VOISINET, s'asseyant à table, à côté de Lavigne. Ah! j'avais besoin de cela; c'est que je me sens ce soir un appétit extraordinaire.. Je suis surtout fort altérée.

THÉRÈSE, s'asseyant de l'autre côté de Lavigne. Nous avons marché vite. (Lavigne éternue.) Dieu vous bénisse, ma tante.

MADEMOISELLE VOISINET. Êtes-vous folle? c'est vous qui avez éternué.

MADEMOISELLE VOISINET. Que voulez-vous donc que ce soit? (Lavigne laisse tomber sa tête sur celle de mademoiselle Voisinet, qui la rejette sur celle de Thérèse.) Soutenez-vous donc, mademoiselle!

THÉRÈSE. Est-ce que vous vous trouvez mal, ma tante?

MADEMOISELLE VOISINET. Ah çà! êtes-vous ivre?

LAVIGNE, chantant.
A boire, à boire, à boire

MADEMOISELLE VOISINET ET THÉRÈSE, courant et renversant toutes les chaises. Ah ! au secours ! au voleur !

LAVIGNE. Au voleur, vous-même ! entendez-vous !

MADEMOISELLE VOISINET ET THÉRÈSE. Au secours ! voisins, c'en est fait de nous !

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENTS, SAINT-MARC, FOLLEVILLE, avec des flambeaux.

SAINT-MARC, FOLLEVILLE, en hommes.

Air : *Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !*

Pourquoi, par ce charivari,
Troubler le voisinage ?
Que vois-je ! un étranger ici,
Et dans cet équipage ?
Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !

SAINT-MARC.

Mais quel est donc cet homme-là ?
La la.

ENSEMBLE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
Oh ! dans quel état le voila !
La la.

MADEMOISELLE VOISINET, voyant Folleville et Saint-Marc. Tout conspire contre moi !

SAINT-MARC. Comment êtes-vous donc entré ici ?

LAVIGNE. Mais, par la porte, sans doute.

FOLLEVILLE. Et qui vous a introduit ?

LAVIGNE. Parbleu ! ces deux minois-là.

MADEMOISELLE VOISINET. Vous osez... (Voyant Lavigne.) Miséricorde !

LAVIGNE. Ma femme !

MADEMOISELLE VOISINET. Mon mari !

THÉRÈSE, SAINT-MARC, FOLLEVILLE, jouant la surprise. Son mari !

LAVIGNE. Ça me dégrise.

FOLLEVILLE ET SAINT-MARC, éclatant de rire

Air : *Le cœur de ma Nanette.*

Eh ! quoi, mademoiselle,
Vous avez un époux ?
Voilà ce qui s'appelle
Un célibat fort doux...
Eh ! mais oui-da,
On ne peut pas trouver de mal à ça.

MADEMOISELLE VOISINET.

Air des *Portraits à la mode.*

Pendant mon absence on ouvre ma maison,
On entre, on y mange, on y boit sans façon,
J'appelle au secours, et j'y suis, sans raison,
Mystifiée et confondue.
Voilà contre moi le quartier soulevé,
Voilà mon honneur prêt à m'être enlevé,
Et par-dessus tout mon mari retrouvé ;
Je suis une femme perdue.

LAVIGNE.

Même air.

Je viens par hasard près de cette maison,
On m'y fait entrer, j'y trouve le vin bon,
Je bois, je m'endors, un maudit carillon
Presque aussitôt se fait entendre.
Je m'éveille au bruit, un instinct malheureux,
De ce côté-là me fait tourner les yeux ;
Que vois-je ! ma femme ! après ce coup affreux,
Il faut se noyer ou se pendre.

SAINT-MARC. Non, mais vous résigner au sort qui vous rassemble, et sceller par une double réconciliation...

LAVIGNE. Qui, moi ? Jamais !

MADEMOISELLE VOISINET. Non, jamais !

LAVIGNE. C'est la première fois que nous sommes d'accord.

FOLLEVILLE. Preuve que vous commencez à vous convenir. Allons :

Peut-on se tant haïr, lorsqu'on s'est tant aimé ?

MADEMOISELLE VOISINET. Moi, j'aurai pu aimer un ivrogne !

LAVIGNE. Ah ! doucement, s'il vous plaît.

Air du *Jaloux malgré lui.*

Si j'aimais le jus de la tonne,
C'est bien votre faute, entre nous,
Car vous n'étiez pas assez bonne
Pour que je n'aimasse que vous.
Votre mari, pour vous, madame,
Eût brûlé d'un amour sans fin,
Si l'âge faisait sur la femme
Le même effet que sur le vin.

SAINT-MARC. Allons indulgence réciproque. Songez d'ailleurs, madame Lavigne, qu'on a trouvé un homme dans votre appartement.

MADEMOISELLE VOISINET. J'en conviens.

FOLLEVILLE, à Lavigne. Songez qu'elle a de très-bon vin dans sa cave.

LAVIGNE. Oui-da !...

SAINT-MARC, à mademoiselle Voisinet. Que redevenant sa femme, on n'a pas le mot à dire.

MADEMOISELLE VOISINET. C'est bien ce que je désire.

FOLLEVILLE, à Lavigne. Que redevenant son mari, la cave vous appartient.

LAVIGNE. C'est tout ce que je demande.

SAINT-MARC. On gardera le silence.

FOLLEVILLE. Vous garderez la clef.

SAINT-MARC. Eh bien, que décidez-vous de faire ?

MADEMOISELLE VOISINET. Comme lui.

LAVIGNE, à Folleville. Son vin est-il vieux ?

FOLLEVILLE. Comme elle.

LAVIGNE. Je la r'épouse, touche là.

MADAME LAVIGNE. Oui, mais tu ne boiras plus !.

LAVIGNE. Que lorsque tu me feras enrager.

MADAME LAVIGNE. Il boira toujours.

SAINT-MARC. Ah çà, maintenant que vous avez trouvé votre mari, vous consentirez à démentir tous les propos que vous avez tenus à Sophie sur mon compte.

FOLLEVILLE. Et à me voir devenir l'époux de Thérèse.

MADAME LAVIGNE. Il le faut bien.

THÉRÈSE. Ma bonne tante, que je vous embrasse.

MADEMOISELLE VOISINET. Mais, mon cher Lavigne, me diras-tu à présent qui t'a introduit ici !

SAINT-MARC. On vous contera cela.

LAVIGNE. Ce sont donc vraiment ces deux lurons-là qui étaient mes cousines !

SAINT-MARC. Eux-mêmes.

FOLLEVILLE.

Air : *Souvent la nuit quand je sommeille.*

Pardonnez une espièglerie
Dont votre bonheur fut l'objet,
Quels jeunes gens, je vous en prie
Feraient ce que nous avons fait.
On les voit tous par mainte trame
Ravir la femme à son époux,
Et nous, des bonnes mœurs jaloux,
Nous rendons l'époux à sa femme.

LAVIGNE. Allons, mon chou... ils ont raison. Est-ce que je ne vaux pas bien le souper qu'ils t'ont escamoté ?

FOLLEVILLE. Nous vous invitons d'ailleurs, en réparation, à celui de notre noce...

LAVIGNE. Qui se fera ?...

SAINT-MARC. Le plus tôt possible.

LAVIGNE. C'est bien tard.

VAUDEVILLE.

Air de *Branle sans fin* ou *Pour étourdir le chagrin.* (de LA DANSE INTERROMPUE.)

Du souper, tout, ici bas,
Semble attester la puissance
Nous devons à ce repas
Repos, plaisir, espérance...
Le soir, d'un air satisfait,
Le buveur vidant son verre,
S'occupe de ce qu'il fait,
L'amant de ce qu'il va faire.

TOUS.

Du souper, etc.

MADEMOISELLE VOISINET.

Le vieillard, pour contenter
Sa famille qui l'en presse,
En soupant, aime à conter
Les exploits de sa jeunesse.

TOUS.

Du souper, etc.

FOLLEVILLE

Je puis fort bien me tromper ;
Mais quoiqu'on soit bien à table,
L'heure qui suit le souper
Est souvent plus agréable.

TOUS.

Du souper, etc.

LAVIGNE

Mais le soir, le verre en main,
On s'endort, et c'est dommage,
Si l'on soupait le matin,
On boirait bien davantage...

TOUS.

Du souper, etc.

THÉRÈSE, au public.

Le souper qui vous attend,
Messieurs, est plus agréable,
Nous désirons cependant
Vous revoir à notre table ;
Si de cet effort pour nous
Votre indulgence est capable,
Demain vous trouverez tous
Table ouverte ici pour vous.

TOUS.

Si de cet effort, etc.

FIN.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie